# LA VIE INTELLECTUELLE

REVUE MENSUELLE
MAI 1950

**V. I.**
*Ne soyons pas des catholiques bornés.*

**F. HEER**
*L'amour des ennemis.*

**A. FRISCH**
*L'autre Allemagne derrière le rideau de fer.*

**M. CHAVARDES**
*L'esprit allemand.*

★

H. MULLER : *Autour de la grève de la Sécurité Sociale.*

P. BOULOGNE : *Le message suprême de Bernanos.*

★

**LES SIGNES DU TEMPS**

*Sécurité ou productivité. — Logement et aménagement du territoire. — Du plan Marshall à l'union Atlantique. — A propos d'un « superman ». — Exégèse claudélienne, etc. — Azimuths.*

**LIVRES — THEATRE — CINEMA**

LES ÉDITIONS DU CERF . PARIS

# SOMMAIRE

V. I. : **Ne soyons pas des catholiques bornés** ..... 513

FRIEDRICH HEER : **L'amour des ennemis** .. 515

A. FRISCH : **L'autre Allemagne derrière le rideau de fer** ..... 536

M. CHAVARDÈS : **L'esprit allemand** ..... 548

## NOTES ET CHRONIQUES

H. MULLER : Autour de la grève de la Sécurité Sociale ..... 561

C.-D. BOULOGNE : Le message suprême de Bernanos ..... 570

## LES SIGNES DU TEMPS

Sécurité ou productivité (débat), 580. — Aménagement du territoire et logement (R. PARÈS), 585. — Jeunesse catholique allemande (A. M.), 589. — Peuples nord-africains (E. MESNARD), 591. — M. Mourre : une baudruche de plus, une illusion de moins (G. VENAISSIN), 593. — Les constructeurs de charrues aux champs (B. LESAGE), 595. — La Semaine Sainte à Séville (A.-J. M.), 596. — Du plan Marshall à l'union Atlantique (A. FRISCH), 597. — Partage et espoir des catholiques viet-namiens (P.-A. MARTEL), 601. — L'état-major de la guerre froide (B. FÉRON), 603. — A propos d'un « superman » (C. JULIEN), 605. — Un code pour assassins (M. CHAVARDÈS), 606. — Exégèse claudélienne (T.-G. CHIFFLOT), 607. — « Et le buisson devint cendres » (M. CHAVARDÈS), 613. — Azimuths (A.-Z. SERRAND), 616. — Le mois d'avril, 620.

G. BORGEAUD : André Dhôtel ou le merveilleux quotidien ..... 622

Livres : Épidémie de peste (G. VENAISSIN) ..... 626

Livres reçus ..... 631

H. GOUHIER : Théâtre ..... 632

J.-P. CHARTIER : Cinéma : *La Marie du Port* : le réalisme de Carné appliqué au monde petit-bourgeois ..... 635

# *Ne soyons pas des catholiques bornés*

*Il n'est pas inutile de transposer sur le plan chrétien, s'adressant cette fois aux catholiques, l'avertissement que donnait François Perroux aux Européens : ne soyons pas des catholiques bornés. L'effort demandé aujourd'hui ne sera pas sans aider celui que demandait l'article du mois dernier. Sans doute, la foi ne nous dit pas s'il faut construire la nation mondiale, l'Europe, ou la communauté atlantique. Mais quel que soit le but que se donne la sagacité politique, il faudra pour le réaliser lutter contre les égoïsmes, contre les nationalismes qui depuis deux ou trois ans reprennent leur opposition. Dans cette lutte salutaire le chrétien peut être de quelque appui.*

*Mais il ne faut pas qu'il soit un catholique borné. Déjà certains sourient : « Catholique borné », n'est-ce pas une contradiction dans les termes? Catholique ne veut-il pas dire universel? A coup sûr. Mais il ne suffit pas de se parer d'un nom pour posséder toutes les qualités qu'il réclame; et l'on doit reconnaître que le catholique est, plus souvent qu'un autre, prisonnier du nationalisme. L'amour de la patrie étant l'objet d'un commandement spécial, il en oublie très tôt que le service de la famille et celui du pays ne sont véritablement chrétiens que s'ils sont enveloppés dans une charité universelle. Pis encore, ce nationalisme gagne la vie de l'Église*

*elle-même. Il faudrait n'avoir jamais voyagé ou rencontré d'étrangers à Paris, pour ne pas savoir que le catholique italien s'estime digne de privilèges parce que Rome est en Italie, que l'Espagnol identifie rapidement son pays et l'Église, que l'Américain, fier de ses dollars et de son administration, se prétend, sur le plan catholique comme sur le plan mondial, l'actuelle puissance dominante. Et le Français? Il n'échappe pas au défaut commun : et, laissant volontiers tout autre prérogative, se juge seul vivre pleinement l'Évangile dans l'intimité de l'Esprit. Comment aiderons-nous les nations à regarder au delà de leurs frontières si notre vie de foi elle-même devient aussi bornée, se limitant aux modalités qu'elle revêt sur chaque sol?*

*Mais admis que les catholiques des différents pays aient su triompher de « l'esprit de clocher » et comprendre qu'ils doivent non point opposer, mais mettre en commun les divers « dons » que l'Esprit a partagé entre les nations, ils sont encore exposés à être des catholiques bornés. Car il n'est pas aisé de servir l'Église de Celui qui est mort pour le salut du monde. Si l'Église leur a été confiée par Jésus-Christ, c'est pour qu'ils en fassent le Royaume de Tous, ouvert à tous. Aussi ne peuvent-ils se reconnaître des ennemis qu'afin de les aimer. Il n'est pas besoin d'insister ici sur l'amour des ennemis, parce que l'article de Frederich Heer publié immédiatement après ce billet lui est consacré. Il suffit de marquer que c'est en cet appel encore incohérent vers l'unité que le commandement du Christ rejoint l'interrogation actuelle de l'humanité. Moins que jamais les catholiques pourront prétendre être le sel de la terre s'ils demeurent des catholiques bornés.*

V. I.

# L'AMOUR DES ENNEMIS [1]

> « Nous te supplions, Seigneur accorde-nous de réaliser ce que nous célébrons; accorde-nous d'apprendre à aimer même nos ennemis, puisque nous fêtons la naissance de celui qui sut même en faveur de ses persécuteurs prier Notre-Seigneur Jésus-Christ, ton Fils. »
>
> (Oraison de saint Étienne, premier martyr, le 26 décembre.)

*Les mondes fermés.*

C'est un des signes caractéristiques les plus importants de notre temps, qu'on y trouve juxtaposés voire opposés, une série de mondes *fermés*.

Un monde fermé, qu'est-ce à dire? Une monade sans fenêtre, pour parler comme Leibnitz, enfermée en soi-même, avec son propre alphabet du langage, du sentiment, de l'action, du comportement. L'homme moyen, l'homme de la masse, a sa vie prise dans l'engrenage

1. La conférence, dont nous extrayons cet article, fut donnée le 27 décembre 1948, à des prêtres réunis à Vienne, par Friedrich Heer, désormais bien connu dans les pays de langue allemande par cette conférence et par son ouvrage d'histoire médiévale : *La montée de l'Occident*, dont le second volume va bientôt paraître (*Europa-Verlag*, Zurich). Joint aux deux suivants, cet article permettra d'entrevoir sur différents plans les préoccupations actuelles de l'Allemagne.

quotidien. Il se lave les dents le matin, il fait le trajet du bureau ou du magasin, il y passe le temps voulu. A midi et le soir, à table, il parle : quelques *formules* stéréotypées, peu nombreuses, suffisent à tout exprimer de ce que sa vie contient, *formules* de l'intérêt ou de l'ennui, de la faim et du désir, du manger, du boire, du dormir.

La « culture », l'activité culturelle, a un but bien délimité : dans les deux heures qui suivent la journée de travail, en fin de semaine, les dimanches et jours de fête, et sur le trajet du lieu de travail, apaiser et stimuler les besoins insatisfaits. Littérature, art : une pilule pharmaceutique qui renouvellera les vitamines épuisées de l'âme. Dans ce monde fermé du moderne homme de la masse, la religion, s'il y en a encore une, reçoit la même signification que les « satisfactions culturelles ». Vitamines spirituelles, que l'on absorbe d'ordinaire dans les deux heures du dimanche matin, et que les cœurs sensibles s'administrent en outre, en certaines occasions, sous forme de prédication. Type de ce monde fermé : un meublé. Dieu et le diable, le monde et surtout le prochain n'y sont au fond que des figurants, que l'on met dehors le plus vite possible.

A ce monde fermé de l'homme moyen correspond le monde fermé du savant et de l'artiste, celui du parti politique, celui du peuple clos, celui de l'État, celui des nations. Le savant est devenu « spécialiste », technicien. De même l'adepte des sciences de l'esprit, de même le sociologue, et jusqu'au spécialiste de la littérature. On étudie l'homme selon ses attaches sociologiques, on le place sous les projecteurs d'une spécialité; chacun le « liquide », l'élimine à sa manière; chacun le décompose selon les points de vue de *sa* « problémati-

que ». L'artiste moderne ne fait pas autrement. Il a « son » monde à lui où il fait des expériences, toutes fenêtres fermées, pour soi seul. Mêmes caractères dans les partis politiques. Chacun d'eux a son image du monde, aux contours fermes, dogmatiquement définie. Et toute l'énergie du parti tend à construire *son* monde : *le monde fermé de* ce parti, *de* cette confession.

Cet effort souvent gigantesque pour construire des mondes fermés de grandes dimensions n'est pas autre chose en son fond qu'une reproduction agrandie de cette même tentative que l'homme ordinaire fait pour se bâtir *son* monde fermé à lui : monde où chacun est son propre maître et dieu, où seules valent *ses* idées (toutes faites), où lui-même et le reste du monde sont pratiquement livrés à ses expériences. Mais comme il apparaît de plus en plus difficile de procurer cette satisfaction personnelle à des millions, voire des milliards d'hommes, la peur et la misère passent à leur laminoir des multitudes de plus en plus grandes, qui deviennent des *masses,* des cargaisons ballottées de toutes parts, dont on pourra faire *un* monde fermé, animé d'*une* foi politique et économique spirituelle et culturelle, en biologie comme en art, en sport comme en mode.

Je n'ai pas à montrer ici que toutes ces tentatives pour faire des mondes fermés contiennent l'hérésie — pour cette simple raison que des vérités partielles y sont portées à l'absolu, que toujours une partie, un parti entend faire de soi l'absolu. Mais c'est ma tâche de montrer que l'existence aujourd'hui et l'opposition au moins latente de tant de mondes fermés engendre avec une logique nécessaire guerre civile et guerre de religion. Nous sommes, depuis plusieurs décades, sur le seuil sinistre de guerres saintes nouvelles et inouïes;

et peu importe que ce soit le dieu du bourgeois qui déploie le drapeau sanglant avec la morale, l'économie, les idées et l'ordre bourgeois, ou le dieu du prolétariat avec un système du monde et une sociologie aux contours non moins rudement fermés, ou le dieu d'une race, ou d'une classe, ou d'un continent, qui célèbre sa liturgie dans les rassemblements de masses et dans l'orgie des combats.

Situation qui rappelle l'histoire primitive du peuple élu, qui rappelle aussi l' « histoire » de l'Antiquité, quand les colosses divins des nations, soutenus par les troupes cuirassés de leurs chevaliers et de leurs prêtres, tombaient l'un sur l'autre pour s'anéantir. Car dans un monde où chacun bâtit diaboliquement sa propre prison, où chaque homme, chaque État, chaque peuple, ne parle plus que sa propre langue, il faut que l'*autre* — qu'il soit hôte, étranger, ennemi — soit sacrifié, anéanti, mis au pas; il ne peut y avoir (déjà saint Augustin l'avait vu), nulle paix — rien que la guerre et le sang.

Regardons autour de nous, dans le tram, dans la rue, au café, dans nos lieux de travail et dans nos maisons, et nous verrons partout des hommes amers, durs, opiniâtres, possédés, possédés jusqu'à l'hystérie; ils veulent vivre leur vie, ils veulent leur monde fermé, leur monade sans fenêtre ouverte à Dieu ni à l'homme (quant au diable, il y entre par dessous). Il n'y a plus alors de dialogue.

*Situation de l'Église.*

Là où il n'y a plus de dialogue, peut-il y avoir une parole pastorale? Et nous voici amenés à étudier la

situation de l'Église et de la chrétienté dans un tel monde.

Disons-le tout de suite. L'avenir du monde, notre avenir à tous, dépendra de ceci : l'Église et la chrétienté vont-elles former un monde fermé entre mille autres mondes fermés, ou vont-elles prendre le risque de créer un monde ouvert ?

L'Église, la chrétienté mondes fermés, cela signifie : j'occupe avec mes partisans le plus de positions possible en ce monde, et j'affirme mon point de vue avec des bûchers, ou du moins avec la police et l'exil, ou la diplomatie et autres procédés de tout genre. A voir les choses de façon sobre et réaliste, cela signifie en fin de compte l'acte de foi à la guerre civile, à la croisade par le fer et le feu, l'acte de foi à la bombe atomique. Car nous vivons tous en un unique monde. *Si j'utilise les moyens de ce monde, il me faut, si je veux réussir, les utiliser* TOUS, depuis la propagande électorale (de la chasse aux voix et aux bulletins de vote à leur exploitation scientifique) jusqu'à l'engagement des masses humaines dans la stratégie de la guerre et de la paix!... Une chrétienté qui voudrait user, sur une petite échelle, de moyens de combat mauvais (ruser, user d'astuce, manœuvrer les personnes, abaisser l'adversaire, etc.), mais devrait s'abstenir, n'en voulant pas prendre le risque, d'utiliser les *grands* moyens de combat (bombes, aviation, putschs, guerre civile, révolution), *a déjà perdu la partie.* Il n'y a pas d'issue au dilemme, sinon un chemin tout différent que nous allons décrire, le chemin chrétien.

Si l'on veut supprimer les mondes fermés où vivent la plupart des hommes (et il faut les supprimer ou l'humanité périra), ou bien on les détruit par la force, la

crainte, la terreur, bref par la défaite de l'adversaire, ou bien, à la manière chrétienne, il faut prendre une nouvelle attitude à l'égard de l'adversaire, afin de le changer et de le transformer du dedans.

*Le chrétien à la question.*

On peut caractériser chaque époque par une géographie ou une sociologie de l'interrogation : qui pose des questions ? et à qui les pose-t-on ? qui est le porteur des questions, qui le porteur des réponses ? et l'heure décisive appartient toujours à celui qui porte la question. Bien moins décisives sont les réponses. Ce qui décide de l'histoire, c'est le don de sa vie que fait un questionneur, prêt à la risquer pour sa question : le martyr, le saint. A notre honte et à notre douleur, il faut avouer que depuis des années (des siècles ?) nous, chrétiens, nous n'avons produit que peu de questionneurs tout à fait sérieux. Nous avons largement renoncé (à part les escapades rhétoriques sans conséquence de nos prédicateurs) à poser des questions à l'État, à l'Église, au temps, au monde, à la civilisation, à la société, et de ce fait nous nous sommes vus repousser toujours plus loin du champ de forces des grandes décisions. Depuis des siècles nous nous sommes laissés manœuvrer et rejeter sur cette position qui convient à tout le monde sauf au chrétien : une défense obstinée de l'état de choses existant. Nous, qui nous réclamons du Maître qui disait : « Je suis venu jeter le feu sur la terre, et que veux-je d'autre, sinon qu'il s'embrase ? » (Marc, XII, 49.) Défense de ce qui existe...

Et cela dans ce monde tel qu'il est, avec ses tares

sociales et personnelles, monde bien digne de disparaître. « Car tout ce qui existe est digne de disparaître », c'est le mot de Méphisto dans *Faust*. Non certes, tout ne doit pas diparaître, c'est là une idée de sectaires, du Raskol et de bien d'autres hérétiques politiques ou religieux, mais une chose est vraie : « ce qui existe » doit être *changé,* et changé par nous qui sommes le sel et la semence de cette terre. Nous y avons manqué, depuis bien des générations. Il nous a manqué un sincère, authentique et loyal vouloir du changement en nous et autour de nous; car un tel vouloir présuppose un sincère et loyal refus du monde tel qu'il est *hic et nunc*. C'est ce refus que nous ne voulions pas donner. Nous étions grands seigneurs dans le monde et dans l'Église. C'est le destin fatal des gens arrivés, et domestiqués, qu'ils ne posent plus de vraies questions; et alors il arrive qu'à l'heure décisive personne ne les questionne plus. Les masses d'aujourd'hui n'interrogent plus pour savoir les réponses chrétiennes. Elles interrogent le médecin, le technicien, l'ingénieur, l'homme politique, le « spécialiste », mais non le chrétien, parce qu'elles n'attendent de lui aucune réponse sérieuse qui touche à leurs affaires. Elles ont raison : celui qui depuis des siècles n'a plus posé de questions sérieuses au monde ne peut s'attendre à être convoqué dans le grand débat de ce temps. L'homme moderne n'a ni le temps ni le goût de s'intéresser aux discours romantiques et sans conséquence des hommes de lettres chrétiens de toute observance! Comme pourtant les chrétiens persistent, persistent obstinément à soutenir qu'ils possèdent les réponses à toutes les questions vitales, ils finissent par soulever une profonde colère chez tous ceux qui n'ont pas part, ni aux trésors des chrétiens au ciel et

sur la terre, ni aux positions sociales qu'ils occupent dans les États, les sociétés, les civilisations...

Mais puisque les chrétiens ne veulent pas tenir ouvertement et loyalement leur partie dans le dialogue de ce monde, leurs adversaires ont découvert, contre leur procédé, le même recours qu'appliquèrent jadis les Romains du Bas-Empire : la « question » devant les tribunaux d'État de ce monde, devant les tribunaux populaires et les cours de justice de ce monde. Ne nous y trompons pas : ces tortures modernes sont une tentative désespérée de l'adversaire pour reprendre avec nous le dialogue. Faisons abstraction pour un instant de ce qu'ils contiennent de démoniaque, du mensonge et de l'abus de la force qu'ils comportent; il ne s'y trouve pas moins sous-jacente une question très sérieuse, dernière question d'un monde désespéré; interrogation aussi sérieuse que celle de Pilate, aussi sérieuse que celle de l'État romain aux premiers chrétiens.

Puisque le monde ne nous pose pas de question ou ne nous les pose qu'au prix de notre vie, nous n'en sortirons qu'en nous interrogeant *nous-mêmes,* en toute loyauté, sur notre temps et sur nous-mêmes. De la loyauté, de la dureté, du sérieux, de la passion de cette interrogation dépendra la possibilité de faire de nos adversaires nos partenaires dans un débat. A celui qui interroge, et à lui seul, appartient le monde, et cette heure de l'histoire; la réponse est à Dieu, ou bien — dans le « monde » — au diable; aux compagnons de Dieu et aux serviteurs du diable. Et seuls donnent une réponse « parfaite » : le saint, et le démoniaque, le possédé. Car leur regard à tous deux pénètre le monde, venant soit d'en haut, soit d'en bas.

*Les questions que les chrétiens ne posaient plus.*

Parmi ces grandes questions que nous avons laissé échapper depuis des siècles se trouvent essentiellement celles qui concernent les grandes communautés : le peuple, la société, l'État, la nation. Dans le domaine sociologique, politique et national : le peuple et l'État. Le cas tragique de tant de fidèles « serviteurs de l'État » qui l'ont servi comme allant de soi, fonctionnaires, officiers, soldats catholiques du III^e Reich, fait toucher directement l'impréparation des catholiques à voir que l'État et le peuple *posent* un problème : on ne voulait pas le voir.

Il est temps de parler de la condition propre du chrétien et de sa tâche politique et sociologique. *Le chrétien, comme tel* va se trouver, en politique et dans la vie sociale, dans une position d'un type à part. (Nous n'oublions pas pour autant que cette « existence politique » du chrétien entretient avec la politique au sens extérieur et usuel du mot des relations fort variables.) Il y a des exigences politiques très concrètes que le Seigneur adresse à nous, riches; car nous sommes tous des « riches », nous sommes tous possédés des esprits mauvais de la richesse, de la volonté de posséder. Et toute la casuistique et toute l'exégèse spiritualisante ne peuvent rien changer à ce fait, que dans les Évangiles une sociologie chrétienne déterminée est « contenue », doctrine qui fait des chrétiens une classe[2] particulière dans le monde.

Mais pourquoi ces textes évangéliques sont-ils toujours relus et jamais entendus? Dans le *Magnificat* de

2. Stand.

Marie, le Seigneur, Dieu d'Israël, apparaît comme le grand révolutionnaire, le bâtisseur de l'ordre social vrai, le restaurateur de tout droit méconnu, et cela très concrètement : « Il a déployé la force de son bras, il a dispersé les hommes au cœur superbe. Il a renversé les potentats de leur trône et élevé les humbles. Il a rassasié de biens les affamés et renvoyé les riches les mains vides. Il a porté secours à Israël son serviteur. » Le *Benedictus* du vieux Zacharie chante la rédemption du peuple d'Israël, rédemption qui devient réalité dans la vie et dans l'enseignement de Jésus-Christ. Israël, le peuple de Dieu, c'est nous, et nous devons, à la suite du Christ, coopérer à la rédemption, au salut et à la libération de son peuple, si du moins tout homme est un « autre Christ » et si, comme le dit Guardini, on ne peut jouir de la Rédemption sans l'accomplir.

Réfléchissons un instant aux conséquences politiques qui s'ensuivraient si les chrétiens remplissaient leur devoir *spécifique* en politique et en vie sociale. Les prêtres ne feraient point de sermons pleins d'onction, mais ils diraient « ce qui est ». Les hommes politiques et les simples chrétiens mettraient en pratique dans la vie quotidienne le commandement de l'amour du prochain et de l'amour des ennemis...

Toute activité à l'intérieur d'une société est de son politique! Un chef de famille fait de la politique, le paysan en fait, non seulement au conseil municipal mais sur sa terre; un chef d'entreprise, un employé en font, etc... La politique est le fait nécessaire d'une société d'hommes. Déjà l'enfant fait de la politique tout comme le maître d'école — et la politique, par essence et par origine, touche aux personnes, est le débat entre des personnes. La politique n'est jamais la

lutte de forces anonymes pour des buts purement idéologiques. Et ce sont précisément les groupes de combat politique les plus doctrinaires, les plus dogmatiques, les plus marqués d'idéologie (fasciste de droite et de gauche) qui rendent manifeste la force du lien qui joint la politique à des personnalités individuelles, aux six hommes d'un Z. K. Komitee, à quelques « Führer », aussi bien que le caractère fortement personnel de l'idée qu'on se fait de l'adversaire et des attaques qu'on porte contre lui.

Cette vue nous semble particulièrement importante pour dépouiller la politique du caractère mystique et magique que lui donne l'anonymat des grandes forces sociales.

*L'amour des ennemis.*

Il en résulte que la politique, prise en ce sens, est une tâche chrétienne éminente, une mission du chrétien : qui donc, sinon lui, est en mesure de mener un dialogue avec l'ennemi, une rencontre avec l'adversaire, sans haine, sans pensée homicide ni désir de destruction ? Il faut, en ce point, qu'une nouvelle morale chrétienne de la société s'élabore et qu'elle étudie la loi fondamentale et la réalité fondamentale de la sociologie chrétienne, à savoir *l'amour des ennemis*.

Il faut demander à la théologie, à la philosophie, aux aux écrivains et aux artistes chrétiens, qu'ils s'occupent avec persévérance et profondeur de la loi fondamentale de l'attitude chrétienne à l'égard du monde : l'amour des ennemis. *L'heure en est venue. Selon la nature des choses, dire quelque chose sur l'amour des ennemis est impossible au théologien, au penseur, qui n'a pas réussi*

*pour sa part, dans la dure expérience de sa propre vie, à vaincre « le monde clos », la monade sans fenêtres de sa propre partialité, qui n'a pas accompli concrètement le saut de l'amour jusqu'à « l'autre », partisan ou « prolétaire ».*

L'État, la société, est le grand terrain de rencontre avec les adversaires, avec l'adversaire. Comme tel, il est l'école de la réalité, il offre au chrétien un apprentissage terrestre de la croix. En ce sens il est toujours, lui, une « croix gammée » qui plante ses clous et ses crocs dans notre chair : la plus haute *schola caritatis*, l'école formatrice de l'être spécifiquement chrétien, de la personnalité chrétienne dans sa maturité. La société des hommes est toujours politique, toujours étatique, c'est-à-dire qu'elle nous conduit nécessairement à l'opposition, à la rencontre de l'adversaire. La guerre civile multimillénaire de l'humanité devrait nous enseigner que la lutte de tous contre tous, la lutte militaire permanente au dedans et au dehors n'est ni féconde ni chrétienne. Sans doute l'existence terrestre pour le chrétien est un combat : une lutte avec les puissances du Mal. Mais les princes et les nobles celtes et germains ont depuis mille ans, depuis le temps de Léon IX et du comte d'Egisheim, fait sortir ce combat du cœur des chrétiens pour le projeter dans le monde. Croisade, guerre contre les « païens » en Espagne, guerre contre l'hérétique, croisade contre les Albigeois, puis contre les peuples slaves, contre les Hussites, contre les protestants, contre les prolétaires. *Mille ans de guerres « chrétiennes »*. Nous croyons qu'il est temps, en ce tournant du temps, *hic et nunc*, de porter de nouveau ce combat *là* où il doit avoir lieu : *dans* le cœur de l'homme, du chrétien.

Réfléchissons concrètement à ce que cela eût signifié si de leur haine contre les nazis et leurs autres ennemis les catholiques avant 1945 avaient ainsi *à l'intérieur* tiré parti et élaboration, au lieu d'attendre la rédemption de la radio de Londres ou de Strasbourg ? Depuis 1945, un espace tout neuf serait ouvert. Si la chrétienté aujourd'hui élaborait au dedans sa haine contre le communisme, ou contre le socialisme et le marxisme, demain déjà un monde nouveau commencerait. A cette élaboration nouvelle, à cette transformation authentique de la lutte extérieure en une lutte intérieure, ne suffisent ni la morale individuelle ni la pastorale individuelle d'ancien style. Je peux fréquenter tous les jours les sacrements et faire tous les exercices de piété personnels possibles, sans diminuer d'un gramme ma haine et mon ressentiment contre mes adversaires politiques, simplement parce que je n'ai pas compris. J'enfoncerai mon casque orné d'une croix, comme un Phalangiste ou un Requete et j'irai me glisser dans une tranchée, ou bien, sur-le-champ, je me jetterai dans la lutte politique pour y construire encore une nouvelle forteresse du moi, de la volonté propre, de la haine et de l'incompréhension, un monde fermé. Non, il y faut un opiniâtre travail de la pensée, de l'intelligence et de l'esprit, de la part des théologiens et aussi des savants, des médecins surtout, qui doivent élucider les complexes de la peur, de l'envie et de la haine, des psychologues, des éducateurs, des enseignants et des sociologues; ce travail manifestera la nécessité de l'amour des ennemis, comme forme réaliste de l'amour du prochain : *l'amour du prochain, pris au sérieux, implique l'amour des ennemis.* Contre mon prochain, j'ai toujours « quelque chose », fût-il l'ami le plus cher, parce que son simple poids, sa

potentialité, me froissent et me blessent. La seule manière de résister à la pression du prochain, de l' « autre », c'est l'amour.

*Nous avons besoin de l'adversaire.*

Portons pourtant notre attention sur l'amour des ennemis. Il nous faut obtenir, conquérir cette connaissance : que nous avons *besoin* de l'adversaire, de l'ennemi; car *souvent* il incarne notre second moi, et *toujours* il représente pour nous un « pôle inverse » non seulement redoutable, mais fécond, dans une oscillation qui seule donne à notre être propre la possibilité de se déployer pleinement et de manifester sa tension; il est toujours une possibilité, une image inversée de ce que nous sommes. Pensons à ces paysages d'Europe qui sont devenus des déserts culturels, des friches spirituelles, parce qu'un ennemi en a été déraciné : la Provence et de vastes régions de la France par la persécution des Albigeois et des huguenots, l'Autriche intérieure, Salzbourg par l'expulsion des protestants, de même l'Espagne et bien d'autres régions de l'Europe! Quelle immense fécondité perdue pour ces pays et pour les autres, mais quelle fécondité aussi perdue pour la personne individuelle, lorsqu'elle écrase un adversaire, un pôle contraire, sans pour autant le dominer vraiment.

S'il est vrai que nous avons besoin de l'ennemi, de l'adversaire, notre second moi, notre image, alors il nous faut le protéger et veiller sur lui comme sur le trésor le plus précieux que nous possédions sur la terre. Ce répondant qui nous fait voir inexorablement nos manques, cet ami, le seul qui nous soit tout à fait loyal, va peut-être, en un temps où la chrétienté s'est perdue

dans le relativisme, de nouveau tirer au clair et manifester l'absolu chrétien, quand ses cours de justice ou les tribunaux populaires nous poseront de nouveau la question de la vérité : à quoi te réfères-tu ? A ton poste de commandement dans l'État, ou à ton Seigneur Jésus ?

*L'adversaire, nouvelle image du Christ.*

Pour que l'amour des ennemis puisse se vérifier comme la force chrétienne fondamentale, il ne suffit pas de donner les conditions préalables de son entrée en jeu. Il faut une nouvelle image du Christ.

Chaque temps s'est formé *son* image du Christ. Le Seigneur Jésus, frère de l'humanité des baraques et des mines, des gratte-ciel et des camps de concentration, des entonnoirs et des abris, c'est encore et toujours ce même Christ qui promit son royaume à la douceur et à la miséricorde, qu'on appelait l'ami des publicains et des pécheurs. Il apparaît aujourd'hui comme le frère par excellence de l'humanité malade : « *alter Christus* », *tout* homme porte le Christ, en tout homme est le Christ. Des saints du Moyen-Age baisaient les lépreux et les grands pécheurs pour honorer le Christ en eux. Nous n'avons pas à donner ce baiser, mais à comprendre, à connaître les autres *hommes,* à les reconnaître comme des frères en Christ. Le Christ profondément caché et en grande pauvreté, dans une nouvelle et effrayante kénose, dans la honte et la gloire de l'abaissement où il se voile, *le Christ dans ses ennemis, le Christ dans nos ennemis* : quelles possibilités nouvelles ouvertes à la théologie!

Mais la théologie ne sera capable de les utiliser et de

les élaborer que si des expériences la précèdent, des expériences chrétiennes nouvelles, intimes, existentielles. La pensée reste sèche et stérile si l'accomplissement dans l'existence ne la précède pas. Les réalisations chrétiennes dans l'existence et l'emprise théologique chrétienne sur la nouvelle expérience chrétienne doivent marcher la main dans la main. Si nous apprenons de la sorte à connaître nos ennemis (hérétiques, adversaires politiques d'une autre foi), comme une part de notre moi, comme notre frère ennemi, il s'ouvrira devant nous des espaces entièrement neufs de respiration et de vie, d'action et de pensée! Seule une nouvelle saisie, une nouvelle pratique de l'amour des ennemis comme forme la plus concrète de l'amour du prochain nous permettra de nous constituer réellement en cette classe politique et sociologique à part que forment les chrétiens, et d'occuper *la* plate-forme politique de notre opposition avec l'adversaire. Alors, jusqu'à la fin des temps, l'agneau devra-t-il se laisser dévorer par le lion? Eh bien, oui!! Si nous confessons tous les jours le Seigneur de la résurrection comme l'Agneau de Dieu, qui ôte le péché du monde, alors cette espérance confiante nous est donnée, que des entrailles du lion, *et peut-être de là seulement,* la vie nouvelle se lèvera! Mais, chrétiens, avons-nous le droit de nous désigner comme l'agneau? Nous sommes bien les brebis, mais nous avons trop souvent joué au loup.

*L'amour des ennemis, remède contre la menace collective.*

Nous en venons donc à ceci : *ménager l'espace, l'espace vital, pour l'adversaire, pour l'ennemi.* Nous n'en

avons jamais pris le risque. Nous parlions en termes grandioses et grandiloquents du « risque de la foi », mais comment aurions-nous pu prendre le risque de Dieu, qui ne prenions pas le risque de l'homme? Seule assurément la confiance en Dieu rend capable de prendre le risque de l'homme — ce vaste champ de possibilités redoutables; mais il faut prendre ce risque. Et l'homme, le prochain, vient toujours concrètement à notre rencontre sous les espèces de l'adversaire, de l'ennemi. Il faut donc lui faire place *en nous,* en notre cœur, en notre pensée; autrement nous ne pourrions le tolérer au dehors, dans la vie politique et sociale. Cet espace du dehors ne s'est transformé en champ de bataille que parce que le prochain, l'adversaire, l'ennemi, demeurait pour nous le grand Inconnu, et comme devant tout inconnu, ou tout mal connu, nous avions peur. Nous nous sommes appliqués des siècles durant à connaître Dieu, à le circonscrire, et l'homme, son image, nous n'avons pas cherché à le connaître! Il vient à notre rencontre, maintenant comme au début des temps, comme l'antique ennemi, comme le géant farouche et sauvage, dont nous avons haine, envie, et encore une fois peur. De nos jours, la science, médecine, psychologie, psychologie de l'inconscient et psychologie des masses, nous a fourni de nombreux moyens, pour prendre connaissance de l'homme, cet inconnu (pour reprendre l'expression de Carrel). Cette connaissance scientifique ne doit-elle pas s'unir à la connaissance chrétienne pour mettre en pleine lumière le commandement essentiel, la grande affaire du chrétien : l'amour du prochain, l'amour des ennemis? Nous croyons que c'est là la préparation la plus importante pour un engagement politique et social du christianisme. Il en est grand temps;

car seule une intelligence exacte de l'amour des ennemis peut nous préserver de tomber dans la tendance politique la plus dangereuse de notre époque : faire de l'État ou de la société un mythe.

Au cours d'une longue lutte, le christianisme a conquis à l'homme le monde, la nature. Les dieux sont vaincus, en dépit des adjurations nostalgiques de Hölderlin, l'atome a livré ses secrets. La nature n'est plus une inconnue. Mais voici le grand paradoxe : l'homme, l'homme collectif dans sa réalité totale, sociale et politique, devient un nouvel et terrible inconnu, une nouvelle divinité, qui réclame des sacrifices humains. Durant les cent dernières années surgissent les masses modernes (la population de l'Europe passe de 120 à 480 millions), les relations sociales, les comportements politiques se compliquent à vue d'œil. Des puissances nouvelles effrayantes, dont l'essence et les lois sont encore pour une large part inconnues, se lèvent : l'homme étonné, effrayé, déchiré, découvre les possibilités jusqu'alors inconnues pour le mal comme pour le bien, qu'il acquiert en se plongeant dans le corps d'une masse, dans l'âme d'une masse. Expérience des tranchées de la première guerre mondiale, troupes de choc du IIIe Reich, stade, congrès du parti, guerre mondiale n° 2. De nouvelles expériences collectives sont nées de la peur et de l'isolement. Partout surgissent des nouveaux dieux, forgés par la peur : les individus réduits en poussière se réfugient dans les collectivismes pour y sauver encore leur individualisme, leur refus d'écouter la loi la plus haute et d'y obéir. Ce sont des dieux de peuple, des dieux-État, des dieux-Société. Conséquence : la grande guerre des dieux, jusqu'à ce qu'un dieu ait abattu les autres. Il n'y a plus de secours

L'homme a perdu sa position spécifique dans le monde, il vit dans l'insécurité et sous la menace, la crainte et la terreur forgent une nouvelle expérience du numineux, du religieux, dans la soumission inconditionnée au nouveau dieu collectif. Les dieux sont nés de la crainte, ils seront vaincus par le Dieu de l'amour, de la liberté, de l'espérance, de la foi sans peur à l'éminente rationalité de ce monde.

Le chrétien a été appelé naguère à chasser de la nature les dieux et les demi-dieux, il est appelé aujourd'hui à les chasser de l'homme tant collectif qu'individuel. Le chrétien est *le dernier rationaliste.* (Alors que tous les autres « rationalistes » sont devenus des créateurs de mythes : qu'on regarde seulement les superstitions puériles où tombent les savants français et anglais, athées de stricte observance, un Huxley, un Haldane, un Langevin, un Joliot-Curie, avec leur foi en la toute-puissance rédemptrice de la société ou du parti.) *Le chrétien, dernier rationaliste, doit encore une fois libérer l'humanité de l'avalanche des dieux terribles.* Le XIX^e^ siècle s'est tourmenté à diviniser l'individu (Nietzsche et Rilke ont succombé à la joie et à la peine de ce tourment); de même notre temps semble aboutir à la divinisation du collectif : état, société, peuple. C'est la tâche du chrétien, grâce à une stricte revision de ses points de vue du passé et à une rude autocritique, de déceler et de combattre, dès l'embryon, toute nouvelle formation de mythes. Cette formation de mythes n'affecte pas seulement le camp adverse, mais le nôtre : nos partis et formations, si chrétiens qu'ils soient, nos grands hommes, cardinaux ou généraux, on en fait des mythes. La notion d'une appartenance à notre *pars,* à notre partie combinée avec la notion de l'ennemi, de l'en-

nemi contre lequel il faut former un front, aboutit à la notion politique, mondaine-politique, de la foi. Triste conséquence : de très braves catholiques y sont, encore une fois, les soldats d'un combat contre un ennemi. Croisade partout. Cette notion de l'ami et de l'ennemi, fruit de la peur de l'ennemi, seul peut la dépasser l'amour du prochain, l'amour des ennemis.

Le Christ a libéré la nature des démons et des faux dieux, et comme le chante le psaume, il a donné, rendu, la terre aux hommes. Il a du même coup libéré l'homme de ses esprits mauvais et ainsi rendu l'homme à l'homme. Il a ainsi établi la base d'une véritable vie ensemble, sociale et politique. (Il ne suffit certes pas pour cela de crier le nom du Christ, tout en restant pris dans ses vieilles passions ataviques d'homme d'un clan et dans sa partialité.) Il a reconnu l'État et son image sous la forme la plus réaliste : la monnaie de César!

Depuis le Christ, il n'y a plus de « saint Empire ». L'Empire, le Royaume, le vrai, vient à nous dans une éminente rationalité dans la patience, l'espérance, l'amour, dans l'amour du prochain et l'amour des ennemis. Paul s'est déclaré (*bekannt*) citoyen romain et il a fait appel au tribunal romain. Les martyrs chrétiens ont reconnu (*anerkannt*) avec le plus profond sérieux l'état romain qui les condamnait. La même reconnaissance nous oblige également à prendre tout à fait au sérieux l'État, la société politique, et cela comme une tâche chrétienne, comme engagement politique du chrétien : il se reconnaît comme une classe politique et sociologique à part dans le monde des dieux et des rises et doit se confesser comme tel; en soumettant à un inexorable interrogatoire toutes les Puissances et Sei-

gneuries et toutes les apparences de cette vie, en s'interrogeant, en se fouillant lui-même dans l'inquiétude de la lutte intime, il doit confesser et reconnaître Dieu. Ce tourment, que Dieu lui-même exige de nous, ce sera notre effort acharné pour rencontrer le fils encore inconnu du Père déjà reconnu : notre prochain, notre frère ennemi, cet homme qui est l'image du Dieu reconnu et inconnu[3].

Le témoignage du premier martyr Étienne, qui mourut en pardonnant à ses ennemis, ouvrit la première brèche dans le monde fermé de cet homme, qui était appelé à ouvrir la porte de la communauté chrétienne — secte juive aux yeux du monde — à l'Église mondiale et à l'histoire mondiale. Saul devient Paul. Si nous comprenons et réalisons aujourd'hui la situation paulinienne de l'Église mondiale en cette heure-ci de l'histoire, peut-être, si Dieu le veut, qu'une grande porte va encore s'ouvrir : à une humanité renouvelée, à une chrétienté renouvelée, à l'*Église*.

FRIEDRICH HEER.

3. La dialectique interne de ce passage s'exprime dans l'original par une dialectique verbale que nous n'avons pu rendre dans toute sa force et qui joue sur le verbe *kennen* et ses dérivés : se « reconnaître » ou se déclarer (*sich bekennen*) citoyen romain; « reconnaître (*anerkennen*) l'État païen; mais aussi « reconnaître » (*bekennen*) Dieu au sens de le « confesser » (*Bekenntnis*) est la confession de foi » chrétienne. Dieu est donc « reconnu » de nous, c'est-à-dire confessé, tout en nous restant « inconnu » (*unbekannt*) et notre ennemi, cet « inconnu » est son image. (Note du traducteur.)

# L'AUTRE ALLEMAGNE DERRIERE LE RIDEAU DE FER

On possède peu d'informations exactes et instructives sur l'Allemagne orientale. Cette lacune est d'autant plus étonnante que, malgré le rideau de fer, de nombreux liens de tous genres subsistent entre les populations des deux zones de l'Allemagne. Une censure sévère ne laisse à la correspondance qu'un rôle strictement personnel ou commercial. Les autorités allemandes et soviétiques sont, de leur côté, d'une discrétion extrême et cachent l'évolution économique de la zone derrière des statistiques en pourcentages, dont l'interprétation est foncièrement arbitraire. Quant aux correspondants de presse internationaux, ils ne quittent guère Berlin et ignorent la vie des provinces sous domination soviétique. Sans doute, il y a des réfugiés politiques ou apolitiques qui se dirigent avec une régularité effrayante vers l'Ouest. Leurs témoignages sont, cependant, souvent subjectifs et très difficilement contrôlables. L'opinion publique a, d'autre part, pris depuis quelques dizaines d'années cette malheureuse habitude de se méfier de toute vérité désagréable pour éviter de se trouver inéluctablement en face de la cruauté ou de la barbarie. Après 1933, elle n'a ainsi pas voulu croire à l'existence des camps de concentration nazis, et, en 1950, il y a dans la société occidentale encore trop de gens qui s'efforcent d'épar-

gner à leur conscience toute émotion, en disant : « On ne peut pas savoir si c'est réellement vrai... »

Quoi qu'il en soit, il est certain que les conditions d'existence sont extrêmement pénibles en Allemagne orientale. La meilleure preuve en réside dans le fait que, chaque jour, depuis quinze mois environ, mille personnes traversent clandestinement la frontière de la zone pour chercher refuge en Allemagne occidentale. Parmi ces centaines de milliers de personnes ne se trouve qu'un petit nombre de réfugiés politiques. La grande majorité a préféré l'incertitude d'un exil volontaire à la certitude d'une vie misérable. Et pourtant, la presse soviétisée ne laisse échapper aucune occasion de dépeindre sous les couleurs les plus noires le sort réservé aux réfugiés après leur passage du rideau de fer. Et même pour un observateur objectif, ce sort n'est pas très enviable, surtout pour ceux qui ne sont pas accueillis par un membre quelconque de leur famille.

La comparaison des conditions de vie est incontestablement favorable à la partie ouest de l'Allemagne. D'un côté, il n'y a plus de rationnement et plus de pénurie alimentaire, de l'autre côté, tout est rare, tout est difficile à trouver, qu'il s'agisse d'une simple épingle ou d'un tissu, qu'il s'agisse d'une pauvre pomme de terre ou d'un bon morceau de viande. Même les faibles rations officielles ne sont pas toujours servies, et tous ceux qui n'ont pas la chance de faire partie des nouvelles classes dirigeantes du régime ou de travailler dans des entreprises prioritaires vivent sous la menace continuelle de la faim. L'indigence générale est telle que même des directeurs responsables d'importantes entreprises nationalisés sont, selon de fréquentes expériences faites par des hommes d'affaires allemands occidentaux, disposés à faire des concessions ou à accorder des faveurs contre d'assez modestes cadeaux.

Il serait pourtant trop simpliste de transformer le rideau de fer en ligne de séparation entre l'enfer et le pa-

radis et de se contenter d'une condamnation sommair et non nuancée de tout ce qui a été fait par les soviétiques dans leur zone d'occupation depuis la capitulation hitlérienne.

*Une transformation sociale et politique de caractère révolutionnaire.*

Les autorités soviétiques ont pu pardonner sans danger aux anciens nazis, parce que la dénazification a été réellement effective. Contrairement à ce qui s'est passé dans les zones occidentales, on n'a pas fait payer le lampiste en laissant l'épuration se transformer en une farce plus tragique que comique. Les méthodes appliquées ont été extrêmement brutales, et s'il n'est guère possible de les approuver, il faut néanmoins reconnaître que le résultat désiré a été intégralement atteint. Ceux des membres des anciennes classes dirigeantes qui jouent aujourd'hui encore un rôle quelconque ne sont plus que des marionnettes impuissantes de l'appareil soviétique. Le danger nazi, toujours présent sous des formes diverses à l'Ouest, est absolument inexistant dans la zone soviétique. Ce succès soviétique est dû aussi bien à une radicale transformation sociale qu'à des mesures policières plus qu'inhumaines.

Dès le début de l'occupation, les autorités soviétiques ont détruit la puissance financière de la grosse et moyenne bourgeoisie, tout en condamnant les classes dites moyennes à une prolétarisation assez rapide. On a immédiatement bloqué tous les avoirs en banque, et sauf pour une minorité de gens très pauvres, ces sommes ont été définitivement perdues. On a exproprié ensuite, pratiquement sans indemnisation, tous les propriétaires possédant plus de cent hectares de terres ainsi qu'un très grand nombre d'industriels. Le fait d'avoir appartenu à une formation nazie quelconque a été un

cause suffisante pour se voir confisquer sa fortune. Il aurait été inconcevable de voir en zone soviétique un industriel payer une caution de cinquante mille marks pour une mise en liberté provisoire, comme il a été fait en Allemagne occidentale, deux jours après la réforme monétaire, en faveur d'un personnage tristement compromis.

Jusqu'ici, il est à la rigueur possible d'approuver la politique soviétique. Malheureusement, elle ne s'est pas arrêtée là, elle n'a pas seulement détruit un régime social et politique condamnable, elle a aussi créé volontairement et sans scrupules d'innombrables nouvelles victimes innocentes, tout en remplaçant le régime policier nazi par un autre qui est probablement encore plus impitoyable.

On ignore le nombre exact des personnes qui ont été déportées sans jugement et sans raison majeure depuis 1945 vers l'intérieur de l'Union Soviétique, parfois dans le seul but d'intimider la population et d'étouffer d'avance la moindre envie de révolte. On pourrait ainsi citer comme l'exemple le plus caractéristique et le plus navrant l'enlèvement de quelques milliers d'enfants et leur transplantation en U.R.S.S. Une autre menace continuelle est le travail forcé dans les mines d'uranium, à Aue, où l'on envoie même des femmes. Les conditions de travail dans ces mines sont d'autant plus pénibles que les Russes manquent de matériel et que les ouvriers sont obligés de monter le minerai extrait de certaines fosses dans des paniers attachés sur leur dos. La nourriture est insuffisante, la journée de travail très longue, et le traitement conforme au mépris soviétique de l'homme.

Les camps de concentration, dont on a récemment annoncé spectaculairement la fermeture, ont été une autre source de misères. D'après des chiffres publiés par les services de presse du parti social-démocrate, le camp de Sachsenhausen a hébergé entre 1945 et 1949 environ

cinquante mille personnes, dont vingt-cinq mille sont mortes au camp et neuf mille, y compris des femmes et des enfants, déportées. Au camp de Buchenwald, treize mille deux cents personnes seraient décédées en 1945 et 1946. Au camp de Brandeburg, fermé en 1948, sur dix-huit mille internés, neuf mille deux cents auraient trouvé la mort avant décembre 1946. A Bantzen, enfin, qui a été le principal camp de transit vers l'Union Soviétique, on aurait compté dans les années 1945-1946 six mille morts sur un effectif global de vingt-trois mille. Il n'est pas possible de garantir avec exactitude ces chiffres qui sont peut-être exagérés. Ils donnent, néanmoins, une idée d'ensemble qui ne saurait être très éloignée de la vérité.

Il n'y a pas de totalitarisme sans police. On ne s'étonnera donc pas de la création d'un ministère de la Sécurité intérieure qui contrôle les forces policières de la zone soviétique, évaluées à trois cent mille ou quatre cent mille hommes bien équipés ainsi que le réseau de la police secrète. Le mouchardage est à l'honneur. On n'a même pas hésité à rétablir le fameux « Blockwart » de la période nazie, c'est-à-dire à doter chaque maison d'un espion officiel qui rapporte à ses maîtres le moindre mouvement d'humeur des locataires.

On sait que la masse des Allemands est politiquement indifférente. On pourrait donc croire qu'elle s'accommodera assez facilement du régime imposé par l'U.R.S.S. C'est une erreur, car les communistes de nos jours n'admettent pas l'indifférence et ne tolèrent plus aucune neutralité. Ils ne se dressent pas seulement contre l'opposition, ils poursuivent avec une rigueur égale les inactifs. Leur système est basé sur l'arbitraire policier, et ils ne laissent plus à l'homme ni sécurité ni tranquillité. Même les plus fidèles ne peuvent plus se reposer sur une conscience politique tranquille. Les habitants des pays de l'Est ont enfin compris le sens profond de la liberté, c'est-à-dire qu'ils ne disent plus, comme

certains intellectuels occidentaux, que la masse n'a plus besoin de liberté dès qu'on lui donne assez à manger. La liberté, ce n'est plus seulement le droit de dire ce qu'on pense et d'aller régulièrement aux urnes, mais la garantie la plus élémentaire de la sécurité ou, encore plus simplement, le droit de chaque individu à disposer, dans des limites même étroites, de sa propre personne. Le régime soviétique prive les hommes de cette dernière liberté et il donne ainsi au pain, même abondant, un goût extrêmement amer.

*Le régime économique.*

Lentement, mais systématiquement, on prépare la collectivisation de l'Allemagne orientale. Au début de l'occupation, les autorités soviétiques ont réalisé une vaste réforme agraire qui, normalement, aurait dû être l'œuvre de la République de Weimar. Ce retard a, sans doute, été une des causes de l'hitlérisme et de la soviétisation qui a pris sa succession.

Contre le principe de la réforme, il n'y a rien à dire. Son application est plus critiquable. Pour faire profiter un maximum de personnes des terres rendues disponibles, on a limité les nouvelles propriétés à une étendue moyenne de cinq hectares, c'est-à-dire qu'on a créé des exploitations difficilement viables, et se prêtant encore plus difficilement à l'utilisation de machines modernes. Le résultat immédiat de la réforme agraire a été une baisse catastrophique de la production et du rendement. Actuellement, l'Allemagne orientale, traditionnellement un des plus gros producteurs de pommes de terre du monde, est obligée de rationner cette denrée. On a pu donner aux nouveaux cultivateurs des terres, mais ils n'ont que rarement reçu des outils et des machines, et ont été encore plus parcimonieusement pourvus de cheptel.

L'échec de la réforme agraire a très probablement été voulu. Il s'agissait tout simplement de préparer les paysans individualistes de l'Allemagne à la collectivisation, en leur rendant l'existence individuelle matériellement impossible. Les autorités sont en train d'installer les premières fermes collectives et on peut s'attendre à une expansion très rapide de cette institution.

Dans l'industrie, la situation a, dès le début, été plus nette, grâce aux innombrables confiscations justifiées ou arbitraires. A présent, on distingue trois groupes d'entreprises. Le premier, qui contrôle d'importantes industries-clés et qui occupe environ un cinquième de la main-d'œuvre, est formé par les sociétés anonymes soviétiques, c'est-à-dire par des usines confisquées par les Russes au titre des réparations et exploitées pour leur propre compte. Ces sociétés soviétiques jouissent de tous les privilèges possibles et imaginables. Elles sont approvisionnées avec une priorité absolue en matières premières. Jusqu'à une date récente, elles n'ont même pas payé d'impôts. Leur production est, en principe, à la libre disposition de l'Union Soviétique, qui en cède parfois une partie à l'économie allemande.

Le deuxième groupe est constitué par les entreprises nationalisées sous contrôle allemand. Dans ces usines travaille environ la moitié des ouvriers de l'Allemagne orientale. Elles sont organisées selon le modèle soviétique avec une très forte centralisation. L'influence des syndicats sur la gestion est insignifiante. Les ouvriers employés dans les sociétés anonymes soviétiques n'ont, de leur côté, pratiquement aucune protection syndicale.

Par contre, les syndicats communistes sont le principal instrument de contrôle, de noyautage et de sabotage dans le faible secteur privé qui emploie encore trente pour cent de la main-d'œuvre, mais qui ne s'occupe plus que de fabrications secondaires et qui est condamné à disparaître dans un avenir assez proche.

La situation n'est pas bien différente dans le com-

merce. L'État favorise dans toute la mesure du possible les coopératives. Dans divers pays de la zone, on a directement nationalisé certaines entreprises commerciales, comme par exemple les cinémas ou les pharmacies. D'autre part, les autorités ont partout ouvert leurs propres magasins, seuls autorisés à vendre les produits réservés au secteur dit libre. Notons, en passant, que les marchandises en question sont offertes à des prix prohibitifs. Un kilo de jambon de Paris coûte ainsi 76 marks, soit environ 6.500 francs; un kilo de poulet environ 1.500 francs, un kilo de lard environ 5.000 francs, etc.

*Faiblesses et menaces.*

Économiquement, la zone soviétique d'Allemagne est proche de l'épuisement total. L'exploitation soviétique a été pendant quelques années quasi illimitée. Après des démontages très étendus — allant jusqu'aux rails de chemin de fer et aux installations ferroviaires de signalisation — Moscou a fait travailler l'industrie de sa zone d'occupation presque exclusivement pour son propre compte, c'est-à-dire pour le paiement des réparations. Encore maintenant, après une soi-disant normalisation, un quart environ de la production globale de la zone soviétique est affecté aux réparations. Si l'on sait que cette production ne dépasse pas encore soixante pour cent de la moyenne de 1936, contre quatre-vingt-treize pour cent dans les zones occidentales, on peut imaginer la pénurie en biens de consommation de tous genres dont doit souffrir la population allemande.

L'exploitation soviétique est, pour ainsi dire, intégrale. Toutes les inventions faites par les Allemands travaillant dans des sociétés anonymes soviétiques deviennent automatiquement propriété de l'Union Soviétique. Une instruction donnée au Ministère de l'Indus-

trie du pays de Saxe va encore plus loin et fait savoi que toutes les inventions faites dans ce pays sont régie par les dispositions de la loi soviétique sur les brevet d'invention. Cette instruction équivaut à une confisca tion camouflée.

L'économie allemande est progressivement intégré dans celle du bloc oriental, avec cette réserve qu'elle es plus directement et plus complètement au service d l'U.R.S.S. que les économies des autres satellites Chaque fois que des marchandises sont cédées ou ver dues à des sociétés soviétiques, l'économie allemand supporte une lourde perte. En effet, indépendammen de toute évolution ultérieure, l'U.R.S.S. ne reconna en principe que les prix pratiqués en 1944 avant la cap tulation hitlérienne. Les hausses exceptionnellemen consenties par elle dépassent rarement quinze pour cen

Plus grave pour l'économie internationale est le fa que l'Union Soviétique s'est réservée pour une part substantielle de la production allemande un monopo d'exportation partiel ou total. Les marchandises e question sont offertes à l'étranger par des société soviétiques pratiquant un véritable dumping, tout e réalisant encore des bénéfices intéressants.

Le plan biennal actuellement en voie d'exécution e relativement modeste. Il se heurte néanmoins à de nom breuses difficultés qui s'expliquent à un certain deg par le déséquilibre de structure résultant de la divisio de l'Allemagne en deux tronçons. La production d' cier, de pneumatiques et de verre à vitre est relativ ment satisfaisante, tout en restant assez faible. Dans plupart des autres branches industrielles, la situatio semble être peu encourageante. On note aussi une dim nution sensible du rendement. Dans l'industrie métallu gique, par exemple, la productivité a baissé de ci quante pour cent par rapport à la moyenne d'avan guerre. Les milieux officiels se plaignent aussi de l'i suffisance de la qualité.

La situation financière de beaucoup d'entreprises nationales est désastreuse. Il y a un déséquilibre presque permanent entre les prix de revient et les prix de vente, sans parler des gaspillages et des investissements erronés. Une autre charge est constituée par les stocks considérables de marchandises de qualité défectueuse, pratiquement invendables. L'activité industrielle est, enfin, freinée par le manque chronique de matières premières. Il faut savoir que, jusqu'à présent, l'Allemagne orientale n'a reçu aucun crédit. Elle est obligée d'équilibrer strictement ses importations et ses exportations, même et surtout dans ses relations avec l'U.R.S.S. Elle est donc considérablement défavorisée par rapport à sa sœur occidentale, qui a reçu depuis la fin de la guerre des puissances occupantes, ou plutôt des États-Unis, des cadeaux valant plusieurs milliards de dollars.

Le financement par l'inflation ayant des limites, les autorités allemandes ont dû supprimer à la fin de 1949 tout subventionnement des textiles, du charbon et des vivres, mesure qui a encore réduit le pouvoir d'achat des masses. L'explication ou plutôt l'excuse donnée par le ministre des Finances vaut la peine d'être signalée : « Si l'on me demande pourquoi le fardeau doit être imposé au peuple, je dois répliquer par la question suivante : A qui d'autre ? Il n'y a plus de capitalistes dans la zone soviétique, et nous ne pouvons pas nous attendre à ce que des pays étrangers portent notre fardeau! »

Ces difficultés économiques qui s'ajoutent aux vexations policières ne sauraient plaider auprès de la population en faveur du régime soviétique. En fait, les habitants de l'Allemagne orientale sont dans une très grande majorité hostiles aux communistes qui dominent le pays. Le seul appui de la soi-disant République démocratique allemande, ce sont les cadres politiques et syndicaux ainsi qu'une minorité d'intellectuels et ouvriers matériellement favorisés. On peut donc dire que ce dernier satellite de l'Union Soviétique est par-

ticulièrement faible et psychologiquement vulnérable.

L'Allemagne orientale constitue, néanmoins, un danger permanent pour le monde occidental. Un jour, elle pourrait devenir un pôle d'attraction pour les populations allemandes de l'Ouest. L'homme, même l'homme allemand, a un faible pour la logique, et la politique des Russes, tout en étant inhumaine et cruelle, ne manque pas de logique. Elle poursuit méthodiquement et infailliblement un but bien déterminé : la socialisation en faveur de la grande Union Soviétique. Par contre, de ce côté du rideau de fer, à Bonn, on se trouve en face d'une série interminable d'incohérences fatigantes. L'Est allemand est sous-peuplé, le nombre de ses habitants diminuant encore caque jour par la double émigration volontaire ou forcée vers l'Ouest et vers l'Est, ainsi que par une forte mortalité. Par contre, l'Ouest allemand est hanté par le terrible spectre du chômage, qui n'est pas seulement la conséquence de la politique économique libérale du gouvernement Adenauer, mais un phénomène presque naturel, étant donné la présence sur son territoire de neuf millions de réfugiés. Les Américains, qui ont poussé le gouvernement allemand vers le libéralisme économique, ont bien tort de parler, à présent, avec une indignation hypocrite, d'une faillite économique. Lorsqu'on sait que la population de l'Allemagne occidentale a encore augmenté depuis la réforme monétaire de plus de un million et demi de personnes, on s'étonnera plutôt qu'on ne compte que deux millions de chômeurs, c'est-à-dire qu'une économie en pleine convalescence ait déjà pu absorber une masse énorme de réfugiés.

Quoi qu'il en soit, en face des zones occidentales surpeuplées se trouve le vide de l'Allemagne soviétique. La puissance d'attraction du vide sera d'autant plus à craindre s'il y a des hommes en surnombre vivant dans une misère sans espoir.

Qu'on ne se fie pas trop à l'anticommunisme sincère

des Allemands, ni à leur horreur aussi sincère du traitement imposé à leurs concitoyens habitant de l'autre côté du rideau de fer. Théoriquement, tous les Allemands préféreront la vie du chômeur dans une Allemagne occidentale libre à l'existence du salarié employé dans un régime totalitaire. Mais, dans la pratique, les hommes établissent, malheureusement, une autre hiérarchie des valeurs. Lorsqu'ils n'ont pas de pain, ils ne s'intéressent plus à la liberté. Il faut leur donner le pain, afin de leur faire comprendre que ce pain ne vaut rien sans la liberté. C'est le grand dilemme de notre époque.

ALFRED FRISCH.

## L'ESPRIT ALLEMAND

Ce ne sont pas les politiques qui sauveront le monde. Quelles victoires, quels traités, quels régimes enrichissent durablement l'âme humaine ? Marx et Luther ont autant modifié le destin des hommes que Staline ou Henri IV. N'étant pas chefs de peuples, ils conduisirent — ils conduisent encore — non des citoyens, mais des esprits : directeurs de conscience, ou quelque chose d'approchant, ainsi se comportent philosophes et écrivains...

Est-il besoin d'autres considérations pour se pencher sur l'Allemagne avec le droit d'abattre les décors du guignol politique ? Il appartient aux vainqueurs (du moins le croient-ils) de régler le sort de la Germanie. Peut-être, les demi-gouvernements de Bonn et de Berlin-Est auront-ils droit de bredouillage au concert des Nations Unies ? En forçant l'optimisme, un état de fait se verra consacré — à savoir le besoin des Allemands de vivre unis et grandissants, désir aussi vieux qu'Irminsul et vivifié à chaque blessure.

Quel est le climat dans les pépinières de futurs penseurs ? Les étudiants d'aujourd'hui eurent quatorze ou seize ans en 1933. Un âge où tout les inclinait à célébrer leur Fuehrer dans le paganisme sylvestre et olympique. de l'Hitler-Jugend à l'armeé, des armées à la défaite, de la défaite à l'amnistie — tel fut le chemin de palmes et le chemin de croix de quatre ou cinq millions de

jeunes nazis. Lavés par l'occupant du crime de complicité avec leurs chefs, ils ont maintenant le droit de se débrouiller. Ils le font, mélangeant l'ironie à l'amertume — témoin ce sketch[1] d'une revue estudiantine :

— Avez-vous le temps ?

— Le temps ? monsieur. Je suis père de famille et me rends à la consultation des nourrissons. A neuf heures, il faudra que je trempe le linge, tandis que mon épouse piochera ses bouquins pour préparer un examen. A onze heures, j'aurai à corriger mon aîné, à lui défendre de voler du charbon. Vers midi, je galoperai vers l'office de logement — où l'on me connaît depuis des mois... A deux heures, j'arriverai trop tard pour manger. Vous voyez dans quel tourbillon je vis. L'après-midi, je vais à l'Institut : il faut bien que j'essaie encore une fois. Il faut bien que j'étudie de temps en temps... La nuit ? Je suis toujours fidèle au poste : violon dans un orchestre swing. Le temps ? Mon Dieu! je ne me suis plus rappelé : aujourd'hui, nous avions le repas des Américains...

Cette existence n'a pas de quoi surprendre beaucoup un étudiant français, s'il est pauvre et honnête. D'ailleurs, les élèves des Universités de Munich, de Berlin ou de Bonn, se consolent plus aisément des semelles percées et du manque de livres que du mépris dans lequel les tiennent la plupart des partis politiques. Le fait est surprenant. Dans ce pays où le titre de professeur, naguère, équivalait à celui d'excellence chez nous, dans la patrie de Gœthe, de Frédéric Schiller, de Beethoven, le déclin des primautés intellectuelles est symptomatique. Jusqu'en 1945, cette phrase, dans la bouche d'un bourgmestre, était proprement inimaginable : « Nous ne tolérerons pas que le Cheval de Troie de l'Université vienne troubler la reconstruction de notre pays! »

Que reproche-t-on aux étudiants allemands ? Leur

1. Voir *L'Age Nouveau*, n° 38.

jeunesse (les membres des divers partis politiques ont généralement plus de quarante ans) — leur apathie. Ces jeunes gens pensent :

> Nous ne voulons pas redevenir les zélateurs crédules des doctrines politiques. Nous n'avons nulle foi dans ces chefs de parti qui, en dépit de leurs deux naufrages et de leurs soixante à soixante-dix ans, veulent rester en scène sous prétexte que leur expérience de la démocratie est indispensable! Quel clan, d'ailleurs, choisirions-nous ? Pour les partis chrétiens, l'appartenance à une foi est une condition primordiale à l'instauration d'une nouvelle démocratie : leur christianisme n'est qu'un contrat d'assurances pour la vie en vue d'une tranquillité bourgeoise... Les sociaux démocrates, eux, cherchent trop visiblement à ramener tout le monde au niveau de la moyenne des élèves d'une école primaire. Quant aux communistes, ils nous tentent par leur esprit combattif, leur énergie — mais la plupart des nôtres ont vu la Russie et les Russes : l'exemple de la zone orientale nous détourne de jouer avec le feu...

Voir dans ces propos un essai de contrition serait singulièrement naïf. On ne se repent que du mal voulu et commis en pleine connaissance. Soixante pour cent des jeunes hommes dont nous parlons furent faits nazis comme d'autres sont nés bossus. Qui pèsera l'actuelle bonne foi, ou la malice, du reste ? Ils sont tous l'élite allemande. Le mépris dans lequel on tient les conditions de vie que librement ils choisissent n'est pas fait pour leur donner le goût de la démocratie. N'importe quel peintre en bâtiment qui se proclamerait dictateur, s'il promettait de redorer le blason universitaire, les intellectuels d'outre-Rhin l'acclameraient comme un libérateur. Plus tard, les arrestations de ceux d'entre eux qui auraient conservé l'amour de la liberté n'y changeraient rien — parce que, plus tard, il serait trop tard. Si une guerre malheureuse faisait disparaître le « libérateur », l'élite culturelle admettrait-elle l'accusation de culpabilité collective ?

*
* *

Ceux qui, aujourd'hui, face aux vainqueurs, jouent du pinceau et de l'archet, de la plume et du ciseau pour essayer de prouver leur innocence, — non pas pour rejeter sur la nation la responsabilité du fléau, mais peut-être pour en charger les épaules des hobereaux prusssiens et des fabricants de canons — ceux-là ont-ils la mémoire courte, ou bien l'orgueil durement chevillé ? Il ne suffit pas de baptiser « émigration intérieure » l'œuvre des écrivains restés en Allemagne de 1933 à 1945 pour faire croire à une sorte de résistance intellectuelle! Encore moins admettra-t-on, comme l'écrit Alfred Andersch, que

> le seul fait qu'il y ait eu une littérature pendant cette époque suffit à prouver combien il est absurde de parler de trahison collective contre l'esprit, de la part des écrivains allemands.

Nous savons de quelle manière on peut trahir l'esprit et le cœur des hommes, tout en faisant de bonne littérature : la ferveur devant la force teutonne qui arracha à Montherlant son admirable (littérairement parlant) *Solstice de Juin,* n'avait rien à voir, ce nous semble, avec le culte de l'esprit ? Faut-il invoquer l'exemple de Nietzsche ?

Plus difficile est de situer l'attitude d'Ernst Jünger. Cet écrivain qui passionna l'Allemagne par ses dithyrambes sur la guerre et son admiration pour le « réalisme héroïque » — très souvent voisin de Montherlant — cet écrivain dont le talent ne saurait être un instant révoqué en doute, sa démarche morale est des moins simples, à la fois orgueilleuse et pauvrement humaine. La mort de son fils modifia brutalement le regard que Jünger portait sur le monde nazi : la force triomphante

devint pour lui bestialité; l'ardeur guerrière, pure déprédation. Et c'est lui, le laudateur du national-socialisme, dont l'essai clandestin sur *La Paix* acheva de gagner Rommel à la conjuration du 20 juillet 1944[2]. Depuis sa « conversion », Jünger semble se chercher, pèlerin d'un absolu hautain, sur les routes de la prière et de la méditation biblique. S'il a clairement renié la tyrannie, peut-on affirmer qu'à l'avenir il prendra le parti de la liberté? Andersch ne le pense pas, qui remarque sans ambages que le style d'un homme attaché à la liberté

> comporte la tolérance, l'aptitude à trouver un compromis constructif, le sens de l'épanouissement naturel et la joie de laisser faire — toutes qualités, ajoute Andersch, qui chez Ernst Jünger ne sautent pas précisément aux yeux.

Par contre, ceux qui bâillonnèrent d'eux-mêmes leur bouche — soit par le silence pur et simple, soit par l'exil volontaire, soit, de façon plus aléatoire, en se faisant les gardiens de la grande tradition humaniste, en dirigeant ses flots loin, très loin des contingences politiques — ceux-là surtout ont droit aujourd'hui à quelque fierté. Je pense à Gertrud von Le Fort, à Gerhart Hauptmann... Parmi les émigrés volontaires, combien, revenus chez eux, pourront-ils poursuivre une œuvre fécondée par la relégation? Quelles seront les productions de Thomas Mann, d'Alfred Döblin? Comment vont continuer leurs peintures et leurs statues les Oskar Kokoschka, les Georg Ehrlich, retour d'Angleterre? Et les Jupp Winter, les Heinrich Davringhausen, les G. Brosz, les Lyionel Feininger, les Josef Scharl, retour de France ou d'Amérique?

Il n'est pas aisé de reprendre la place laissée vide, lorsque le foyer est méconnaissable. L'intellectuel résis-

2. Voir *Documents*, nos 7-8.

tant, exilé, transplanté, a, par ailleurs, cédé à l'isolement : ce fut le cas de plusieurs écrivains français repliés en Grande-Bretagne ou aux États-Unis... C'est le cas — typiquement — de Bert Brecht, le dramaturge antihumaniste et révolutionnaire d'*Angoisse et Misère du Troisième Reich,* le poète du *Sermonnaire domestique.* Il a combattu au jour le jour, pied à pied, le nazisme sous toutes ses formes, depuis l'incendie du Reichstag jusqu'à la guerre d'Espagne. Il n'a pu surmonter un très concevable ressentiment contre son pays. Retrouvera-t-il l'Allemagne? S'il s'y résout, son art gagnera-t-il en résonance humaine? Il pourrait guider la nouvelle génération, il pourrait tirer parti des décombres et décharger les jeunes intellectuels du fardeau héréditaire de la culture — de la culture orgueilleuse et belliqueuse. Quelques-uns, en Allemagne, souhaitent ce retour...

Les écrivains orientés vers la révolution y sont, en effet, en majorité. L'occupant peut les ignorer : jamais occupant vit-il l'ardente patience des occupés? Ils sont là, fourbissant leur âme, accumulant la force dans le secret. Ils sont Käsner et son cynisme; ils sont Elisabeth Langgässer avec son *Sceau Ineffaçable,* où revit l'absolu chrétien de Bernanos. Leur âge et leur notoriété ne sont pas nécessairement un faix. La conscience qu'ils ont de leur rôle leur permettra-t-elle, longtemps, la tour d'ivoire?

***

Peut-être serait-il utile, ici, de se demander dans quelle mesure le climat détermine l'activité de l'âme. Quand un critique allemand parle de l'étouffement du lyrisme par les actuelles conditions d'existence, nous sommes quelques-uns, de ce côté-ci du Rhin, à réprimer avec peine un sourire. Nous sûmes ce qu'il en

coûte, aux saisons noires, de chanter quand même, et de lutter en chantant. Nous savons, aujourd'hui, que l'oppression préserve, paradoxalement, la pureté du chanteur. L'hostilité donne un timbre neuf à sa lyre. Je pense que jamais plus Luc Estang, Loys Masson, Pierre Emmanuel et tant d'autres ne feront entendre un cri aussi pur, aussi poignant, qu'en ces années où chacun d'eux cherchait son pain en déjouant la milice vichyssoise.

Notre sort, réflexion faite, était-il en tous points comparable à celui des poètes de l'Allemagne abattue? Peut-être avions-nous un oxygène dont ils sont sevrés; un ciel plus haut, des ennemis plus précis, un espoir plus humain? Soyons généreux — et soyons-le par franchise plus que par magnanimité!

Le martyrologe de la poésie allemande appelle un élan ému de la part des intellectuels français. Ne cherchons pas de stériles comparaisons entre la longueur des listes par-delà ou en-deçà du Rhin. Disparus dans les plaines russes ou sur le sable d'El-Alamein, supprimés par la guerre ou par la Gestapo, morts sur la frontière ou dans un camp, des poètes firent entendre une plainte qui nous parvient, enfin...

*Ah, Seigneur!*

priait G. Walden, assassiné en 1945 par des pillards polonais,

*ah, Seigneur que nous riions, tels des enfants heureux,*
*D'avoir perdu le souffle, lorsque, nous, les traqués, sous le ciel des douleurs,*
*Une fois encore entendons le mot précieux, le mot unique,*
*Une fois encore, le mot : liberté!*

Et cette autre prière de Martin Strom, comme elle

eût gonflé notre attente, en 1943, lorsque son auteur tomba sur le sol d'Afrique :

*Seigneur du désert, Seigneur du froid, aux vallées du silence,*
*Nous obéissons à l'ignominie, nous mourons pour ce que nous haïssons!*
*Ote-nous le drapeau sanglant, Seigneur, ôte-nous la victoire!*

De la prison où il agonisait, Albrecht Hanshofer estimait que

la fuite qui esquive lui était interdite — que nos souffrances viennent de Dieu, que nos souffrances viennent du diable...

Entendrons-nous, maintenant, le chant plus frêle de cette femme qui, rescapée, appelle la joie de renaître dans

le soleil qui flamboie, rouge, aux vitres des lucarnes?

Ou la voix, moins cristalline, de Dagmar Nicks, un poète au-dessous de la trentaine, parlant

des étoiles sur les ruines, du clair de lune qui fuit aux vides des fenêtres, des tempêtes qui chantent encore aux cheminées...

Sans doute, ces extraits paraîtrons-ils pauvres du point de vue formel. Ils ne nous intéressent qu'à titre d'ébauche d'un visage de l'Allemagne poétique. Ceux de ces poètes qui vivent incarnent une phase de l'esprit allemand — la phase lyrique, si par là on entend l'expression spontanée d'un état d'âme. Des horreurs actuelles et passées, ils ne retiennent apparemment que ce qui peut leur servir de tremplin pour l'avenir. Leur jeunesse n'est sans doute pas une caution — mais un signe. Rimbaud et Hoffmannsthal furent poètes à seize et dix-sept ans, à l'âge où le pain quotidien est un luxe, cet

âge où l'on vit proprement d'amour et d'eau claire. Finie l'adolescence, la vie leur montra un autre front — celui de la révolte dans le travail de chaque jour... Peut-être faut-il un minimum de bien-être pour écrire, sa vie durant, des poèmes ? Ce minimum dont furent assurés Gœthe, Rilke, Valéry.

Il est à penser que les poètes allemands ne trouveront pas chez eux cette part d'indispensable aisance. Se tairont-ils ? Plus probablement, ils deviendront romanciers, dramaturges ou pamphlétaires. Romanciers, parce que, dans la société où ils se meuvent, les héros, bons ou pervers, ne manquent point. Dramaturges, parce que le public aspire, en Allemagne particulièrement, à sentir à l'unanimité. Pamphlétaires, enfin, parce que la situation faite aux vaincus par les vainqueurs — et par eux-mêmes (entendons leur propre orgueil et leur irresponsabilité), est presque intolérable. Nous ne savons pas comment réagiraient Bert Brecht ou Eduart Bargheer rentrés au bercail. Mais nous pouvons prédire le comportement de la plupart des résidents. La réalité les oppresse et les fascine. La matière de leur art, elle est dans la foule même qui les entoure, dans la prostitution tant féminine que politique, dans le marché noir, dans cette adolescence des gares, véritable bande de naufrageurs, aussi meurtrière que désespérée.

Avec un peu de dureté, et pas mal de talent — c'est d'ailleurs ce qui manque le moins — l'écrivain venu aux lettres avec la débâcle a de quoi faire œuvre impérissable. Là où, en France, un romancier ne réussirait que par le scandale (il y aurait scandale parce que, quoi qu'on en dise, l'état habituel est paisible), un écrivain allemand pourra créer le plus naturel des romans, la plus admise des satires, puisque l'atmosphère germanique est actuellement et naturellement scandaleuse... Plus il y aura froideur, insensibilité littéraire, et plus l'œuvre répondra aux besoins du public.

A ses descendants, Henri Heine conseillait de venir

au monde avec un épiderme très épais. Kurt W. Marck, au Congrès des Écrivains de Frankfort-sur-le-Mein, déclarait :

> Il me semble que nous ayons acquis une peau très dure. Il est étonnant de voir avec quelle extraordinaire froideur quelques écrivains utilisent déjà les tortures, la douleur, le sang et l'impiété.

Mais constatant que, si tous les intellectuels allemands n'en sont pas au même palier, ce n'est sûrement que partie remise, il ajoute :

> Je ne vois pas pourquoi des regrets ou de la mélancolie devraient surgir en nous : il faut bien admettre que cela ne nous servirait à rien pour l'avenir.

Ce langage est sincère; il est significatif. De l'Université aux écrivains chevronnés, en passant par les romanciers, les dramaturges et les jeunes poètes d'aujourd'hui et de demain, quelques éléments d'un diagnostic nous sont offerts.

*
* *

Ni les Orientaux ni les Occidentaux ne feront l'Allemagne telle qu'ils la rêvent spirituellement. Elle se fera sans eux, et, s'ils y mettent trop d'insistance, contre eux. Ce n'est pas à dire que nous dussions voir ce pays avec un esprit d'indulgence plénière! Nous avons payé cher le droit d'être des juges. Bourreaux, il ne nous appartient pas de vouloir l'être. La justice exige un châtiment (il peut revêtir les formes de démontages d'usines ou de rectification de frontières), et qu'il ne traîne pas... Tant pis pour nous si nous avons atermoyé... Mais la nation mise aux arrêts a un cerveau sur lequel notre influence militaire et politique est nulle.

Allons-nous, à notre tour, condamner (au nom de

l'efficacité sociale), la réserve de la jeunesse estudiantine de là-bas? Son indifférence civique peut inquiéter. Elle a ses raisons, que le temps seul arrivera à effacer. Notre vœu est que le temps ne soit pas trop long — car l'orgueil de l'esprit est prompt! Jetterons-nous la pierre à l'objectivité de glace des jeunes écrivains? Si nous ne nous sentions coupables d'un certain désordre, d'une certaine misère allemande, peut-être montrerions-nous quelque sévérité à leur endroit. Il sera plus sage de dire qu'une belle œuvre, un beau roman comme un beau tableau portent une vertu en tant que tels. Cette vertu est-elle inapte à fournir à des sentiments plus humains un terreau propice? Nous ne le croyons pas. Si une telle dureté peut mener à la conception totalitaire de la patrie, il n'est pas exclu qu'elle informe un puissant désir de révolte : or, la révolte peut être bonne à l'âme germanique, dont elle secouerait la passivité, les goûts trop géométriques pour l'ordre collectif.

C'est en ce sens que nous croyons à l'utilité d'un regroupement des jeunes autour des vociférateurs Kästner, Bert Brecht et Langgässer. Un semblable escadron ne serait pas de tout repos pour les voisins de palier. Le risque vaut d'être couru. Par ses penseurs, par ses directeurs de conscience, l'Allemagne peut redécouvrir les routes fraternelles. Il va sans dire que parmi ceux-ci les évêques catholiques, les pasteurs protestants ont une tâche à remplir. Est-il vrai que tous ne paraissent pas en avoir éprouvé l'urgence? « L'Église, jamais autant qu'aujourd'hui, n'a été étrangère à la jeunesse », avoue un prêtre allemand, Eduart Latzke, qui en fait retomber la responsabiité sur l'attitude circonspecte et « très canoniquement subtile » des évêques sous le régime nazi. Mais actuellement? Il est, peut-être, regrettable que certains chefs de l'Eglise catholique allemande aient trop candidement ouvert les bras aux Alliés. D'autres ne se sont-ils point trop hâtivement faits les avocats généraux de leur peuple? Reconnais-

sons que les données nous font défaut pour un jugement impartial, en notant que l'histoire du catholicisme allemand avant, pendant et surtout après le nazisme est à écrire.

Pour conclure quant à l'esprit allemand, rappelons qu'il est celui-là même des sujets de Witikind. Une grande passion se dérobe sous l'apathie extérieure, et dont les manifestations peuvent aller de la Neuvième Symphonie aux camps de la mort lente. Aucune violence, en tout cas, ne réduira les fils de ceux que Charlemagne fit égorger afin de baptiser les survivants : mais les survivants massacrèrent les apôtres installés par la force au milieu d'eux.

Il est, pourtant, une démarche de l'esprit que l'élite allemande est la plus qualifiée pour accomplir. Cette démarche n'est qu'un mot à prononcer, et, peut-être, aucun peuple ne saurait le dire. En ceci, du coup, tiendrait l'expiation efficace, qui répare et reconstruit : *le mot qui place la force armée au-dessous du niveau de la conscience*. Je souligne parce que cette phrase n'est pas de moi, et parce que son importance me paraît telle qu'il n'y a plus que balbutiements en dehors d'elle. Cette phrase est d'un Allemand : elle est de Reinhold Schneider, qui a qualité pour apporter ici la vraie conclusion.

Le mot qui place la force armée au-dessous du niveau de la conscience — s'il est devenu possible de le prononcer, encore faut-il qu'il soit exprimé, c'est-à-dire représenté, vécu. C'est son heure, maintenant! Il ne peut exister qu'en tant qu'engagement sans restriction envers celui qui, selon la parole de l'Apôtre, est la Paix — mais, en même temps, le Juge. Nous avons trop souffert de l'avilissement de la conscience pour ne pas devoir nous engager à fond afin de rétablir sa dignité. Si ce qui s'est passé en Allemagne a un sens, si cela doit avoir un sens, il ne peut résider qu'en ceci : que l'esprit allemand devienne le soutien de la paix, au nom de celui qui ordonna à ses disciples de remettre le glaive au fourreau...

Ce message de pacification totale, vécue et qui engage, ce message aujourd'hui et demain menace ses porteurs de l'hostilité acharnée du monde. Puissions-nous, en deçà du Rhin, non seulement éviter de hausser une épaule dédaigneuse ou un coude agressif, mais ne point tomber dans la vaine éloquence en criant à ceux de l'autre rive : « Voici nos mains, nos bras, voici nos âmes et nos cœurs pour l'œuvre commune! »

MAURICE CHAVARDÈS.

## *NOTES ET CHRONIQUES*

# AUTOUR DE LA GREVE DE LA SECURITE SOCIALE

Suivant leurs tendances optimistes ou pessimistes, sympathisantes ou malveillantes, les organes de presse se sont gaussés ou ont pris au sérieux la grande confession publique, l'autocritique des grèves faite à Genevilliers, notamment par Auguste Lecœur. Il est vrai que dans le camp non communiste on n'eut pas osé espérer que le P. C. adjure la C.G.T. de faire dorénavant des grèves plus politiques que par le passé...

Mais ceci les regarde, pour ce qui nous regarde, nous, il faut regretter qu'il n'y ait pas eu, après l'échec de la bataille sociale de mars-avril 1950, un petit peu de saine autocritique, sereine et publique. Car le mouvement ouvrier a fait des fautes qu'il importe de ne point recommencer.

Quelles fautes, ce n'est pas à nous de les trouver, qui observons de l'extérieur. Mais peut-être pouvons-nous être d'une certaine utilité en indiquant aux responsables quelles incohérences nous ont frappé; et en leur demandant d'y réfléchir.

1er *temps* : on élimine l'État de la fixation des salaires, en accord avec la C.G.T. et le patronat. Conventions collectives, refus surtout de l'arbitrage obligatoire.

A force de dire que l'État défend les trusts et le

patronat, on a fini par le croire (en attendant de l'y forcer). Pourtant Gazier avait dans le débat sur les conventions collectives, à l'Assemblée nationale, fait une réflexion qui allait loin. Il avait dénoncé comme un mythe l'expression « retour aux conventions collectives », souligné qu'il n'y avait en France *en fait jamais eu* de législation contractuelle du travail, mais des interventions gouvernementales donnant le moment venu un appoint indispensable au succès des mouvements ouvriers revendicatifs.

2e *temps* : le gouvernement éliminé, on découvre que le patronat est plus fort qu'en 1936 et on essaie de remettre l'État dans le coup. Comment? En l'attaquant là où il est patron (S.N.C.F., R.A.T.P., Gaz, Électricité).

Mais là on déclenche la bagarre dans les secteurs où il n'y a non seulement pas de profit capitaliste, mais pas de profit du tout, du déficit.

Du déficit? Pourquoi? Laissons aux P.R.L. et autres radicaux l'argument facile : il y a déficit parce qu'il y a nationalisation. D'abord parce que cela n'est pas vrai. Il y a à ces déficits des causes économiques (le déficit des chemins de fer et des transports urbains est un phénomène international, cela seul devrait faire hésiter à lui trouver des causes purement françaises) et des causes politiques. Dans la lutte inégale de l'État contre la hausse des prix depuis 1940, l'État a toujours retardé la hausse de *ses* prix à lui (gaz) et s'est subventionné pour peser sur le prix de la vie. Il a eu raison, mais on ne lui en a su à l'époque aucun gré, et maintenant qu'il faut réduire ces disparités, on l'accuse *simultanément et dans les mêmes milieux* de pousser à la hausse et de n'avoir pas une gestion assez commerciale dans les entreprises nationalisées. Est-ce de la bonne foi?

*Conséquences :* on force l'État à briser les grèves dirigées contre lui, et de son raidissement le patronat profite pour se raidir (sans avoir les mêmes raisons).

*Questions :* l'arbitrage obligatoire n'aurait-il pas joué en faveur des métallurgistes ?

L'État n'aurait-il pas eu plus de poids sur le C.N.P.F. s'il n'avait pas eu à se défendre sur son propre terrrain ? D'autant que le C.N.P.F. dispose de tous les appuis parlementaires nécessaires pour attaquer le gouvernement sur les déficits et les salaires des entreprises nationalisées.

Prènons le problème autrement :

*1er temps :* on découvre que les augmentations de salaires du temps du dirigisme d'État sont une hérésie économique qui aboutit à replier tout le monde sur les possibilités financières de l'entreprise la plus en difficulté de la profession la moins brillante.

*2e temps :* revendication généralisée d'une augmentation de salaires uniforme.

*Question :* n'y a-t-il pas d'autres modes de solidarité ouvrière, plus subtils, moins mécaniques que la grève simultanée ? Est-ce qu'un calendrier des grèves ne serait pas plus intelligent ?

***

Et tout ceci pour aboutir, car nous ne le perdons pas de vue, à notre propos, la grève de la Sécurité sociale.

Doit-on le dire ? Nous l'avons sévèrement jugée. Et nous n'avons pas les mêmes regrets devant son échec que devant celui de la métallurgie.

Quel était l'enjeu ? La Sécurité sociale non seulement n'a pas d'excédents, mais, on nous l'a assez expliqué, et à juste titre, l'argent de la Sécurité Sociale c'est celui des Assurés, c'est (même s'il a une origine patronale), en dernière analyse, une retenue sur le salaire.

Une grève de la Sécurité sociale, c'est une grève pour obtenir une plus large part de cette épargne obliga-

toire de la classe ouvrière, destinée à la garantir contre les risques sociaux. N'est-ce pas la plus grave de toutes les grèves, celle qu'on doit retarder le plus possible?

Qui souffre de la grève? Non pas le public en général, *mais un public spécialisé,* qui est non seulement la classe ouvrière elle-même, mais la classe ouvrière *proportionnellement* à sa misère. Celui qui ne peut faire l'avance, celui qui est malade, celui qui est chargé de famille, plus que celui qui a un gros salaire, celui qui est bien portant, celui qui est sans personne à charge.

Dans quelle atmosphère politique cette grève? La plus combattue, la plus discutée des conquêtes ouvrières, à l'heure où la droite, les radicaux, les « indépendants » veulent lui tordre le cou, où M. Gingembre propose deux cent milliards d'économie, « quid est » la suppression de l'assurance maladie.

A l'heure aussi où, grâce au mot magnifique de parafiscalité lancé dans l'inventaire Edgar Faure, la rue de Rivoli essaie de faire réintégrer les caisses de l'État et le système des ressources non affectées aux cotisations devenant ainsi un super-impôt sur les salaires, servant à n'importe quoi (alors que notre fiscalité ne fait payer *que* le salarié, fait que masque l'impudence avec laquelle les autres catégories sociales sont seules à protester contre l'impôt).

Contre cette menace de l'Inspection des Finances et de la Cour des Comptes, un seul barrage : la défense de l'autonomie des caisses. Un avant-poste de ce barrage : la gestion par les représentants des assurés. Un seul moyen de tenir l'avant-poste : prouver que les élus des assurés (presque tous des syndicalistes chevronnés) peuvent faire une bonne gestion.

Ce n'est pas faire cette politique que de démissionner comme M. Raynaud de la C.G.T., faire sur la C.G.T. de la surenchère électorale comme F.O.; c'était essayer de la faire que de s'opposer à la démagogie comme tenta, trop timidement, hélas! M. Braun et la C.F.T.C.

Ce ne fut qu'une velléité, car la C.F.T.C. se rallia à la grève et ne fit qu'à moitié la politique lucide et courageuse qu'elle avait entrevue.

Et maintenant? Maintenant la Sécurité sociale attend ses élections, élections sans espoir d'ailleurs, car si elles seront disputées et passionnent les centrales syndicales et les militants, le problème Sécurité sociale et la gestion des caisses n'y est pour rien, et n'y peut faire de progrès. Ces élections seront le test de la force respective des centrales syndicales, et les statistiques électorales en seront brandies pendant de longs mois. Voilà ce qu'elles ont d'excitant. En attendant, la seule perspective de l'échéance de juin empêche de toucher à quoi que ce soit, de réfléchir à quoi que ce soit. Et après, après on verra.

***

On verra que le problème n'a au fond pas beaucoup varié depuis 1945, date des ordonnances qui créèrent le système actuel. Nous avons consacré en février 1947 un article à cette question dans cette revue[1]. Nous pourrions le republier tel quel. Il paraîtrait d'actualité. Encore qu'aujourd'hui il nous paraisse trop optimiste. Nous y avions étudié le conflit Sécurité sociale — médecins. Nous n'osions dire qu'il était insoluble. C'est évident aujourd'hui, évidence que concrétise la proposition de loi Coffin-Gazier sur le tiers payant. Il s'agit là, en effet, d'une fuite devant un problème concret vers un texte législatif, méthode bien française certes, d'autant plus inadaptée que le problème concret ne naît pas d'une absence de loi. Le système proposé, très peu étudié d'ailleurs, et dont il n'est pas dit qu'il n'imposerait pas aux Caisses de Sécurité sociale un effort administratif dont elles sont incapables, ne serait pas plus

1. *La Vie Intellectuelle*, février 1947, p. 48.

capable de s'imposer à la mauvaise volonté généralisée des professions médicales et paramédicales que les ordonnances existantes.

Nous craignions dans cet article que la Sécurité sociale n'ait pas de politique sanitaire et retombe dans les mêmes erreurs que l'État : couverture de prestations individuelles quel que soit le risque, sans politique de prévention du gros risque et sans investissement social. C'est ce qui s'est produit en grand. L'Action sanitaire et sociale n'a jamais poursuivi que quelques réalisations électorales et s'est amenuisée. Mieux même, la Sécurité sociale n'a jamais poursuivi qu'une politique systématique d'hostilité contre l'équipement hospitalier du pays, s'est refusée à toute coordination entre les institutions existantes et a été pour beaucoup dans l'absence en France depuis 1945 d'un effort réel d'investissement et de modernisation dans le domaine médico-social.

Après avoir voulu créer à partir de zéro un équipement hospitalier qui lui fût propre, la Sécurité sociale poursuit la chimère de faire de la médecine sans les médecins. C'est malheureusement impossible (ou heureusement, après tout).

Il est probable que personne, ni les dirigeants de la Sécurité sociale (administration et caisse) ni d'ailleurs les médecins (en tant qu'organisations professionnelles qui les représentent si mal), ni le Parlement, ni les masses ouvrières ne voient en face le problème tel qu'il est. Pour avoir été si peu et si mal compris en essayant il y a trois ans de l'exposer en termes techniques, essayons de l'exposer dans un autre ordre de pensée en termes financiers : ce problème est celui du coût de la médecine moderne. Il n'a pas fait malheureusement l'objet d'études réelles. Le seul document qui permet de le suivre est l'augmentation globale, *énorme,* et mondiale des prix de journées d'hospitalisation. Mais ce document ne convainc personne (comme le déficit de la S.N.C.F.) parce que l'opinion, même avertie (voir le

fameux rapport de la Cour des Comptes que nous avions commenté en son temps[2]), préfère ne voir que tel ou tel chiffre français et accuser la gestion des administrations responsables, dans le but d'en tirer quelque avantage en faveur de telle ou telle politique.

Procédons donc autrement, par exemples, par sondages... Il y a une maladie, la méningite tuberculeuse, qui représente sans doute en France deux ou trois milliers de malades par an. En 1939, quel était son coût? Chaque malade mettait quinze jours, trois semaines à mourir, on leur faisait une ponction lombaire, pour affirmer le diagnostic, quelques injections de morphine pour diminuer leurs douleurs. Ils mouraient toujours, souvent chez eux. Qu'on calcule la répercussion sur les budgets d'assistance; ils étaient de ces malades qui coûtaient moins cher que le prix forfaitaire d'une journée d'hôpital.

Ce n'est la faute de personne, mais maintenant ces malades subissent six ou huit mois de traitement, comportant un à deux grammes de streptomycine[3] intramusculaire, bon an mal an, une centaine de ponctions lombaires nécessitant de longues heures de travail de laboratoire, des milieux de culture coûteux, permettant l'introduction intrarachidienne du médicament. Souvent vingt ou trente grammes d'acide paraminosalicylique[4] par jour. Enfin ils mangent, et il faut mieux les nourrir qu'un malade banal. Un ophtalmologiste les voit tous les mois; on leur fait tous les mois une radiographie pulmonaire... Et le pourcentage de guérisons définitives monte lentement de 25 % au début à 60 % et plus des meilleures statistiques actuelles.

Veut-on d'autres exemples? Il y a quelques centaines par an en France d'individus atteints d'une affection

2. *La Vie Intellectuelle*, avril 1949, p. 407.
3. A cinq cents francs le gramme.
4. A sept mille francs le kilo.

connue sous le nom d'endocardite maligne lente. E 1939, ils coûtaient quelques hémocultures pour affirme le diagnostic; un peu de morphine pour attendre l mort. En 1950, on les guérit (presque tous) en leur fa sant cinq à six millions d'unités de pénicilline[5] par jou pendant deux mois.

Il y avait en France en 1939 un (ou deux peut-être service de neurochirurgie, il y en a vingt ou trente mais sait-on ce que cela représente de personnel, de ma tériel, de laboratoires, de radiographies?

Apparitions de drogues efficaces mais chères. Compl cations techniques imposant de multiplier le personn et en même temps d'employer un personnel de plus e plus qualifié, donc plus difficile à trouver et plus che (il y a une crise internationale du recrutement des infi mières). Tout ceci ce sont les causes d'un état de fai le « coût des soins » qui est le vrai problème. Le vra problème que ne voient ni les médecins (ils s'imaginen que le malade peut encore se payer des soins, parc qu'il y arrivait en 1939 et ils croient pouvoir artisanale ment et en ville faire bénéficier leur client des progrè de la médecine, sans se rendre compte qu'en fait i ne font plus *en clientèle* que du triage et de la survei lance de convalescences, et qu'ils confient de plus e plus à des organisations collectives les diagnostics e les traitements importants).

Ni les masses laborieuses. Elles ne comprennent pa qu'il faille tant d'argent pour si peu venir à leur aid et elles jugent les médecins sur leur amabilité et l centres de soins sur leurs menus...

Ni les caisses de Sécurité sociale. Elles croient tou expliquer par la volonté des médecins de leur prend leur argent, et par la gabegie administrative les pri de revient des hôpitaux.

5. Soit quatre à cinq mille francs par jour.

Ni les administrateurs financiers. Ils s'étonnent de voir grimper les dépenses d'Assistance, alors que grimpent parallèlement les dépenses de Sécurité sociale et ne voient pas qu'*à elles deux* elles sont en retard vis-à-vis du coût des risques qu'elles couvrent.

***

Nous voilà loin des grèves de la Sécurité sociale. Peut-être pas. Car cette élévation du coût de la médecine, c'est précisément le phénomène social essentiel qui fait d'elles un problème central pour les masses ouvrières. C'est cela qui rend indispensable la Sécurité sociale, c'est cela qui doit la faire défendre à tout prix. Elle est la plus indispensable des conquêtes sociales. Si criticable qu'elle soit, elle doit être sauvée, pour être améliorée sûrement, mais on ne peut améliorer que ce qui existe.

Et parmi les améliorations, une s'impose, car elle est urgente. On a, dans l'euphorie de 1945, « oublié » volontairement en France de compléter la Sécurité sociale par l'assurance chômage, qui dans presque tous les pays socialement avancés en est un des éléments essentiels. Va-t-on une fois de plus capituler devant la réaction et ses mythes budgétaires, repasser de l'assurance à l'assistance, renoncer à l'assurance chômage et réclamer des allocations d'État ?

C'est ce que veulent sans doute les saboteurs de droite de la Sécurité sociale. Émettons le vœu qu'ils ne trouvent pas dans les milieux ouvriers des complices volontaires ou involontaires.

H. MULLER.

## LE MESSAGE SUPREME DE BERNANOS :
## « Dialogue des Carmélites »

Entre son dernier livre et nous, il y a la mort de Bernanos, cette mort où nous savons qu'il est entré avec une si poignante vaillance. Elle nimbe d'une majesté singulière cette œuvre dont le sujet précisément est celui de la fin sur l'échafaud des Carmélites de Compiègne. Atrocement malade, Bernanos l'a écrite, obsédé par sa propre mort. Il voulait à tout prix achever ce sénario de film inspiré par *La dernière à l'échafaud,* de Gertrud von le Fort. Ce qu'il lui en a coûté, Dieu seul le sait. Ses amis, qui connaissaient l'angoisse qu'en pleine euphorie physique il éprouvait devant l'acte d'écrire, ne peuvent sans émoi lire la réflexion qu'il place sur les lèvres de la prieure mourante : « Se voir mourir » passe pour un dicton de bonnes gens... hé bien, ma Mère, il est vrai que je me voie mourir. Rien ne me distrait de cette vue. »

Comment ne point admirer une telle fidélité à sa mission ? Jusqu'au bout, Bernanos a été l'inflexible et consciencieux serviteur de sa vocation d'écrivain. M. Albert Béguin nous dit combien Bernanos a laissé de cahiers, de brouillons de ce texte. Ceci ne surprendra point ceux qui connaissaient l'homme, son sens aigu, presque morbide de sa responsabilité. Lui, que tant de gens imaginaient écrivant sous l'emprise d'une inspiration fié-

vreuse, devait arracher un à un les mots du tréfonds de lui-même. Jamais il n'eût accepté une expression qui n'eût exactement correspondu à ce qu'il sentait ou pensait. Comme Nietzsche, il n'aimait que « les vérités sanglantes ». D'où l'accent unique de ses œuvres, et aussi, pourquoi ne pas le dire, les limitations de ses propos dès qu'il s'agissait de ce domaine passionné entre tous qu'est la politique.

***

Chose extraordinaire, nous avons ici affaire à un Bernanos sans véhémence, mais au contraire d'une sérénité infiniment plus impressionnante. Son sujet — qui était pour lui autre chose qu'un thème littéraire — lui a comme imposé sa calme simplicité. Que, si proche lui-même de la Mort, Bernanos ait pu en parler avec un tel dépouillement est peut-être sa plus authentique grandeur.

« Un roi parle bien du pouvoir, un capitaine de la guerre... », disait Pascal. Bernanos pouvait parler de la mort, car elle fut, depuis toujours, sa compagne. Les lettres d'enfance publiées par les soins de M. A. Béguin[1] nous le montrent hanté par l'idée de la mort. Tout au long de son œuvre, ce thème lui inspire ses pages les plus émouvantes. Il en porte l'empreinte indélébile, et c'est ce qui explique son sens étrange de la « troisième dimension » du drame humain dont les répercussions invisibles ont, à ses yeux, plus d'importance que les autres. Qui lui en parlait directement, voyait aussitôt apparaître un Bernanos que sont loin de soupçonner ceux qui ne l'approchèrent qu'à titre d'enquêteurs littéraires ou politiques. Alors que la plupart des autres sujets éveillaient sa verve et fouaillaient sa pro-

1. *Bernanos*, ouvrage collectif publié aux Éditions du Seuil, collection des « Cahiers du Rhône ».

digieuse éloquence verbale, celui de la mort avait le do de révéler un autre homme. Soudain calmé, le regar comme détaché et lointain, son visage perdait son ma que torturé, redevenait presque timide. Un silence a fluait, plus compact que le débit torrentiel accoutum Seules l'interrompaient quelques réflexions faites ave une voix d'une douceur de rêve. C'est ce Bernanos- que j'ai eu le bonheur de connaître, dont je me so viens surtout et que je tiens à rappeler, car il complè et rectifie bien des « portraits » même célèbres. Je r l'ai vu ainsi que parce que j'étais prêtre et que je l soumettais un manuscrit sur la mort... C'est le Bern nos qui me disait : « Je crois qu'il faudrait parler de mort comme d'une épreuve que Dieu lui-même a tr versée », que j'ai tout entier retrouvé dans *Le dialog des Carmélites*[2].

*
* *

Non, Bernanos n'était pas le « méprisant » que ce tains littérateurs ont dit. Certes il n'a guère ménag les « lâches » et les « imbéciles », mais il ne les mép sait point pour autant. En tout cas, sa dernière œuv nous montre ce qu'il pensait du courage et de la peu Blanche de la Force, qui porte en elle, comme un s gne mystérieux et accablant, une sorte d'angoisse co génitale, « cette crainte refoulée au plus profond l'être, ce gel au fond du cœur », entre au Carmel. I prieure lui apprend qu'elle ne doit point s'attendre à trouver un refuge. Solitaire, il lui faudra mener u bataille autrement âpre que celles du monde :

Notre affaire est de prier, comme l'affaire d'une lam est d'éclairer. Il ne viendrait à l'esprit de personne d'ail mer une lampe pour en éclairer une autre. « Chacun po

2. *Dialogue des Carmélites*, aux Éditions du Seuil, collection « Cahiers du Rhône », avec une note d'A. Béguin, éditeur.

soi », telle est la loi du monde, et la nôtre lui ressemble un peu : « Chacun pour Dieu! »... Vous ne savez rien de la solitude où une véritable religieuse est exposée à vivre et à mourir.

Blanche accepte et demande à prendre le nom de Sœur Blanche de l'Agonie du Christ.

Gravement malade, la prieure va mourir, mais d'une mort précédée d'une agonie déconcertante, scandaleuse, tant elle est angoissée, si peu digne d'une telle âme :

Hélas! j'ai plus de trente ans de profession, douze ans de supériorat. J'ai médité sur la mort chaque heure de ma vie, et cela ne me sert maintenant de rien!

Seule, la petite Sœur Constance, dont la fraîche spontanéité et le courage souriant sont la réplique lumineuse de la sombre tension de Sœur Blanche, comprend la leçon d'une telle mort :

Oh, j'ai beau être jeune, je sais bien déjà qu'heurs et malheurs ont plutôt l'air tirés au sort que logiquement répartis! Mais, ce que nous appelons hasard, c'est peut-être la logique de Dieu. Pensez à la mort de notre chère Mère, Sœur Blanche! Qui aurait pu croire qu'elle aurait tant de peine à mourir, qu'elle saurait si mal mourir! On dirait qu'au moment de la lui donner, le bon Dieu s'est trompé de mort, comme au vestiaire on vous donne un habit pour un autre. Oui, ça devait être la mort d'une autre, une mort pas à la mesure de notre prieure, une mort trop petite pour elle, elle ne pouvait seulement pas réussir à enfiler les manches... On ne meurt pas chacun pour soi, mais les uns pour les autres, ou même les uns à la place des autres, qui sait?

Plus tard, la même petite Sœur aura, à la pensée de mourir elle-même, cette réponse exquise à qui lui demande ce qu'elle fera.

Moi? Oh! rien du tout! — Quoi, pas même une prière? — Je ne sais pas.. Mon bon ange la dira pour moi. J'aurai bien assez de mourir...

Les événements se précipitent. La menace révolution-

naire atteint le Carmel. Pour des êtres consacrés, la tentation prend une autre forme que celle de la terreur physique : celle de la pensée exaltante du martyre. La nouvelle prieure, Mme Lidoine, veille à ce que ses filles ne s'écartent en rien de leur mission authentique. La fidélité à Dieu relève d'un ordre autre que celui de la tristesse ou de l'enthousiasme, du courage ou de la peur :

Parlons franc! Une carmélite qui souhaite le martyre est aussi mauvaise carmélite que serait mauvais soldat le militaire qui chercherait la mort avant d'avoir exécuté les ordres de son chef... Quoi qu'il arrive, ne comptons jamais que sur cette espèce de courage que Dieu dispense au jour le jour, et comme sou par sou. C'est ce courage-là qui nous convient, qui s'accorde le mieux à l'humilité de notre état. Encore est-ce peut-être trop de présomption que de le lui demander. Mieux vaut le prier humblement pour que la peur ne nous éprouve pas au delà de nos forces, que nous n'en sentions que l'humiliation sans qu'elle nous puisse pourtant pousser à quelque action blâmable. Lorsqu'on les considère de ce jardin de Gethsémani, où fut divinisée, en le Cœur adorable du Seigneur, toute l'angoisse humaine, la distinction entre la peur et le courage ne me paraît pas loin d'être superflue et ils nous apparaissent l'un et l'autre comme des colifichets de luxe.

Sous une forme très simple, quelle force revêtent, en de tels moments, ces réflexions de la prieure soucieuse de maintenir ses filles dans leur devoir présent :

Il ne faut pas plus courir après le mépris qu'après le martyre. Chaque chose vient en son temps.

Contre Mère Marie qui, pour renforcer les courages et stimuler Sœur Blanche, propose que toutes fassent le vœu du martyre, la prieure, au nom de sa maternité même qui doit tenir compte des plus faibles, exige que rien ne soit changé :

Oh! je ne suis qu'une pauvre religieuse très terre à terre et pourtant j'ai toujours volontiers pensé que si la force est une vertu, il n'y a pas assez de cette vertu pour tout le

monde, que les forts sont forts aux dépens des faibles et que la faiblesse sera finalement réconciliée et glorifiée dans l'universelle rédemption.

En l'absence de la prieure, retenue à Paris, Mère Marie a fait prononcer le vœu, non sans en avoir référé à l'aumônier et à la communauté. Sœur Blanche elle-même l'a accepté, alors que toutes s'attendaient au contraire. Prévoyant la faiblesse de son amie, Sœur Constance a eu la charité héroïque de voter « non ».

Chaque jour amène de nouvelles tracasseries de la part des commissaires. Les offices sont interdits, et l'aumônier ne peut qu'exercer clandestinement son ministère. Le jour du vendredi saint, il tient aux religieuses un discours sur le sens de la conduite de Dieu dans l'histoire :

Désormais, chacune de nos réunions se fera selon le bon plaisir de Dieu, nous devons l'en remercier comme d'un miracle. Que voulez-vous! En des temps moins sombres, l'hommage à Sa Majesté prend aisément le caractère d'un simple cérémonial, trop semblable à celui qu'on observe en l'honneur des rois de ce monde. Je ne dis pas que Dieu n'agrée pas ces sortes d'hommages, bien que l'esprit qui les inspire soit plutôt de l'Ancien Testament que du Nouveau. Mais il arrive qu'il s'en lasse, pardonnez-moi cette expression. Le Seigneur a vécu et vit toujours comme un pauvre, le moment vient toujours où il décide de nous faire pauvres comme lui, afin d'être reçu et honoré par les pauvres, à la manière des pauvres, de retrouver ainsi ce qu'il a connu jadis tant de fois sur les routes de Galilée, l'hospitalité des misérables, leur simple accueil. Il a voulu vivre parmi les pauvres. Il a aussi voulu mourir avec eux. Car ce n'est pas comme un comte à la tête des hommes de sa ménie qu'il a marché vers la mort, c'est-à-dire vers Jérusalem, le lieu de son sacrifice, dans ces sinistres jours qui précédèrent la Pâque. C'était parmi de pauvres gens qui, bien loin de songer à défier personne, se faisaient tout petits, afin de passer inaperçus le plus longtemps possible... Faisons-nous donc aussi maintenant tout petits, non pas, comme eux, pour échapper à la mort, mais pour la souffrir, le cas échéant, comme il l'a soufferte lui-même, car il fut vrai-

ment, selon le mot de la sainte Écriture, l'agneau qu'on mène au boucher.

Nous allons procéder maintenant à l'adoration de la Croix.

Contre toute attente, la prieure a pu rejoindre la communauté et autorise Mère Marie à partir à la recherche de Sœur Blanche que l'on est venue chercher pour délivrer son père emprisonné. Désespérée, la pauvre enfant ne veut plus entendre parler de rien : cette atmosphère de drame l'épouvante. Patiente, Mère Marie reste pour la convaincre. Mais, pendant ce temps, la communauté a été emprisonnée. Groupées autour de la prieure, elles attendent d'elle un mot d'ordre concernant la conduite à tenir devant le tribunal, non pour échapper à la sentence, mais pour savoir si elles doivent condescendre à discuter :

N'aurions-nous pas grand'honte de disputer nos pauvres vies à des assassins de prêtres et à des pilleurs d'églises ?

remarque Sœur Valentine. Alors, la vieille Mère a cette réponse, si humble, si digne :

Il n'y a pas de honte à se justifier, fût-ce devant des juges sans foi. L'innocent qui se justifie rend plus témoignage à la vérité qu'à lui-même.

Elle assume la responsabilité du vœu qu'elles ont, en son absence, prononcé :

J'ai toujours répondu de vous en ce monde, et je ne suis pas aujourd'hui d'humeur à me tenir moi-même quitte de quoi que ce soit... Si j'ai tort, Dieu me pardonnera. Les mères des saints martyrs, après tout, sont rarement au calendrier...

Et le lendemain, c'est la condamnation à mort. Une dernière fois, la prieure met ses filles dans l'obéissance.

Mère Marie et Sœur Blanche arrivent juste au moment de l'exécution. Ainsi, la plus ardente et la plus ferme, la mieux douée, celle qui a voulu, aux yeux de

ses Sœurs, magnifier par le vœu du martyre l'événement sordide, se trouve laissée pour compte! D'un mot, l'aumônier rencontré dans la foule la dissuade de se dénoncer :

Qu'importe votre volonté en cette affaire? Dieu choisit ou réserve qui lui plaît.

Elle implore :

Leur dernier regard me cherchera en vain.

Lui :

Ne pensez qu'à un autre regard, auquel vous devez fixer le vôtre.

Le moment est venu, pour Mère Marie, de vivre la parole où elle définissait au docteur de la communauté la raison d'être du Carmel :

Les personnes consacrées à Dieu ne se réunissent pas entre elles pour jouir de la paix, elles tâchent de la mériter pour les autres... On n'a pas le temps de jouir de ce qu'on donne...

Et cependant Dieu a pitié d'elle. Son sacrifice est agréé puisque, au moment même où la dernière carmélite s'agenouille devant la guillotine, une voix, étrangement claire et calme, reprend dans la foule la dernière strophe du *Veni Creator* interrompu. C'est Blanche, Sœur Blanche de l'Agonie que l'on pousse vers le couperet et qui tombe à son tour, mourant d'une mort dont l'héroïsme a été acheté par l'angoisse de sa première prieure et le renoncement de Mère Marie. Sœur Constance l'avait entrevu :

La mort d'une autre, qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire, Sœur Constance?

avait demandé Blanche.

Ça veut dire que cette autre, lorsque viendra l'heure de la mort, s'étonnera d'y entrer si facilement, et de s'y sentir confortable...

Car la communion des saints implique des compensations et des échanges auprès desquels ceux de l'ordre visible ne sont rien.

***

Nul ne saurait prévoir le surcroît de puissance que la réalisation cinématographique apportera un jour au scénario. L'admirable est qu'un tel texte puisse s'imposer à ce point. Il suffit par lui-même à nous plonger au cœur même de notre propre drame[3]. A travers les carmélites, chacun de nous est en cause. Leurs voix et leurs propos sont ceux des personnages qui s'agitent en nous. Aux heures où l'idée de ma mort à moi surgit, elle suscite un tel bouleversement et une telle angoisse que, si assuré que je sois, je ne puis, en toute sincérité, répondre de mon courage.

Contre cette remise en question de tout eux-mêmes qu'inévitablement la pensée de la mort provoque, la plupart se défendent par une phraséologie, politique ou religieuse, dont le sublime dissimule bien mal le vide. Il est un courage verbal plus dangereux encore que la peur la plus lâche :

> Le courage peut bien être aussi une fantasmagorie du démon. Une autre (la première est la peur). Chacun de nous risque ainsi de se débattre avec son courage ou sa peur comme un fou qui joue avec son ombre.

Autre chose est l'acceptation de la mort, autre chose dresser entre elle et soi des sentiments factices. De nous-mêmes, nous ne savons nous défendre contre l'an-

3. Et c'est l'honneur de M. A. Béguin de l'avoir discerné.

goisse qu'elle suscite qu'en adoptant des attitudes, lesquelles ne sont que la sublimation de nos dispositions de tempérament. Tâche vaine et puérile que l'approche même de la mort a tôt fait de dissiper. La mort est la remise de soi-même à Dieu : elle engage trop de choses pour que nous y ayons le temps de songer à nous comporter en témoins de nous-mêmes et de surveiller nos réactions : de nous regarder mourir! Il n'est qu'une solution : dégager son âme de tout autre souci que de celui de faire la volonté de Dieu et de répondre à son appel.

Une seule chose importe, enseigne Mère Marie à Sœur Blanche de l'Agonie du Christ, c'est que, braves ou lâches, nous nous trouvions toujours là où Dieu nous veut, nous fiant à lui pour le reste.

De la nouvelle de G. von Le Fort dont les éléments, à l'exception du personnage de Blanche de la Force, sont empruntés à la relation de la seule religieuse qui échappa à la guillotine, Bernanos a tiré un dialogue où chacun se retrouve. Qu'importent ici les visages, les habits et le cadre? L'atmosphère est celle même du silence intérieur, de ce silence dont il disait dans la Joie qu'il était « plus absolu que l'immense silence stellaire, celui où se consomme la divine acceptation ». Nous sommes d'emblée situés par delà la zone des problèmes de nos personnages : des âmes seules sont en cause, décidant de leur raison d'être, face à l'unique réalité capable d'éprouver leur vérité dernière, la mort.

Quand un auteur a réussi une telle entreprise, il peut mourir.

CH.-D. BOULOGNE, O. P.

## LES SIGNES DU TEMPS

*L'Union Atlantique : Productivité ou sécurité ?*

*Il est des problèmes que l'on arrive difficilement à form ler avec netteté, et que posent cependant aussitôt des hor mes informés qui se retrouvent pour parler des événemen C'est ce qui se passe souvent lorsque se réunit l'équipe d* Signes du temps. *A la rencontre d'avril, le discours récen ment prononcé par M. Georges Bidault sur le Conseil de Communauté Atlantique mit le débat sur cette communau et aussitôt se posa la question de savoir si son premier sou serait la sécurité ou la productivité. L'un des participan annonça — c'était avant la rencontre de Bruxelles — q le Pacte Atlantique nous obligerait à trouver trois cent m liards supplémentaires cette année, et six cents l'an p chain, et le débat s'amorça...*

*Bernard.* — Si vous voulez monter vingt-six divisions plus, il faut les payer.

*Dominique.* — D'accord, seulement il faut choisir entre productivité et la sécurité.

*Antoine.* — Mais comment une division française coû t-elle plus cher qu'une division suédoise ?

*Bernard.* — La Suède est exportatrice de matériel intér sant la défense nationale; elle a des manufactures priv avec lesquelles elle fournit un nombre assez considérable pays en plus de son gouvernement.

*Antoine.* — C'est-à-dire que, comme nous n'avons pas u industrie potable, nous devons payer.

*Bernard.* — C'est une question de niveau technique.

*Dominique.* — De toute façon, il faut avoir le courage de payer ces trois cent milliards cette année et six cents l prochain, ou de dire non au pacte Atlantique.

*Benoît.* — Tout cela a été fort bien dit par un article *Monde* d'il y a huit jours, qui demandait : « A quoi serv ce haut Conseil Atlantique ? » et répondait : « Des gens ensemble des liens économiques, ils ont pris ensemble

liens militaires; il faut qu'ils se réunissent pour voir comment on va organiser l'un avec l'autre. »

*Norbert.* — Le tout est de savoir ce que l'on fera de l'Union Atlantique.

*François.* — La question reste de savoir ce qui dominera : l'économique ou le militaire, la sécurité ou la productivité.

*Dominique.* — Sur le plan français, il faut choisir entre le logement et l'armement.

*Basile.* — Comment expliquer aux gens qu'il n'y a pas d'argent pour la reconstruction et mettre neuf cent milliards dans l'armement ?

*Antoine.* — Un sénateur américain républicain a dit : « Tout ça est très bien, mais vous verrez que les Russes avec leurs discours nous amèneront à faire des dépenses militaires qui mettront en l'air la reconstruction économique. »

*Dominique.* — A quoi servent vingt divisions ? Il en faudrait quatre-vingts. Avec quarante nous avons fichu le camp en 1940. C'est la différence avec le logement : dans l'armement un effort insuffisant ne signifie rien.

*François.* — Il y a quelque chose d'absurde. Reportez-vous au tableau qu'a donné Perroux dans le numéro d'avril. La Russie est sensiblement plus pauvre que les États-Unis; les satellites de l'U. R. S. S. sont en une situation plus misérable que les alliés des U. S. A., et l'on ne peut opposer cinquante divisions aux deux cent dix de la Russie.

*Benoît.* — Il y a du vrai dans ce que dit François. Si l'U. R. S. S. et ses satellites, comparés au reste du monde, sont plus pauvres, et qu'ils ont fait un pareil effort de construction et en même temps d'armement, il y a un mensonge quelque part.

*Norbert.* — C'est la supériorité de la planification.

*François.* — Mais Varsovie et Budapest, plus détruites que les villes françaises, sont reconstruites. Il y a là un échec occidental.

*Norbert.* — Les grèves de Saint-Nazaire ont pour cause fondamentale le spectacle de Saint-Nazaire.

*Dominique.* — Beaucoup de travail a été fait en France, mais on a préféré l'équipement industriel à la reconstruction. Les chemins de fer russes et polonais ne sont pas reconstruits comme les nôtres.

*Antoine.* — C'est juste : on fait beaucoup de travail aux barrages. Mais tout le monde l'ignore. En Amérique, mon gosse les connaîtrait. Ici il ne connaît pas Génissiat, Donzère-Mondragon, etc.

*Dominique.* — Les pompiers de mon patelin en Seine-et-

Marne (500 habitants) ont fait un pèlerinage à Donzère-Mondragon.

*Antoine.* — Vos pompiers sont à l'avant-garde; mais nos collègues de l'enseignement ne comprennent pas, quand on leur parle de donner aux gosses cette conscience d'appartenir à un pays qui fait quelque chose. Ils nous regardent comme des vaches qui regarderaient passer un train de 1848.

*Dominique.* — Il y a eu un travail considérable fait au total.

*Norbert.* — Mais on ne le sait pas; il y a un minimum de confiance d'un pays en lui-même que nous n'avons pas. Tant qu'on aura des hommes politiques qui n'ont pas confiance dans le pays, ils ne la feront pas passer chez les autres.

*François.* — Mais, Antoine, ici, à *La Vie Intellectuelle*, est-ce que cette confiance existe? On ne parle pas des barrages, ni des constructions, on parle de l'affaire des généraux, on cherche les scandales. Nous ne sommes pas meilleurs ici que les autres. On cherche les dessous au lieu de chercher les dessus et de voir où on peut avoir confiance. Pourquoi ne pas accepter que le député R. P. F. était un type honnête qui ne savait pas ce qu'il faisait? Ça vous avance de constater qu'il était corrompu?

*Benoît.* — Je suis d'accord avec François (plusieurs : « Je suis d'accord »). En réalité le microcosme que nous formons est une assez bonne photographie de l'opinion française.

*Bernard.* — Ce n'est pas exact; il manque des juristes ici.

*Antoine.* — Alors avec des juristes on tombera dans le cinquième dessous.

*Benoît.* — L'amusant dans l'existence, c'est de savoir contre quoi l'on est; mais il ne sort rien de pratique et de positif. Rien. C'est ce qui arrive à l'échelon politique. Mais c'est tellement conforme à l'esprit français.

*Antoine.* — L'Occident n'a pas confiance en lui-même.

*Bernard.* — Les Anglais, c'est très différent, parce qu'ils se basent sur un point de vue technique et nous sommes des juristes.

*Norbert.* — Il faudrait exterminer les juristes, les catholiques sociaux qui sont de mauvais juristes, etc.

*Bernard.* — Une infinité de problèmes politiques sont des problèmes techniques.

*Dominique.* — Même dans une autocritique, vous ne parlez que d'exterminer.

*Ignace.* — En fait, la revue, dans ses publications, ne retient pas seulement le point de vue négatif. Il n'y a qu'à regarder les sommaires. Voyez le dernier numéro.

*Antoine.* — Qu'il faille donner aux Français le sentiment de la sécurité, c'est sans doute une idiotie. Ce qu'il faut leur donner et que le gouvernement est incapable de leur donner, c'est le sentiment de confiance. Si les gens avaient l'impression d'être accrochés à une construction quelconque, ils ne se préoccuperaient pas de la sécurité. Ils construiraient sans se demander quand ce sera démoli. Tandis qu'on leur dit : avant de construire, il faut que vous ayez de la sécurité.

*Benoît.* — Pour dire cela il n'y a que deux styles : 1° une homélie du maréchal; 2° un discours du général.

*Antoine.* — Mais non, vous faites traduire un élément vital par deux moralistes militaires.

*Bernard.* — Il n'y a pas de sécurité dans un monde atomique, où une découverte peut tout remettre en question.

*Antoine.* — Le Français, à cause de la formation secondaire, est un monsieur qui a peur de l'avenir. Vous autres, scientifiques, vous en avez beaucoup moins peur.

*Dominique.* — Le papier américain, que vous publierez le mois prochain, met l'improductivité française sur le compte de la peur de l'avenir chez les patrons, le gouvernement, les ouvriers.

*Norbert.* — Pas chez les ouvriers. Quand je suis revenu des U. S. A. j'ai fait des topos poreux sur les syndicats américains, la productivité, etc. Tous les auditoires ouvriers (au Creusot ou ailleurs) comprenaient, en dépit de ce qu'ils avaient entendu contre le capitalisme. Si on leur parle technique, ça les intéresse, et ils ont confiance dans cet avenir, car cet avenir est le seul possible pour eux.

Sommes-nous capables de participer à ce qu'il y a de valable dans l'optimisme américain ? Cette fameuse histoire de l'opposition entre l'Europe et l'Amérique, je ne suis pas tellement sûr que cela soit vrai. Quelle différence y avait-il entre Jefferson et les types de notre XVIIIe siècle ? Et quand on va à l'Université de Virginie, où est la maison de Jefferson, nous retrouvons ce qu'il y a de meilleur dans notre XVIIIe siècle. C'est de ça que les Américains vivent encore.

*Bernard.* — Ils se veulent encore créateurs : nous ne nous voulons plus créateurs.

*François.* — Je suis de près l'histoire de la concurrence franco-allemande. C'est cet invraisemblable complexe d'infériorité de l'industrie française qui est à la base de tout. Il y a pourtant des inventions françaises qui sont extraordinaires. Et l'on n'a pas le courage de les exploiter.

*Norbert.* — C'est cette peur qui est fondamentale. Prenez

la tradition catholique sociale. Ainsi à la C. F. T. C. on a fait sauter le dernier paragraphe d'une déclaration qui se terminait sur la « situation matérielle et morale de l'ouvrier dans l'entreprise », ce qui ne veut rien dire, et « la sécurité de l'emploi », ça c'est du juriste.

*Benoît.* — Avez-vous lu l'article de Gignoux dans l'*Époque* de ce matin contre les livres de Fourastié ? Exactement le même thème. Je cite : « M. Fourastié, à qui on doit de remarquables travaux sur la productivité, dit quelque part... qu'un agriculteur américain nourrissait environ trois fois plus de personnes qu'un agriculteur français. » Naturellement vient la traditionnelle réponse : « Nous, nous sommes partisans d'une civilisation humaine et chrétienne, et nous tenons beaucoup à ce que le paysan français reste le paysan français, c'est-à-dire ce régime de petite entreprise familiale et ne devienne pas », etc. Je cite « lorsqu'on raisonne des possibilités de l'agriculture française, il faut le faire en fonction de la multiplicité des exploitations familiales et non pas de quelques grandes entreprises. Sans doute, en ce siècle de fer, est-il « réactionnaire » d'envisager les aspects « non productifs » d'une certaine forme de civilisation. Il n'est tout de même pas possible, etc... » Auparavant, on nous avait avertis que la bonne technique nous guérit de la mauvaise technique. Je cite encore : « On peut, au surplus, se demander si le système américain pourra se prolonger indéfiniment : M. André Siegfried a dit et écrit là-dessus, à propos de l'usure des sols, des choses bonnes à méditer. » C'est l'aspect patronal de cette peur.

*François.* — L'Europe n'a pas le courage d'être logique. De l'autre côté du rideau de fer on est logique. L'Europe n'a pas le courage de renoncer à ses souverainetés. La défense de l'Europe doit être totalement organisée par les États-Unis et totalement centralisée avec une répartition rationnelle du travail, des tâches. Aussi longtemps que l'on ne renoncera pas à cette souveraineté nationale, on n'arrivera à rien du tout. Il n'y a plus de souveraineté nationale de l'autre côté du rideau de fer, lorsque Moscou veut faire quelque chose. Ils ont coordonné la fabrication des souliers, ils ont certainement coordonné aussi la fabrication des armements. Ici on fait un tapage terrible quand un ministre français va à Washington. Toute la presse crie : « Il faut défendre l'indépendance française. » Il faut savoir ce que l'on veut et choisir. Les Belges et les Hollandais l'ont fait.

*Antoine.* — Cette expérience n'existe pas au même degré pour les Belges et les Hollandais. Il faut constater ce fait

à tort ou à raison; depuis que nous avons eu l'aide Marshall, nous avons eu un développement politique et social qui a donné l'impression au monde ouvrier français que tout se passait contre lui et que son pouvoir ne cessait de se réduire.

Trois mois après mon arrivée ici, j'ai rencontré un patron qui m'a dit : « Nous aimerions vous voir pour savoir ce que le patronat américain fait au point de vue social. » J'ai répondu : « Je n'ai pas besoin d'aller vous voir, car le patronat a d'abord un rôle économique. Lorsque vous le remplirez, vous trouverez la confiance de vos ouvriers. Occupez-vous d'abord de cela. » Et j'en reste là.

*Aménagement du Territoire et logement.*

Le problème du logement, de jour en jour plus préoccupant, reste, pour bien des raisons, financières ou techniques, de solution difficile. Mais la difficulté essentielle est posée en fait, et dans les termes les plus rigoureux, par la répartition de la Population et de l'Économie dans le pays. Cette répartition et l'évolution qui la modifie d'année en année peuvent rendre impossible, pour l'immédiat comme pour l'avenir, toute solution.

Un rapport présenté au mois de mars au Conseil des Ministres vient de donner son importance véritable, mais longtemps méconnue, à cet aspect géographique du logement.

Les statistiques récentes nous enseignent — encore sont-elles assurément incomplètes — que cent mille familles, souvent de deux ou trois enfants, vivent à Paris dans des garnis d'une pièce. Ce nombre est plus élevé qu'il n'était voici deux ans; depuis un an, il croît de mois en mois. De mois en mois des familles françaises qui se fondent, d'autres qui se hâtent vers le travail, ou l'illusion du travail, viennent se grouper dans quelques grandes villes, Lyon, Marseille, Lille, Saint-Étienne et davantage encore Paris.

La cadence de construction dans ces grandes villes,

quelle qu'elle soit dans les années à venir, ne sera *jamais* suffisante à assurer en même temps le remplacement des innombrables taudis, le logement indispensable des enfants nés plus nombreux et rapidement grandis, le logement des nouveaux foyers, le logement des nouveaux venus accourus des provinces françaises.

Il est vain de laisser espérer à ces nouveaux venus, sans cesse plus nombreux, sans cesse plus mal logés, une solution au souci qui les accable. Il ne peut y avoir de solution que dans l'arrêt de l'afflux, jusqu'ici incessant, vers quelques grandes villes.

Des ouvrages récemment parus avaient attiré l'attention sur ce problème redoutable. Deux ouvrages remarquables de J.-F. Gravier, *Paris et le Désert Français*, et *Mise en valeur de la France*, en particulier, avaient souligné combien cet abandon des provinces rurales, cette disparition rapide d'un grand nombre de petites cités et cette concentration massive de l'industrie étaient un phénomène exceptionnel en Europe et purement français. Seule la France n'avait entrepris aucun effort persévérant et valable de développement industriel dans des régions qui auraient facilement pu accueillir et nourrir des industries. Seule la France avait passivement laissé se poursuivre une telle concentration urbaine, devenue pour la seule région parisienne absolument démesurée au niveau de peuplement du pays.

Seule la France dans ses recensements démographiques pouvait constater que cinquante-neuf départements avaient, en soixante-dix ans, perdu une part importante, 30 à 40 % parfois, de leur population en un temps où la population de l'ensemble du pays s'était pourtant accrue. Désormais il était grand temps de reconnaître que l'accroissement permanent de la population parisienne, au détriment du pays entier, posait des problèmes de transport, de logement, d'adduction d'eau potable, que les possibilités de l'homme, ou les conditions impératives de la géographie rendaient insolubles.

Ces ouvrages de M. Gravier s'inscrivaient dans un courant d'observations et d'idées que l'enquête menée par une équipe dirigée et animée par M. G. Dessus avait mise en lumière.

Cette enquête précise, publiée d'abord en fascicules par le Ministère de l'Économie Nationale sous le titre *Rapports et Travaux sur la décongestion des centres industriels,* a été récemment rassemblée et résumée par M. Dessus dans un livre, *Matériaux pour une géographie volontaire de l'Industrie française,* dont le titre mesuré et vigoureux situe déjà la possibilité d'une action sur la structure du pays.

Cette action, le gouvernement s'est décidé désormais à en définir les principes et à l'entreprendre. Une communication a été faite le 10 mars dernier par M. le ministre de la Reconstruction et de l'Urbanisme relative au Plan d'Aménagement National du Territoire. Elle rappelle le paradoxe français d'une crise de logement extrêmement grave qui affecte les habitants des grandes villes alors que, au total, de nombreuses maisons dans le pays restent inhabitées. Elle rappelle que la France, contrairement à ce que l'on enseigne souvent, n'est pas le pays de l'équilibre au point de vue géographique, mais au contraire un pays d'une inégalité de peuplement extrême. La Champagne et certaines parties de la Lorraine n'ont pas vingt habitants au kilomètre carré, la France du Sud-Ouest, dès que l'on a franchi le cercle des agglomérations de Bordeaux ou de Toulouse, est à peine peuplée, les Alpes du Sud, immédiatement en arrière de la Côte d'Azur, la Crau, si proche de Marseille, sont quasi désertiques.

Elle rappelle enfin que dans l'ordre intellectuel comme dans l'ordre économique, le pays, qui groupe ses élites et les use dans la fièvre de quelques très grandes villes, souffre du même phénomène de congestion et de vide.

D'ailleurs, souligne le ministre, il ne s'agit pas dans l'immédiat de proposer des projets trop ambitieux et

des déplacements chimériques d'industries puissantes qui seraient lourdement onéreux. Il s'agit de faire naître, pour rétablir l'équilibre français, des activités nouvelles. Il s'agit donc non pas d'une décentralisation industrielle, mais d'une « politique d'industrialisation sur un plan décentralisé ».

Car notre pays, « s'il sait se défaire de façons de penser malthusiennes, dans lesquelles il s'est longtemps complu, sous les fausses espèces de la sagesse et de la mesure, a des possibilités d'expansion économique et démographique considérable ».

Ainsi naît en 1950 cette politique gouvernementale d'aménagement du territoire qui, poursuivant un but social et humain, concourra sur un plan différent mais, en définitive, comme le plan Monnet, à l'amélioration du niveau économique de la France et au redressement durable du pays. Formons des vœux pour que la Commission Centrale d'Études pour le Plan National d'Aménagement du Territoire, qui sera formée de personnalités extrêmement diverses et éminentes, géographes, économistes, médecins, industriels, agriculteurs, sache dessiner largement et orienter cet ordre indispensable qui seul pourrait assurer l'équilibre et la paix sociale, et permettre à chaque famille française d'être enfin logée à l'aise.

8 avril 1950.

RENÉ PARÈS.

*Jeunesse catholique allemande : « Michaël » reparaît.*

En 1932, l'hebdomadaire *De Jeune Front*, journal des jeunes catholiques allemands, entreprit de lutter contre le régime totalitaire; après une première mesure du parti, il parut sous le titre soi-disant moins combattif de *Michaël*. Tirant à 320.000 exemplaires, cet hebdomadaire fut supprimé

dès 1936. Depuis la guerre, *Michaël* reprend vie [1]; nous voulons le présenter ici en évoquant son orientation et ses prises de position, sa situation aussi dans le jeune catholicisme allemand.

Comparée aux autres pays de l'Europe Occidentale, l'Allemagne se distingue moins par le type des éléments engagés dans sa vie publique et privée que par la brutalité avec laquelle ses éléments se heurtent, s'interpénètrent — à tel point qu'il devient impossible de séparer les facteurs religieux, culturels, politiques et économiques, même pour celui qui, comme *Michaël*, se situe catégoriquement sur le plan chrétien. On connaît la situation : impérialisme soviétique, impérialisme du dollar; économie radicalement planifiée dans l'Est, libéralisme économique non moins radical dans l'Ouest; pseudo-nationalisme dans l'Est, nationalisme préventif (et réflexif) malheureusement nourri par certaines politiques dans l'Ouest; militarisation extraordinaire de l'Est (*Volkspolizei*), antimilitarisme généralisé de l'Ouest. Il en résulte de plus en plus : antilibéralisme et antiaméricanisme aveugle dans l'Est — anticommunisme et proaméricanisme non moins aveugle dans l'Ouest, propagande antiromaine et antiaméricaine dans l'Est — sensibilité apocalyptique de croisade dans l'Ouest, surtout dans le catholicisme conservateur. Ajoutons à cela : la situation démographique, les treize millions de réfugiés, les deux millions de chômeurs, les discussions autour des comités d'entreprise (*Mitbestimmungsrecht*), l'immense travail de reconstruction et les débuts difficiles d'une vie politique. Sans se réclamer de tel ou tel parti, la génération des rédacteurs, amis et lecteurs de *Michaël* se situe à l'aile gauche du C.D.U. L'histoire allemande, si scandée depuis 1914, permet en effet de parler de *générations*; la génération de *Michaël* est celle qui, née entre 1914 et 1925, a connu le régime avant sa propre maturité, puis la guerre, la défaite, la captivité, la misère et le redépart du pays.

Sur le plan religieux, *Michaël* prend une position œcuménique décidée, assez nouvelle dans l'opinion allemande courante, encore liée à la mentalité de la Contre-Réforme. *Michaël* considère cependant comme élément premier la fidélité absolue à l'Église et à sa hiérarchie.

Ce qu'il est convenu d'appeler la question sociale reste assez différent en Allemagne de ce qu'on trouve en France,

1. *Michaël, Journal du jeune Peuple*, édité à Düsseldorf, Bastionstrasse, 14.

vu que l'Allemagne ouvrière manque d'une tradition révolutionnaire, et que les problèmes du chômage et de la misère des réfugiés commandent la situation par leur urgence. *Michaël* adopte nettement une position « travailliste », si l'on peut dire. L'intérêt et la place des phénomènes sociaux dans *Michaël* peut se comparer à celle qu'ils prennent dans *Témoignage Chrétien* en France.

Il faut insister sur une lacune. Une confrontation et un échange sérieux entre catholiques et communistes manque dans *Michaël*, comme en général dans l'Allemagne qui a connu la Russie (et qui reçoit encore tous les jours environ un millier de réfugiés de la zone orientale).

Sur le terrain politique, *Michaël* cherche à dépasser le nationalisme par une politique européenne positive. Il pense que le pays dont l'élite est la plus proche de la sienne est la France. Prêtres et laïcs français ont souvent la parole dans le *Michaël*; nombreux y sont les articles sur Bloy, Péguy, Bernanos, Claudel, Mounier, les cardinaux Suhard et Saliège, la Mission de Paris, Économie et Humanisme, etc. Cette orientation n'a rien de romantique et reste aussi éloignée du collaborationisme que du nationalisme (cf. la prise de position dans la question sarroise et à propos du Conseil de l'Europe).

Deux pages sont toujours réservées à la vie culturelle. *Michaël* veut donner l'occasion de publier aux jeunes poètes et artistes. Cette partie culturelle est composée en fonction du public de cet hebdomadaire, avant tout des jeunes foyers, de tous milieux non conservatifs.

Ce tour d'horizon montre qu'il faut rapprocher *Michaël* des *Frankfurter Hefte* (cf. *Esprit* en France). Le catholicisme conservatif, encore très puissant en Allemagne, institutionnellement, ne manque pas de critiquer vivement *Michaël*, ce qu'on peut inscrire à l'actif de cet hebdomadaire. Quelques jeunes évêques (Aix-la-Chapelle, Munster, Limburg) et beaucoup de jeunes prêtres sont du côté de *Michaël* et y publient eux-mêmes.

Bonn-Paris.

A. M.

## *Peuples nord-africains.*

Ayant passé un certain nombre d'années en contact avec les milieux ouvriers d'Afrique du Nord, je crois utile d'indiquer l'intérêt que présente le reportage de *La Croix* sur les

Nord-Africains en France[1]. Vous me permettrez d'y ajouter quelques réflexions.

Ce qui est dit d'un certain « racisme » des « Européens » d'Afrique du Nord est vrai, bien que — l'auteur le souligne d'ailleurs — il ne faille pas généraliser absolument. Mais combien d'anecdotes lamentables ne pourrais-je citer moi-même.

Il y a, en Afrique du Nord, des « Français d'origine ». Colons, industriels, fonctionnaires... Pour la plupart, ils représentent le milieu dirigeant. Ce serait sacrifier aux thèses un peu simplistes des communistes de voir chez tous une tendance raciste. « Colons » et « racistes » ne sont pas inévitablement synonymes. On trouve dans ce milieu des hommes qui ont conscience de la mission éducatrice de la France, estiment les musulmans et en sont estimés. Ils savent d'ailleurs que leur existence et la prospérité, parfois considérable, de leurs entreprises dépendent d'une bonne entente avec les autochtones. Et certains, d'une façon un peu paternaliste peut-être, ont réalisé de belles œuvres sociales. Les musulmans gardent parfois un souvenir profond des premiers Français arrivés en Afrique du Nord. Il est vrai que ce souvenir est estompé par l'attitude des générations suivantes, influencées par le climat psychologique du pays et aussi par la course à l'argent, si violente dans les pays neufs.

Mais les Français ne sont pas venus en assez grand nombre en Afrique du Nord. Il a fallu faire appel à des Méditerranéens : Espagnols, Italiens, Maltais..., ou les accepter. Ces derniers ont apporté des qualités réelles, mais étaient assez frustes dans l'ensemble. La France poursuit parmi eux une œuvre d'éducation et d'assimilation dont on ne parle jamais, mais qui mériterait d'être étudiée. Cependant, il ne faut pas oublier qu'ils venaient pour la plupart de régions longtemps dominées par l'Islam. Leurs ancêtres s'y étaient opposés pendant des siècles, tout en en subissant l'influence — on retrouve cette influence dans certains traits caractéristiques. C'est chez ces néo-Français que, en paroles surtout — car ce sont des Méditerranéens — on rencontrerait souvent le plus de « racisme ». Il leur arrive de parler des musulmans en termes grossiers et indignes. S'il y a parmi eux des colons, leur grande majorité fait partie du milieu populaire. Ils sont donc plus mélangés aux autochtones et en concurrence avec eux sur le marché du travail. Certains de ces Européens

1. *La Croix*, 13-21 janvier 1950.

végètent même dans un sous-prolétariat inférieur à l'état d beaucoup de musulmans.

Pourtant ces Méditerranéens — qui sont le grand nombr des Européens — ne manquent pas de générosité, ni mên d'un certain sens religieux. Le clergé se recrute parmi eu surtout, et non parmi les colons. Éduqués chrétiennement formés dans l'Action catholique, ils peuvent être très vit sensibles à la fraternité envers tous. Et il est admirable d voir alors comment ils savent prouver cette fraternité dan les petits faits de la vie quotidienne : j'en ai eu beaucou d'exemples splendides. Ce doit être le grand effort de l'Égliss en Afrique du Nord de rendre tous les Européens — les co lons trop peu sensibles à la justice sociale et les néo-Françai chargés d'un atavisme antimusulman — vraiment chrétiens c'est-à-dire justes et charitables, dans toute leur vie. C'es par une formation religieuse intégrale que pourra être mod fié leur comportement. Les musulmans ne s'y trompent pa et respectent volontiers les chrétiens sincères.

Pour une tâche si délicate il faut un clergé d'une qualit exceptionnelle. Les écoles chrétiennes, trop rares en Afriqu du Nord, doivent donner une formation très ouverte à l compréhension du monde musulman. Il faut aussi avoir un grande confiance dans les méthodes éducatives d'une Actio catholique plus « missionnaire » que partout ailleurs, comm le soulignait M. le chanoine Cardijn au cours de son récen voyage en Afrique du Nord — en employant le mot « mi sionnaire » dans le sens d'un témoignage de foi et de cha rité vis-à-vis des non-chrétiens.

Car réagir toujours en chrétien demande à l'Européen d courage et de la patience. Il faut avoir voyagé en Afrique d Nord pour savoir ce que peut y représenter la vie dans d bleds isolés ou dans des quartiers populeux.

Les Français de la métropole, si volontiers sévères pou leurs frères d'Afrique du Nord, pourraient réfléchir sur to cela. D'ailleurs, j'ai constaté en France une singulière évo lution. On y est très sympathique aux Nord-Africains quan ceux-ci se présentent comme des opprimés. Mais quand il Nord-Africains cessent d'être un problème abstrait pou envahir une ville, un marché, une usine, le Français métro politain devient, sans s'en rendre compte, aussi et plus « ra ciste » que celui d'Afrique du Nord. Je l'ai souvent consta ces derniers temps. Pourtant, la rencontre en métropole d musulman et du chrétien est certainement plus facile plus fructueuse qu'en Afrique du Nord. On ne saurait tro alerter tous les catholiques sur leurs devoirs vis-à-vis de ce

milliers de Nord-Africains, dont le reportage de *La Croix* a parfaitement décrit la misère, les besoins et les aspirations [2].

Y.-D. MESNARD.

*Une baudruche de plus, une illusion de moins.*

On nous a appris que M. Michel Mourre avait « envahi » Notre-Dame pour y causer un « scandale » : c'est du domaine de l'information. On nous l'a appris gravement, tragiquement : c'est du domaine du journalisme. On nous a commenté la petite histoire, en long et en large, en douze ou quinze styles, sur une vingtaine de tons : c'est du domaine de l'assèchement. J'entends qu'il faut avoir peu à dire, peu à penser et peu à écrire pour se lancer ainsi la tête la première dans pareil fait divers, en extraire jusqu'à la dernière goutte de moelle, comme si le destin de l'Église, de la France et du monde était en jeu. D'abord, il faudrait bien voir qu'il ne s'agit même pas d'un scandale. Que je sache, l'Église en a vu d'autres. Et que peut bien nous faire un scandale, dès lors qu'il est hebdomadaire ? Ce n'est plus intéressant, c'est une institution. De Peyré à Mourre, de l'affaire Artaud à l'affaire Rimbaud, du cas Machin au cas Chose... Ils sont une bonne centaine à penser dans le conformisme du scandale. De plus, il y a là un mécanisme de la ligne médiane destinée à partager l'opinion en deux qui devient proprement absurde. Ne peut-on donc plus se passer de la division ? Veut-on en faire un organisme national ?

Ainsi, nous n'aurions aucune raison de parler de l'affaire Mourre si elle ne comportait au moins trois conséquences qui nous touchent. La première est que l'on a recherché une réaction chrétienne, une certaine réaction. Il suffit, pour s'en assurer, de parcourir les réponses à l'enquête ouverte par *Combat*. Manifestement, on tente de provoquer une approbation chrétienne. Le problème est plus grave

2. Dans le même sens, il faut souligner le numéro remarquable de *Terres d'Afrique*, « Jeunesses en terres d'Afrique », qui vient de paraître et fait suite à toute une série : « Contacts en terres d'Afrique », « Communautés en terres d'Afrique », « Problèmes humains en terres d'Afrique », numéros spéciaux de cette courageuse revue qui gagnerait à être plus connue.

qu'il ne paraît. Certains esprits se sont fabriqué une image de l'Église comportant un profond fossé et d'après laquelle il y aurait une avant-garde complètement coupée d'une arrière-garde. Tel est le jeu que l'on voudrait faire jouer aux chrétiens. Lesquels pourraient répondre qu'ils ont d'autres chats à fouetter. Toutefois, puisque l'occasion s'en présente, disons que certains devraient cesser de prendre les catholiques pour des imbéciles : catholicisme ouvert, oui, bien sûr et plus que jamais, mais ceci ne veut pas dire catholicisme-chiffe, catholicisme-éponge qui tiendrait sa vie du liquide dont il serait gonflé. Ceux qui ont tendance à voir un certain catholicisme comme un ballon-sonde et qui parlent de l'avènement du crypto-catholicisme n'ont rien compris à la foi unie au réel sans être coupée de sa Source.

En second lieu, M. Mourre, plus qu'il ne nous met en colère, nous fait perdre une illusion. Son « commando » est une bien triste chose. Dans les premiers temps du surréalisme, les actes de ce genre étaient infiniment plus chargés de sens; quant aux canulars décrits par Jules Romains, ils étaient beaucoup plus spirituels. C'est cet incroyable manque d'imagination qui est grave. Le triste Gegenbach a fait beaucoup mieux que le « dominicain de Notre-Dame ». Les Pommerand, Isidore Isou, Jean Legrand, qui se sont signalés ces dernières années, n'ont jamais dépassé le stade de l'imitation. Chacun se croit Rimbaud II et aucun d'entre eux n'a pu mieux faire que de tourner en rond sur la trace des maîtres. Au fond, c'est à l'Académie française qu'on eût aimer voir M. Mourre, car c'était le véritable lieu de son « scandale », de son « action ». L'illusion perdue, c'est de voir ces poètes qui, s'étant donné la tâche de reconstruire le monde à partir de la poésie, ne savent qu'agir suivant des recettes mi-centenaires... Comme si le monde de 1920 était celui de 1950 !

Enfin, il est profondément navrant de suivre jour après jour la chute de *Combat* dans la mare à grenouilles des enquêtes sensationnelles. Mais nous n'avons ici rien à ajouter à l'*Élégie* écrite par Emmanuel Mounier dans *Esprit*, à quoi nous renvoyons.

Ceci dit, la mesure prise à l'encontre de M. Mourre, considéré plus comme malade mental que comme délinquant, est de toute évidence absurde, d'où que vienne son inspiration. Voilà un clown qui s'était déguisé en Julien Sorel mâtiné de Saint-Just, que l'on déshabille et à qui on remet solennellement l'uniforme des Victimes-de-la-société. A comédie, comédie et demie.

GABRIEL VENAISSIN.

*Les constructeurs de charrues aux champs.*

Charlie Chaplin a été le chantre de l'ouvrier d'usine de construction mécanique, du pauvre bougre qui serre toute la journée le même boulon que dans une chaîne de montage. Sans aller aussi loin que lui dans sa critique, force est de constater que cet ouvrier ne possède pas, le plus souvent, une vue d'ensemble de la machine terminée dont il a construit une partie.

Or, il y a quelque temps, le directeur d'une usine parlait en ces termes à ses ouvriers : « Cette démonstration n'a aucun caractère commercial; elle est destinée à vous donner la possibilité de mieux comprendre l'importance de la tâche qui est confiée à chacun de vous, à tous les stades de la fabrication, et à vous permettre d'apprécier ainsi le succès de vos efforts. » Ces ouvriers appartenaient à une grosse usine de machines agricoles située à Montataire, près de Creil. Dans un champ loué à cet effet, les constructeurs pouvaient voir évoluer et travailler les différents matériels sortis de leurs mains. Ils étaient d'ailleurs nombreux sur le champ.

Jadis, l'artisan qui construisait une charrue la connaissait depuis les planches de chêne brutes jusqu'au champ qu'elle labourerait. Aujourd'hui, l'ouvrier qui tourne un axe ne sait pas comment fonctionne une moissonneuse-batteuse. D'où l'utilité de la lui montrer en vie, de lui faire connaître la marche et l'utilisation de son œuvre. Surtout quand il s'agit d'un citadin construisant du matériel agricole.

Le salaire de cet ouvrier ne sera pas augmenté pour cela, ni ses préoccupations politiques ou sociales changées. Mais sans doute son travail baignera-t-il dans une atmosphère plus humaine, plus joyeuse, plus vivante. Celui qui crée a, en effet, le droit et le besoin de voir agir sa création et d'en jouir.

Cette expérience pourrait être étendue utilement à d'autres secteurs industriels, renouvelée et poursuivie. Elle est, en effet, de nature à unir par des liens de connaissance et de paternité l'ouvrier-rouage de la grande usine et la production à laquelle il participe. Cette expérience peut amener à des résultats très intéressants.

BERNARD LESAGE.

*La semaine sainte à Séville.*

Il y avait de nombreux Français à Séville pour la semaine sainte. Ont-ils pu saisir l'importance des manifestations religieuses auxquelles ils assistaient ?

Il faut dire que le Français a plus d'une raison de se sentir dépaysé. Les milliers de pénitents aux très hautes cagoules, terminées en pointe, aux vêtements de toutes les couleurs, noirs, blancs, rouges, verts, violets, — les nombreux marchands de crevettes, gâteaux, sucres d'orge, cacahuètes, mêlés aux processions, — les estrades où siègent les assistants qui semblent attendre une cavalcade, — les rivalités entre les Vierges des confréries, — les haltes des pénitents altérés dans les cafés, où les consommateurs sont des plus nombreux, tout contribuerait à donner à ces journées un air de foire. Le catholique de France a de quoi se laisser tromper; et comme il est compréhensible que les Espagnols amis de notre pays se désolent de voir les Français se précipiter pour ces jours saints dans la partie la plus pittoresque de l'Espagne, qui est aussi selon eux quelque peu superstitieuse !

Mais combien il serait dommage que nos compatriotes n'aient vu là-bas que « foire pittoresque » ou « superstition ». Un fait doit dominer tout jugement : toute la ville est en émoi; c'est une foule de plus de trois cent mille personnes qui se passionne pour la commémoration de la Passion. Elle le fait comme peut le faire une foule, par de multiples défilés qui sortent chaque soir de toutes les paroisses de la ville. Chaque soir, en effet, une dizaine de processions s'ébranlent, chacune comptant plusieurs centaines de pénitents armés de cierges, qui précèdent les deux « pasos » chars non point tirés mais portés par une vingtaine d'hommes, l'un représentant une scène de la Passion du Christ, l'autre portant une Vierge à l'immense manteau brodé d'or ou d'argent, et environnée d'un buisson de cierges. Le spectacle est incontestablement beau à voir, lorsque les différents cortèges se retrouvent au centre de la ville, et plus beau encore lorsque, l'un après l'autre, ils entrent dans l'immense cathédrale et vont se prosterner devant le reposoir monumental, mais proportionné à la hauteur des voûtes.

Il ne s'agit pas seulement de beauté, mais un sentiment profondément religieux se dégage, surtout dans la nuit du jeudi au vendredi saint. Il faut plaindre le Français qui, trop sensible au mode de recueillement auquel il est habitué

n'aurait pas senti la foi profonde d'un peuple se manifester, lorsque, vers quatre heures du matin, quelque Andalou chantait une « saeta » en l'honneur de la Vierge de *Esperanza*, arrêtée dans une petite rue mauresque, près de la plazza de Campaña. La diversité des manifestations religieuses ne doit pas nous masquer l'unité d'une foi qui s'éveille différemment selon les peuples et selon les latitudes.

On pouvait saisir, comme à sa naissance, la manifestation du sentiment religieux de tout un peuple, dans le pays du soleil. Ce peuple part de sa vie de tous les jours pour dire ce qu'il pense; et il s'élève vers l'église, vers la cathédrale... Les offices de la semaine sainte ne sont-ils pas faits pour s'emparer de ce sentiment et l'élever jusqu'au Christ, en son Eucharistie ? Il semble bien qu'aux premiers temps ils étaient faits pour cela : l'adoration de la croix, la bénédiction du feu nouveau, celle du cierge pascal : autant de cérémonies qui viennent nous chercher comme par la main au milieu de nos préoccupations quotidiennes pour nous introduire au mystère par excellence... Hélas ! si à Séville le peuple montait vers la liturgie, les liturgistes ne venaient point à la rencontre du peuple. Cela n'est point propre à l'Espagne. On ne voit guère ailleurs une ville entière s'émouvoir pour la Passion du Christ; mais il n'est point rare d'y assister à des offices qui ne sont plus familiers au peuple. La semaine sainte de Séville faisait sentir à l'extrême l'importance du mouvement commencé en Allemagne, en France et dans d'autres pays pour le renouveau liturgique. La phrase que me disait un jour André Malraux me revenait en tête : « Vous avez là un trésor que vous avez abandonné. »

A. M.

*Du plan Marshall à l'Union Atlantique.*

A son début, le plan Marshall fut incontestablement inspiré par des considérations presque exclusivement économiques. L'épuisement des réserves européennes d'or et de dollars risquait de provoquer une véritable catastrophe économique, dont les répercussions n'auraient guère été moins graves pour les États-Unis que pour l'Europe elle-même. Il ne faudrait pas non plus

oublier que le gouvernement de Washington eût assez sincèrement invité les pays de l'Est à participer à son nouveau plan, et si M. Molotov n'avait pas claqué la porte, lors d'une réunion commune organisée sur ce sujet à Paris, on aurait, peut-être, évité la tragique coupure de l'Europe.

A la suite, les Soviétiques ont tout essayé pour faire échouer le plan Marshall. Peu à peu, le monde est glissé dans la guerre froide, dont les États-Unis supportent sans doute une part des responsabilités. Le blocus de Berlin et la destruction du dernier pont entre l'Ouest et l'Est, c'est-à-dire l'étouffement de la démocratie tchécoslovaque par les communistes, ont logiquement préparé le Pacte Atlantique, qui doit être considéré comme première étape de la défense occidentale contre d'éventuelles visées expansionnistes du bloc soviétique.

On a suffisamment discuté sur la valeur et l'utilité du Pacte Atlantique et il nous semble inutile d'en reparler. D'une manière ou d'une autre, l'organisation commune de la défense occidentale se serait imposée, étant donné que le bloc soviétique a, de beaucoup, précédé le bloc atlantique, qu'il dépasse toujours visiblement en cohérence et en coordination. Il est permis et même nécessaire de critiquer les insuffisances et les faiblesses du Pacte Atlantique, mais on ne saurait que difficilement mettre en cause son principe, car, logiquement surtout depuis l'échec de la dernière Conférence des Quatre à Paris en mai-juin 1949, il ne reste plus aucune autre solution, si l'Europe occidentale veut avoir la moindre chance de défendre ses conceptions de vie contre le régime soviétique. On peut regretter la perte de l'indépendance européenne envers les États-Unis; mais, de toute manière, les droits de souveraineté de l'Europe semblent indéfendables. Il faudrait, enfin, avoir le courage et la sincérité de reconnaître que nous n'avons plus la possibilité d'être politiquement libres

dans le sens classique et qu'il nous reste seulement le choix entre le mode de vie soviétique et la défense des valeurs que nous pouvons considérer comme formant les bases de la civilisation.

Le Pacte Atlantique dut assez rapidement avoir des répercussions sur le plan Marshall, la stratégie n'étant plus séparable de l'économie. La coordination des deux formes d'aide américaine à l'Europe aboutit très naturellement à ce qu'on commence à appeler « l'Union Atlantique ». Le fait que l'Europe s'est dernièrement rendu compte qu'un grand nombre de ses problèmes économiques et autres dépasse ses possibilités matérielles a accéléré l'évolution atlantique. Après la fin du plan Marshall, le problème de la pénurie de dollars, par exemple, ne sera pas résolu. Les changements de structure intervenus dans l'économie mondiale, les trente dernières années, sont si profonds que le rétablissement d'un équilibre demande des conceptions et des décisions réellement révolutionnaires. L'Amérique devrait à la fois largement ouvrir ses frontières aux produits européens et se décider à distribuer gratuitement dans le monde une partie de ses surplus invendables. En contre-partie, elle demandera sans doute à l'Europe d'abandonner son nationalisme économique et de permettre aux capitaux américains de mettre en valeur les richesses dormantes de nos territoires métropolitains et d'outre-mer. De telles mesures ne sauraient être prises que dans le cadre d'une union économique, politique et stratégique assez étroite.

On peut, évidemment, regretter l'inexistence d'une Europe neutre et l'absence d'une troisième force qui aurait permis de rétablir un certain équilibre entre les les États-Unis et l'Union soviétique. Malheureusement, dans notre dur siècle, il n'est plus possible de faire de la politique internationale avec les souvenirs des occasions perdues. Pour peser dans la balance mondiale, l'Europe aurait dû commencer à préparer son

unité immédiatement après la première guerre mondiale au moment du printemps passager de Locarno. Ceci n veut pas dire qu'il faille maintenant abandonner l'i dée européenne. Tout au contraire, sa réalisation es plus urgente que jamais, car même à l'intérieur d l'Union Atlantique, une Europe subdivisée en de nom breuses unités nationales ne serait plus viable. Si nou voulons éviter de devenir une colonie américaine et s nous voulons donner à la voix européenne un certai poids dans l'Union Atlantique, qui englobera selo toute vraisemblance dans un assez proche avenir auss l'Amérique latine, hâtons-nous de faire enfin l'Europe

A l'échelle mondiale, cependant, la constitution d l'Europe n'est plus une solution susceptible d'influence le rapport des forces. En face d'un bloc soviétique soli dement constitué et dont tous les leviers de command se trouvent à Moscou, seule une Union Atlantique dis posant d'une organisation comparable aura des chance sérieuses de subsister. Le monde occidental est infini ment plus riche et plus fort que son adversaire soviê tique. Il souffre seulement cruellement du double man que de confiance et de logique. Qu'il se décide donc remplacer la défense purement stérile de ses tradition par la lutte pour son avenir, et qu'il cesse, en même temps, de subordonner la solidarité humaine et interna tionale à la souveraineté nationale!

ALFRED FRISCH.

*Partage et espoir des catholiques vietnamiens.*

Le 13 mars dernier, le Vatican reconnaissait l'indépe dance du Vietnam. On pouvait se demander quelle influen aurait cet acte sur l'attitude des catholiques à l'égard d gouvernement de Bao-Daï. Il a été dit plusieurs fois ic même quelle était cette position d'un nationalisme catégo rique qui se veut sans compromission ni avec le commu

nisme ni avec l'ancienne puissance coloniale. On n'a pas noté de ralliement officiel d'aucun catholique militant; aucun poste gouvernemental, en tout cas, n'a été accepté par un catholique.

La politique française a pourtant bien des fois visé à s'approprier la « carte » catholique. On a beaucoup compté sur l'influence de l'ex-impératrice, convertie au catholicisme, dont on s'accorde volontiers à reconnaître la valeur personnelle. En d'autres temps, le Haut-Commissaire, Bollaert, fidèle de la messe de onze heures en la cathédrale de Saïgon, s'arrêtait à Rome avec l'espoir d'obtenir une pression sur le clergé missionnaire et surtout autochtone d'Indochine. Les autorités françaises ont encore encouragé la formation d'une *armée catholique* contre le Vietminh en Cochinchine, milice qui arborait le pavillon pontifical.

Lors du retour de Bao-Daï en Indochine, les autorités françaises ont empêché certaines personnalités catholiques jugées trop « peu sûres », mais qui auraient pourtant admis volontiers que l'ex-empereur pût constituer une « solution », d'accéder jusqu'à lui. Mais dans l'ensemble, la majorité des fidèles catholiques aligna sa position sur celle, constante, de Mgr Le Ho Tu, vicaire apostolique de Phât-Diem, et de M. Ngo-Dinh-Diem, principal leader catholique, et conserva une attitude de résistance. Cette attitude de résistance est d'ailleurs celle d'un très grand nombre des Vietnamiens qui résident dans les zones contrôlées par les armées franco-vietnamiennes.

On prétend que, ces derniers temps, des émissaires de Bao-Daï auraient fait des offres à M. Ngo-Dinh-Diem qui, à nouveau, se serait récusé.

Il est vraisemblable, d'autre part, que l'absence de toute amélioration dans l'évolution de la situation vietnamienne influe également sur la position de Rome. Comme un émissaire de Bao-Daï devait venir à Rome négocier avec le Saint-Siège l'échange de relations diplomatiques entre le Vatican et Saïgon, le délégué apostolique en Indochine, Mgr Drapier, se serait rendu auprès de l'ex-empereur, déclarant que le Saint-Siège ne désignerait pas de nonce auprès du gouvernement vietnamien tant que ce dernier n'aurait pas été reconnu par un plus grand nombre de puissances. Si cette déclaration est vraie, l'argument employé n'est qu'un faible prétexte pour ne pas avouer que le divorce est trop grand entre Bao-Daï et le peuple (surtout le peuple catholique) pour qu'il vaille qu'on accrédite un représentant officiel auprès de lui. Il est vrai qu'en Indonésie, où le catholicisme est loin d'avoir connu le même essor qu'au

Vietnam, le délégué apostolique hollandais est resté en fonction; il n'a pas été désigné de nonce auprès du gouvernement de Diakasta.

En essayant de se dégager maintenant des incidences politiques trop souvent tragiques et des tentatives de compromissions toujours malheureuses, il convient de rendre hommage à l'attitude des catholiques du Vietnam. Contrairement à ce que l'on voudrait faire croire, cette attitude est loin d'être confortable, et elle n'est pas une démission. Dans le chaos actuel, les catholiques vietnamiens s'efforcent de penser à l'avenir de l'Église dans leur patrie dont ils veulent qu'elle soit vraiment et qu'elle demeure « la fille aînée de l'Église en Extrême-Orient ».

Laïcs et prêtres font bloc; les fidèles ont les yeux fixés sur *leur* clergé et les prêtres vietnamiens s'efforcent de répondre à toutes les exigences — tels même les aumôniers militaires des troupes de vietminh. Par ordre du délégué apostolique, l'Action catholique, qui risquait d'être utilisée par certains éléments à des fins politiques, a été dissoute, et les cadres font encore gravement défaut. Aussi les catholiques — l'élite, notamment, qui voudrait forcer l'avenir, — sont-ils anxieux de la promotion de leur clergé. Ils redoutent dans l'hypothèse d'une nouvelle poussée communiste, une xénophobie qui bouterait hors du pays les missionnaires étrangers... Les évêques vietnamiens ont été jusqu'au nombre de quatre. Il ne demeurait plus, ces derniers temps, que les vicaires apostoliques de Phât-Diem et de Vinh-Long. Ces jours derniers, un Dominicain vietnamien a été appelé au siège de Bac-Ninh, voisin de Phât-Diem, qui, durant sa vacance, avait été administré par Mgr Tu.

Mais c'est vers Hanoï, sans évêque depuis trois ans, que les yeux des catholiques sont tournés. Le vicariat apostolique du Nord-Vietnam est confié aux Pères des Missions Étrangères de Paris. Nombreux sont les catholiques vietnamiens qui pensent qu'aujourd'hui un prêtre vietnamien pourrait y être appelé. Des opinions missionnaires opposées espèrent, il est vrai, trouver un appui auprès des pouvoirs publics français. La satisfaction de ce légitime espoir des fidèles vietnamiens serait un témoignage de confiance qui rehausserait déjà le prestige des catholiques dans leur propre pays affreusement partagé. On y verrait encore un signe tangible de l'implantation plus profonde de l'Église vietnamienne et de la marche triomphante de l'Église, non pas européenne et occidentale, mais supra-nationale, universelle, pleinement catholique.

PIERRE-ALBIN MARTEL.

*L'état-major de la guerre froide.*

La « diplomatie totale » a donc son état-major. La nouvelle est lancée avec éclat au monde entier au moment où l'on assiste à un rebondissement incontestable de la guerre froide. Avons-nous connu, depuis 1945, une situation aussi tendue? Certainement pas. En d'autres occasions, des conflits peut-être plus spectaculaires avaient opposé les deux blocs, ainsi au plus fort de la crise berlinoise. Or, cette fois, deux éléments nouveaux sont intervenus.

1° Le malaise est généralisé; la même semaine on relève : un violent échange de notes à propos du Privateer, un appareil dont la mission reste aussi mystérieuse que le destin est, hélas! connu; un réquisitoire en règle de M. Vichinsky sur la politique des Alliés à Trieste; une menace à peine voilée de l'U.R.S.S. contre la Turquie au sujet des Détroits. Cependant les ambassadeurs américains multiplient les démarches afin de regrouper les États méditerranéens.

2° Contrairement à ce qui se passait jusqu'à l'an dernier, les Américains et les Russes n'ont plus guère d'occasions de se rencontrer, puisque, depuis la victoire communiste en Chine, l'O.N.U. est pratiquement paralysée. Un Trygve Lie réussira-t-il, pendant son voyage, à convaincre les gouvernants de reprendre un semblant de vie commune?

A ce moment, une haute personnalité américaine — le *New-York Times* dit qu'il s'agit de M. Acheson — convoque la presse en grand secret. « La situation est particulièrement grave à Berlin, dit-elle. Si les jeunesses communistes persistent dans leur intention d'envahir les secteurs américains, nos soldats interviendront par les armes : le pire pourrait alors se produire. ».

Ces propos alarmants constituent sans aucun doute un avertissement adressé aux Soviets. Mais le porte-

parole ne cherche-t-il pas d'abord à toucher l'opinio américaine? La revue *Newsweek* vient de publier u écho révélateur. Le Département d'État, écrivait l revue, s'inquiète de l'apathie des citoyens au sujet d la guerre froide. Depuis lors, on s'efforce de secoue cette apathie.

C'est dans cette perspective qu'il faut présenter l nomination de John Foster Dulles au Département d'É tat, et la création d'un état-major de la guerre froide

D'autre part, la politique de M. Acheson était fo combattue. L'opposition lui reprochait surtout d'avo perdu la partie en Chine. Ces attaques ont paru dang reuses à l'administration démocrate, en cette année d les électeurs doivent renouveler une fraction du Congrès

M. John Foster Dulles servira donc d'abord à couvri la politique du parti gouvernemental. Ceci permet e outre au président Truman de confier une missio importante, celle de coordonner les services du Mini tère, à M. Philipp Jessup. L'ancien ambassadeur it nérant devient ainsi le chef d'état-major de la guer froide totale.

Notons que, pour le célèbre Mac Carthy, Philip Jessup était l'un des agents du dispositif soviétique e Amérique, et que, malgré des outrances, la campagn de l'hystérique sénateur avait troublé l'opinion.

Dans toute cette affaire, on doit relever un indi inquiétant : l'accent mis par les dirigeants américain sur les difficultés actuelles et, d'une façon général leurs propos alarmants. Heureusement encore, les hom mes qui appliquent cette politique passent pour d modèles. Leurs actes seront-ils à la mesure de leurs di cours? En d'autres termes, sauront-ils demeurer d diplomates, ou prendront-ils trop au sérieux leur rô d'état-major de la guerre froide?

BERNARD FÉRON.

*A propos d'un « superman ».*

La liberté est un bien inestimable. Elle permet à chacun de se montrer sans masque ni fard. Voilà pourquoi nous nous sentons pleinement d'accord avec *Le Figaro* lorsqu'il reproche aux communistes d'avoir attenté à la liberté de la presse en détruisant les exemplaires qui portaient les « Mémoires » de Skorzeny.

D'autres journaux, — plus modestes, il est vrai, — faisant preuve d'une pudeur qui semble manquer au *Figaro*, se contentèrent de publier un bref rappel des « exploits » du brillant S. S. en mission spéciale. Cela leur évitait au moins de payer des droits d'auteur à un peu recommandable personnage. Savoir dans le détail comment Mussolini fut enlevé sur ordre du Fürher, nous admettons que ce soit amusant, et nous concéderons volontiers cette excuse au *Figaro*, d'autant plus qu'il est passé maître dans l'art d'amuser avec des « mémoires » qui ne présentaient pas toujours le plus haut intérêt historique.

Hélas ! nous ne le savons que trop, chaque journal doit s'adapter à ses lecteurs, même en leur faisant certaines concessions. *Ce Soir*, il est vrai, publia les « Mémoires » de Rosenberg, mais dans un contexte qui en faisait un document antinazi. D'autres journaux ont livré à leurs lecteurs la prose de grands chefs nazis, mais ils ont su publier un avertissement et quelques notes qui mettaient habilement les choses au point.

*Le Figaro*, qu'il l'ait voulu ou non, a présenté Skorzeny comme un surhomme, une sorte de Tarzan en uniforme vert. Le *Chicago Tribune* aurait fait de Skorzeny le « superman » de ses trop fameuses « comic-strips ». Et c'eût été tout aussi dangereux.

Le plus inquiétant, dans ce monde où le savoir-vivre se perd, c'est de voir à quel échange de bonnes manières se prêta l'aventure.

En effet, la publication des « mémoires » de Skorzeny fut, pour le parti communiste, l'occasion inespérée de faire une démonstration d'action directe (!) au moment où le congrès de Gennevilliers battait son plein.

Et, en retour, les violences du parti communiste contre *Le Figaro* offrirent à ce dernier le prétexte d'une vaste campagne anticommuniste qui fait les délices de tout un public et qui, si elle n'aboutit pas à grand'chose, présente au

moins l'avantage de ne pas demander de trop gros efforts à ceux qui la dirigent.

Échange de bons procédés, somme toute.

Et la dignité des uns ou des autres n'y gagne absolument rien.

CLAUDE JULIEN.

*Un code pour assassins.*

Quel fichu métier que celui d'assassin ! Les risques sont indéniables, le mépris certain, le gain aléatoire. Pensez donc : supprimer son prochain en y mettant le plus de propreté possible, en laissant le moins de traces, à la minute fixée, et le plus souvent seul, sans aide d'aucune sorte que son sang-froid, avec des gestes calculés, assez de vitesse et beaucoup de silence. L'œuvre accomplie, le repos n'est pas pour autant assuré ! Il y a les brigades criminelles, les détectives privés, les collaborateurs bénévoles de la police. Hier, c'était l'assassinat. Aujourd'hui, les transes. Demain, la fuite... Un jour, proche ou lointain, inéluctable, l'échafaud, la relégation, le règlement de comptes fatal. L'homme qui tue ne choisit que sa victime, jamais sa mort.

C'est sans doute pourquoi de bonnes âmes semblent s'être émues des difficultés dans le choix de la victime. Sûrement n'ont-elles pas toujours agi avec une conscience parfaitement claire. Qui ne cède, une fois dans sa vie, au sentiment, à la passion d'une colère généreuse, à l'enthousiasme d'une croisade ? On ne reprochera à personne de fourbir des armes pour la protection des plus silencieuses, des plus faibles, des plus attendrissantes victimes. J'ai nommé l'enfant avant sa naissance. Dans la catégorie des victimes faciles, il y a aussi le vieillard et le malade. En dehors des romans policiers, il n'est guère de septuagénaires qui, à notre connaissance, aient pu user victorieusement du droit de défense légitime, ou même aient eu la présence d'esprit d'appeler police-secours : « Allo ! On m'assassine ! » Pas davantage les annales criminelles ne relatent des faits de résistance au meurtrier de la part d'infirmes ou d'incurables.

Ainsi comprendrait-on que les bonnes âmes stigmatisassent par tous les moyens honnêtes — du nombre desquels n'est pas exclue l'affiche — les assassinats d'enfants (nés ou pas nés), de malades ou de vieillards. On comprend mal, on

ne comprend pas du tout les trois dessins que colporte une honorable association et que, à la suite d'une enquête sur l'avortement, reproduit un hebdomadaire parisien. Titre : *L'avortement est un crime pire que bien des assassinats.* Premier tableau . un vieillard dans son fauteuil au moment où un jeune apache l'étrangle d'un garrot suggestif. Commentaire : « Assassiner un vieillard, c'est lui voler quelques années, les moins bonnes de son existence. » Deuxième tableau : un malade somnolent, flanqué d'une infirmière qui mélange du poison à la tisane. Commentaire : « Assassiner un malade incurable, c'est lui voler quelques années de souffrance. » Troisième tableau : une main criminelle étouffant un minuscule bébé. Commentaire : « Assassiner un enfant prénatal, c'est lui voler soixante années de vie. »

Comme on l'a dit à propos de tout autre chose, les bonnes intentions ne suffisent jamais.

MAURICE CHAVARDÈS.

*Exégèse claudélienne.*

*Plus qu'aucun autre peut-être, Paul Claudel a contribué à rendre à une génération de chrétiens une sensibilité et une imagination bibliques, à frayer les voies de la Parole de Dieu dans des régions « mal baptisées » de nous-mêmes, à irriguer des eaux de la poésie les terres desséchées par le rationalisme laïque et par l'étroit humanisme d'une chrétienté repliée. Les* Grandes Odes, *l'*Annonce, *le* Soulier de satin *nous ont rappris ces liens de l'image et de l'idée, de la chair et de l'esprit, de l'amour du monde et de l'amour de Dieu, du temps et de l'éternité, sans l'intelligence desquels la Bible demeure fermée. — Et voici qu'au moment où le poète laisse la fiction pour se tourner vers la réalité révélée, où il cesse de nous lire le livre du monde pour*

1. Paul Claudel, *Emmaüs*, Gallimard. 1949. *Paul Claudel interroge le Cantique des cantiques*, L. U. F., 1948.

*nous lire le Livre de Dieu, il devient pour nous un guide décevant...*

*Voici deux nouveaux fragments de la glose que, depuis des années, Claudel ne cesse plus d'écrire en marge de la Bible. Comme les précédents (et comme les suivants ?), ils nous laissent sur notre faim. Au milieu de grandes richesses : cette langue admirable dont les formules impérieuses tombent enfin bien d'aplomb sur l'idée patiemment suivie en ses détours; cette exceptionnelle expérience poétique du monde proclamant son accord avec le dogme catholique en une constante invitation à la plénitude; enfin, et peut-être surtout, « les délices de l'imagination », d'une imagination gourmande qui savoure le réel mieux que d'autres leurs rêves. Et pourtant, ainsi comblés par le génie claudélien (et parfois aussi lassés, il faut l'avouer, par l'abondance claudélienne), il faut bien dire l'insatisfaction profonde où nous laisse cette exégèse. Rien, ou très peu, dans tout cela, qui touche au vrai sens de l'Écriture. Rien ou très peu qui soit plus que le jeu d'un poète chrétien avec la Bible. Rien ou très peu qui nous fasse entendre la Parole de Dieu elle-même.*

*Précisons brutalement. Si l'exégèse, selon l'étymologie, consiste à « faire sortir » d'un texte quelque chose, à savoir un sens, disons que Paul Claudel fait l'exégèse des textes bibliques, comme le prestidigitateur qui, du premier chapeau venu, tire immanquablement un lapin vivant, fait l'exégèse du chapeau. Je me hâte de dire que cette opération, bien menée, me paraît licite, qu'elle est la plupart du temps réjouissante et parfois profitable. Mais je me refuse à y voir, comme d'aucuns nous y invitent, la forme la plus fidèle et la plus féconde de l'exégèse.*

*J'entends la réponse indignée : prétendez-vous, monsieur le railleur, moquer le Christ lui-même, qui nous avertit que « toutes les Écritures lui rendent témoi-*

*gnage », nous interdire d'entendre, sous la surface des mots, cet unique témoignage, et ignorer ce « sens spirituel » que l'Église y a toujours lu? A quoi je réponds : c'est sur cette parole même du Christ que je fonde ma critique; c'est elle qui interdit de confondre deux choses aussi différentes que la recherche du sens spirituel de l'Écriture et le jeu claudélien.*

*Car de quoi s'agit-il? Du témoignage que* les Écritures *rendent au Christ. Or, à suivre les démarches de l'exégèse claudélienne, on s'aperçoit vite qu'une pente irrésistible l'amène à interroger, non plus « les Écritures », mais les* mots *de l'Écriture, les* membra disjecta *d'un texte que l'on a d'abord privé de son unité vivante, pour le recomposer ensuite à sa guise, au gré des correspondances, allusions et digressions, étrangères à cette unité, que suggèrent au chrétien Claudel devant sa Bible la mémoire et l'imagination (et que fournirait à d'autres, plus dépourvus, le maniement éperdu d'une concordance). On a justement critiqué l'exégèse « à la loupe » de certains littéralistes ivres de philologie; ne voit-on pas que l'exégèse qui nous occupe ici procède d'une semblable dissection? Comme si, pour entendre le sens dernier de l'Écriture, il fallait commencer par en ignorer délibérément le sens premier, et par réduire chaque texte en une sorte de matière verbale, privée de forme, sur laquelle soufflera l'esprit. Comme si, pour saisir ce que Dieu veut nous dire, il fallait se hâter d'oublier ce qu'il a dit. Ce n'est plus là chercher, au delà du sens littéral, ce sens spirituel qui lui est* lié *quelque idée qu'on se fasse de ces liens de la préparation ou de la figure), mais vouloir en quelque sorte établir un « sens spirituel »* sur les ruines *du sens littéral; ce n'est plus scruter le sens d'un texte, mais faire de ce texte un prétexte; ce n'est plus écouter Dieu, mais lui donner la réplique : à chaque détour de phrase, une réponse peine d'à-propos; ce n'est plus entendre le témoignage que les Écritures rendent au Christ, mais lui*

*rendre nous-mêmes ce témoignage, avec des mots d l'Écriture. Toutes choses (ou presque toutes) qui so belles et bonnes, légitimes et enrichissantes, et qui o droit de cité dans l'Église; et Dieu me garde de vo loir « empêcher la musique »! Mais que celle-ci à so tour ne couvre pas la Voix!*

*Suis-je injuste? Mais Claudel lui-même, quand il no fait entendre, par endroits, cette Parole, sans artifice dans son sens premier et suffisant, avec tant de force e de justesse et de nouveauté, n'est-il pas responsable d cette impatience qui nous prend à le voir lui substituc aussitôt et sans égards tant d'inventions?*

*Ce qui aggrave notre déception, c'est que ce parti pr d'indifférence au sens littéral fait travailler Claudel, je puis dire, à contre-génie, en ce qui concerne la le* ture *même du texte. Je veux dire que les ressources d génie claudélien apparemment les plus propres à serv une juste intelligence de la Bible restent la plupart d temps inemployées, ou ne trouvent à s'employer qu'c près coup : non plus pour prévenir le contresens, ma pour l'exploiter (magnifiquement). Les deux ouvrage que j'ai sous les yeux en fournissent l'illustration t pique.*

*Pour lire le* Cantique des cantiques, *on dirait q Claudel commence par mettre en lui le don de poésie e veilleuse. A ce lyrisme inspiré, il ne prête d'abo qu'une oreille prosaïque, et le poète ne se réveille q pour tourner en ridicule (il a trop beau jeu) les pauvre exégètes que la Muse n'a jamais visités et qui, s'avisa que le* Cantique *est poésie, cherchent désespérém dans leurs souvenirs de collège un art poétique in gent. Mais lui, le poète de la* Cantate à trois voix, *q va-t-il faire? Que va donner « ce regard avec un arde intérêt attaché par un poète de la terre sur un aut poème dont on lui dit que l'auteur est le Saint-Esprit » Voici qu'à notre étonnement, sous ce regard le* Cantiq *se dessèche tristement. En cette parabole lyrique de l'*

*mour divin, il ne voit plus qu'une allégorie compliquée et figée. L'image n'est plus qu'énigme. Du poème mort, il ne reste plus qu'une grille, sur laquelle Claudel se penche pour remplir chaque case. Et c'est alors, alors seulement, quatre cents pages où sur le* Cantique *défunt Claudel érige un autre poème, où chaque mot, chaque image du texte donne occasion à des développements tantôt alambiqués, tantôt éblouissants.*

Emmaüs *donne un autre exemple de cet appauvrissement que le parti pris antilittéral impose au génie claudélien interrogeant l'Écriture. Il évoque l'Histoire sainte, et c'est cette fois le sens historique du poète qui se voit interdire l'accès au texte : ce sens historique admirable, cette épaisseur du temps si puissamment sensible dans le drame claudélien (et si j'étais professeur d'histoire, ce n'est pas par des extraits de M. Thiers, c'est par la lecture de* L'Otage *que je commencerais mon cours sur la Révolution française!), cette marche irrésistible des événements singuliers qui à la fois sont brutalement des faits et mystérieusement des signes, ce jeu de la liberté et de la nécessité et de Dieu qui « écrit droit sur des lignes obliques ». Et sans doute l'Histoire Sainte est trop impérieusement historique pour que, de tout cela, quelque chose ne se retrouve pas dans les trois cents pages d'*Emmaüs. *Mais ici encore, comme le souci d'oublier au plus tôt le sens premier au profit du sens dernier, a vite fait de détourner le génie claudélien de cette Histoire qui est une Parabole, pour n'y plus voir que le prétexte, à allures historiques, d'une immobile allégorie! Combien souvent nous est donnée l'impression qu'il n'y a plus de Moïse, ou de David, ou de Jonathas, plus que les ministres d'une intemporelle liturgie! Non plus les acteurs irremplaçables d'un drame, mais les figurants, aux rôles interchangeables, de quelque tableau vivant!*

*Claudel commentateur de l'Écriture nous sera donc d'un faible secours pour entendre en elle la Parole de*

*Dieu. Ne lui demandons pas de nous donner une véritable* intelligence *de la Bible. Que trouverons-nous chez lui? Une chose de grand prix, et je voudrais que les critiques qui précèdent ne servent qu'à la mieux discerner et goûter : une certaine* fruition *de la Bible. Son exemple nous enseigne un dialogue spontané avec Dieu qui nous parle, dans un usage libre et pourtant filial de sa Parole devenue comme notre langue pour lui répondre; une « conversation dans le Loir-et-Cher » avec les Prophètes, les Apôtres et les Évangélistes. Je rejoins ainsi, après tout, la déclaration de Claudel lui-même, au seuil de son livre sur le* Cantique, *où, dit-il, « il ne s'agit nullement d'un commentaire, il s'agit d'un poème », pour lequel il ne revendique « aucune autorité ». Il se dément bientôt, d'ailleurs, en condamnant, d'autorité, tout autre principe d'exégèse que le sien. Mais qu'on le prenne au mot, et qu'on s'y tienne — et l'on pourra, toute gêne écartée, recueillir avec joie ces nouvelles largesses de la libéralité claudélienne.*

TH.-G. CHIFFLOT, O. P.

*Et le buisson devint cendres.*

L'heure est aux écrivains casqués : non pas seulement ceux qui ont fait la guerre, en y puisant leur inspiration, mais les romanciers que l'injustice émeut, ou qu'une expérience politique et sociale a forcés à prendre parti. L'effort du créateur est de plus en plus épuisant pour maintenir sur le palier de l'art des ouvrages qui se présentent comme des plaidoyers ou des réquisitoires. Or, le public, qui s'en montre friand, se détachera, un jour, d'une littérature armée, à la manière dont on s'est tôt lassé des livres sur la Résistance. Reviendra-t-on aux goûts de naguère pour la gratuité? Je ne le crois pas, parce que l'avenir ne permettra guère à l'art d'être autre chose qu'une cantate revendicatrice, un reflet iconoclaste. Jusqu'à ce que, sans doute, il n'y ait plus de littérature du tout, et que les romanciers n'aient le choix qu'entre devenir scénaristes ou disparaître.

Quand pinceaux, écritoires et ciseaux seront sans emploi, car les scénaristes de demain n'useront que de la sténo et du dictaphone, les hommes de plume ou de palette partiront, les mains nues, à la recherche d'un nouvel espoir. Ils se diront entre eux, selon la légende que Manès Sperber nous rapporte : « Recommençons, même si nous devons planter l'arbre à nouveau ! [1] » Car un buisson avait de son incandescence éclairé et réchauffé les foules. Mais il arriva que ses rameaux se mirent à charbonner et tombèrent. De nouveau, les ténèbres se répandirent... Quelques-uns élevèrent la voix : « Voyez combien notre espérance a été déçue ! Cherchons à qui la faute incombe. » Alors, poursuit la légende, les nouveaux maîtres firent périr tous ceux qui parlaient ainsi. Sur leur ordre, on entendit les nouveaux esclaves chanter en tous lieux, et à toute heure, dans les ténèbres : « Pour nous, la lumière brille plus claire que jamais ! » Ils tremblaient de froid, mais leur chant disait : « Le feu éternel du buisson nous réchauffe.... »

Ici commence l'histoire de Vasso, de Josmar, d'Andreï et de Doïno, de Stetten, de Soennecke et d'Edi. Josmar, communiste allemand, part en mission pour la Serbie, où le parti vit dans l'illégalité : rencontres multiples, réunions secrètes, condamnation d'un camarade à l'esprit trop critique. On apprend à connaître Slavko, parfait policier (c'est-à-dire conformiste et ivrogne au superlatif). Andreï est sa première victime, descendue d'impeccable manière au cours d'une prétendue tentative de fuite. De cet assassinat, les conséquences iront en se multipliant, depuis le soulèvement paysan jusqu'à l'obligation pour Josmar de gagner en fraude l'Autriche.

A Vienne, en 1932, les sages ont loisir d'approfondir leur sagesse. Un sage, ce von Stetten, professeur d'histoire, individualiste éloquent, formateur de Doïno et d'une troupe de disciples, dont les trois quarts ont découvert par lui l'anarchie. Doïno a recours à Stetten chaque fois que l'intelligence l'emporte en lui sur la discipline : il met une espèce de délectation morose à se frotter à lui. « Mon Dion, avait dit un jour le baron autrichien, je vous guette à votre retour de Damas ! Un malentendu indigne de votre cerveau a fait de vous un Paul. Vous vous trouverez, vous vous retrouverez en tant que Saul l'hérétique. » Les années ont passé : Doïno est Paul, plus que jamais, l'apôtre du nouveau dogme. Ce gar-

1. *Et le buisson devint cendres...*, par Manès Sperber (Calmann-Lévy).

çon insolemment fier est passé à la révolution. Trop bien hiérarchisée, la révolution est devenue conformisme. Le sage raille. « Ces dernières années m'ont appris à haïr, répond Doïno. De même que je hais la guerre, je déteste à présent le désordre social. Je ne peux me moquer de cette absurdité. Il me faut lutter contre elle, comme si je me trouvais en cas de légitime défense... »

1932 est, en Allemagne, l'année du coup d'État prussien, l'année où Doïno est inscrit sur les listes que les nazis dressent des corrupteurs du peuple, l'année où Soennecke grandit terriblement à force d'humilité. 1934 : on prononçait à voix basse des noms : Papestrasse, Oranienburg, Dachau... Ceux qui écrivaient contre la social-démocratie savaient qu'ils risquaient de le faire avec le sang des meilleurs ouvriers d'Allemagne. Mais ceux qui tenaient les rênes du parti pensaient que pour sauver la masse il fallait sacrifier quelques innocents.

Dans Vienne, c'est la révolution, ou un semblant de rébellion qui sert à merveille les maîtres pro-nazis. Stetten prend parti en faveur des ouvriers, et plaide auprès du chancelier et du prélat en vedette la grâce d'un invalide condamné à la pendaison... Exode d'Autriche : les hommes libres quittent la patrie au péril de leur peau. Pour Vasso, Josmar et Soennecke, les jours d'exil sont des années. Peut-être parce que, coupé des siens, on raisonne trop, une déviation apparaît dans l'attitude de Vasso et de Soennecke. Mises en garde. Discussions. Discussions qui paraissent d'une effrayante stérilité quand, là-bas, on s'égorge de l'autre côté des Pyrénées... 1936. Peu à peu, Soennecke se sent éliminé, comme un corps étranger d'un organisme sain. Qui donc est malade, de l'organisme ou de lui ? 1937 : encore beaucoup de fébrilité à travers l'Europe. Que pèsent les individus dans les paumes du Moloch ? Et les hommes du parti, qui n'ont jamais eu pitié des pauvres, qui aurait pitié d'eux ? Vasso est liquidé, Soennecke est liquidé...

Le buisson a fini de charbonner. Prendra-t-on son parti de la nuit et du gel ? Si ce livre concluait, le procès serait clos. Resterait la valeur littéraire : elle est grande, toute dans la force d'une poésie qui aère une intrigue nécessairement touffue. Ce roman hongrois pose le problème de l'espoir dans un univers désespéré : par là, et aussi par le vocabulaire, il s'apparente à celui que Malraux nous rapporta d'Espagne.

Si, pour sauver des milliers d'hommes, un petit nombre doit disparaître (devenir cadavres politiques, voire cadavres

tout court), peut-on garder le silence sur la dalle de leur tombe ? Mais si ces boucs émissaires voient une rédemption à accomplir dans l'acte de leur propre évanouissement, parlera-t-on de trahison, de lâcheté ou d'arrivisme ? S'il est allé jusqu'au bout de ses rêves, chaque homme a le droit de jeter à ses maîtres un regard qui les mesure. Cependant, celui que le mépris de toute humaine puissance a tenu écarté des compromissions et de la sécheresse du cœur, celui-là est maître de ses jours et de sa disgrâce. Lui reprocher de disparaître, lui imputer à lâcheté cette ardente retraite, quel singulier pharisaïsme !

« Est-il abusif de sacrifier pour l'espérance future l'honneur de chacun d'entre nous, et notre sentiment de la justice, à une époque où l'esprit de sacrifice doit se montrer aussi total que le danger auquel il faut parer ? » Prononcée sur un débarcadère du Skager-Rak, voilà une phrase qui pourrait bien avoir plus d'actualité aujourd'hui qu'il y a treize ans. Le buisson est-il éteint vraiment ? Si cela est, il reste le souvenir de sa chaleur et de sa lumière. Parce que ce buisson-là a déçu l'attente des pauvres, est-il bienséant de calomnier tous les buissons du monde ? Sperber pose la question. D'autres l'ont voulu poser avant, chez qui on sentait un parti déjà pris. De la réponse non partisane de quelques milliers d'hommes agissant, armés de patience, dont le oui sera oui, et le non, non, peut surgir le pacifique visage du monde de demain.

MAURICE CHAVARDÈS.

## *Azimuths.*

Deux mouvements sociaux vus par un économiste catholique.

### I. — *Le Travaillisme*

Cet économiste, un Anglais, Michel Fogarty, professeur au Nuffield College, Oxford, possède, tout catholique qu'il soit, une compétence reconnue par ses pairs. Le « Labour » chargé de définir les objectifs nouveaux qui le feront sortir de sa crise, de sa troisième crise sexagénaire, la physique sociale permet, en effet, de trouver dans l'histoire du Labour une crise tous les soixante ans. Dans *The Commonweal* du

20 janvier, M. Fogarty les décrit comme suit. Faute d place, je le résume.

*a*) Dans les années 1815-1820, chez les ouvriers, le pro gramme ou ce qui en tenait lieu, c'était le distributisme retour à la terre : trois acres (en français 120 ares) avec une vache, et au diable les manufactures. Échecs sur tout la ligne; les lois édictées par la classe moyenne au pouvoi vers 1834 aggravent les lois dues aux aristocrates tories, le « scorpions » de Roboam remplacent les fouets de Salomon Mais, vers 1845, émerge un nouveau programme : il s'ag de tirer le meilleur parti de l'ordre industriel nouveau Pour cela, la classe ouvrière doit se débrouiller elle-même et acquérir, sans recourir aux politiciens dont elle garder longtemps la défiance, un standing politique : droits d vote et d'association. De l'État, on ne réclame que la répres sion des abus, non une législation constructive. Les leader respirent le libéralisme ambiant et réussiront leurs affaires comme le prouve le mouvement coopératif. Le programme établi, il s'agit de le réaliser. C'est l'œuvre de la second génération. Discrètement d'abord, puis à partir de 1860 puissamment. Vers 1880, les objectifs principaux son atteints : le droit de vote, le droit d'union, une législatio sanitaire, la solidité syndicale.

*b*) Alors, comme en 1820, une pause. On sent un flotte ment. Les vieilles idées ne suffisent plus : il faut formule de nouveaux objectifs, et les traduire en termes d'orga nisation et de stratégie. Au bout de dix ans surgissent d nouveaux groupes, parmi lesquels celui des intellectuels les Fabiens. A tous les niveaux du syndicalisme, on se bat entre libéraux sans vision de l'avenir et socialistes sans prestige du passé. Il faut atteindre 1910-1914 pour y voi clair. L'objectif alors se fixe; on veut un standing de vi qui permette de marcher, porté par une maçonnerie so lide : plein emploi, sécurité sociale, politique de logemen et d'urbanisme, redistribution des hauts revenus par l'im pôt. Mais pour cela, il fallait d'une part un parti politique le parti du Labour, fondé en 1900, se développe. Il falla d'autre part une nouvelle génération : elle monte avec de noms connus : A. Henderson, R. Mac Donald, Snowden

Le début, néanmoins, fut aussi lent qu'en 1860 : il falla vaincre l'apathie du public et, à l'intérieur du parti, de habitudes de penser assez flou. Il fallut donc apprendre le métier, savoir ce qu'implique par exemple dans la réalité une politique de plein emploi. En 1944, Attlee déclara

la conférence du parti qu'il était ennuyeux pour le Labour de ne jamais savoir quand il avait gagné. Pour Fogarty, cette bataille le fut dès 1939. En tout cas la percée eut lieu en 1944, et le succès des élections de 1945 n'en fut qu'une exploitation.

c) Le socialisme *sui generis* du Labour l'emportait définitivement alors sur le vieux libéralisme, lui-même vainqueur, en 1880, de l'antique distributisme de 1820. Mais il se sent dépassé à son tour. Un nouveau cycle commence. Peut-on, sans recourir à l'astrologie, indiquer quelques lignes d'orientation ?

Il y aura d'abord à terminer le travail entrepris : affaire de temps; l'acte sur l'Éducation n'atteindra guère avant 1980 son plein effet; affaire de finances aussi, en ce qui concerne surtout l'urbanisme.

Surtout, il faudra fixer de nouveaux objectifs. Fogarty en voit deux.

1° Ce qu'il appelle le personnalisme, qui, à son tour, se manifestera de deux façons : par l'intérêt porté aux « relations humaines » et par le retour à un certain individualisme. Par « relations humaines », il faut entendre ici ce qui concerne la famille, la communauté de rue et de quartier, la « démocratie active », un certain régionalisme opposé à la centralisation actuelle, l'aménagement des rapports entre ouvriers et patrons au niveau, soit des entreprises, soit de l'industrie. Toutes ces préoccupations viennent désormais au premier plan. Elles peuvent y venir maintenant, car la base des « relations humaines » a été assurée par la conquête du respect mutuel et de la sécurité matérielle. Elles doivent y venir, soit pour leur importance en elles-mêmes, soit du fait qu'elles ouvrent la porte à un progrès ultérieur, même au plan matériel, en favorisant une plus haute productivité et une plus solide coopération contre l'inflation. Le retour à un certain individualisme, également, s'imposera. La classe ouvrière, à mesure qu'elle deviendra de plus en plus classe moyenne, avec une marge plus grande dans ses revenus et une meilleure chance d'apprécier la valeur du libre choix, cherchera non à supprimer, mais à relâcher l'emprise de la socialisation nécessaire. Déjà cette réaction se fait sentir.

2° Avec ce personnalisme, l'autre principal objectif sera le fédéralisme : élargir, soit à l'Europe, soit aux colonies, les relations qui jouent entre l'Angleterre et l'Écosse ou l'Ulster. Mais les conséquences logiques en peuvent aller loin. Un dixième de la population de la métropole ayant un

revenu cinq à six fois plus élevé que la moyenne de la classe ouvrière, les neuf autres dixièmes s'estiment justifiés de réclamer une tranche de ce revenu; or, le travailleur moyen des colonies a un revenu cinq à six fois moins élevé que le travailleur moyen de la métropole. Alors ? Fédération d'autre part implique à la fois large planification et décentralisation. En ce dernier point, fédéralisme et personnalisme se rencontrent.

Ainsi, les programmes changent. Plus que les mots. Le prochain programme s'appellera socialiste : il faut sauver la face, et personne ne se plaît à jeter publiquement ses principes par-dessus bord. Mais le socialisme de 1950 n'est plus celui de 1880 ni même de 1940.

Ce nouveau progamme mettra-t-il à se réaliser le même temps que les autres ? On dispose sans doute de plus de moyens, de bases de recherche, de champs de références. Mais il y a trop peu de sociologues complétents, d'historiens qui aient le sens du devenir. Mettons qu'au lieu de deux générations, il n'en faille qu'une et demie : « Mais votre prévision ou celle de Staline a autant de valeur que la mienne. »

Si, après cela, vous vous étonnez que le même Fogarty dans *Commonweal* encore, le 24 février, déclare qu'aux élections toutes proches il va voter « conservateur », c'est que vous ne comprenez rien à l'Angleterre. Mais voici à peu près ses raisons.

Trop de partisans du Labour craignent que sa politique de promotion ouvrière soit attaquée encore par ces réactionnaires tories dont l'idéal serait des soupers au champagne et trois millions de chômeurs. Cette crainte est sans fondement. Il faut donc laisser aux tories leur chance de mener cette politique et exorciser la crainte travailliste qui freine l'évolution des réformes sociales. Le Labour n'a pas actuellement grand'chose de neuf à promouvoir; un entr'acte tory ne peut guère causer de ravages. Il faut laisser au Labour le temps de réfléchir et de préparer sa future rentrée. Enfin, les tories voient plus clair en ce qui concerne la défense de l'Europe, tâche lourde et urgente.

Mais je demeure aussi convaincu que jamais que l'avenir est au Labour et je souhaite que mes nouveaux collègues, les conservateurs, trouvent beaucoup de jouissance aux arguments qui m'amènent, provisoirement, à leurs côtés.

## II. — *Le catholicisme social français*

Dans ce qui précède, il n'est parlé que de physique, de stratégie, d'efficacité, de succès; il n'y a pas de référence à la doctrine sociale catholique. Elle n'est pas sans intérêt cependant, et Fogarty le montre dans le *Tablet* du 15 avril, en étudiant, dans un compte rendu du beau livre d'Henri Rollet, la génération de trente ans (1871-1901) qui a fondé le catholicisme social français. Cette génération, ouverte par la Commune, paraît à M. Fogarty avoir pour pendant en Angleterre la génération de 1820-1850. Toutes deux sont pleines d'échecs et cependant décisives, car le forgeron s'y forme en forgeant.

Sans doute tous les futurs champs d'action sont dès lors prospectés, et Latour du Pin en particulier pose les fondations de cette massive étude des buts de l'action sociale catholique, dont profiteront toutes les chrétientés. Mais les premières réalisations seront des échecs. D'abord avant *Rerum Novarum*, les leaders laïcs sont en butte à l'hostilité du clergé, et après *Rerum Novarum*, le mouvement démocratique chrétien repose trop sur le clergé. Les classes dirigeantes ont, d'autre part, une conception noble mais féodale de leurs devoirs envers les ouvriers, et sont trop attachées au royalisme, peu sympathique à la classe ouvrière. Celle-ci ne pouvait être entraînée que par des militants sortis d'elle-même. Enfin, les premiers leaders avaient peut-être trop de répugnance pour ce réalisme dans l'action sans lequel l'idéalisme pourtant devient une super-structure. L'action sociale directe, même à une petite échelle, permet seule aux militants d'accrocher les problèmes réels et de s'enraciner réellement dans le peuple.

Néanmoins, on doit à cette génération d'avoir élaboré la doctrine classique de l'organisation professionnelle, doctrine éloignée à la fois du capitalisme et du marxisme. M. Fogarty se montre en particulier fort intéressé par la pensée de Latour du Pin sur le testament, et par la théorie du salaire familial applicable en justice à toute famille, quel que soit son niveau social, et en fonction même de ce niveau.

Ce qui, de cette double étude, me frappe, c'est en Angleterre la réussite pratique et le peu de place qu'y tient la doctrine abstraite, en France l'échec pratique et le grand intérêt pour l'idéal. Il serait intéressant de connaître les causes tant de ces corrélations que de ces divergences.

## Le mois d'avril

On célèbre le double anniversaire du plan Marshall c du pacte Atlantique. Tandis qu'à Bruxelles, les cinq minis tres des Finances constatent les difficultés du financemen de la défense européenne, M. G. Bidault propose, à Saint Étienne, la création « d'un haut conseil atlantique pour l paix », suggestion qui semble favorablement accueillie Washington et à Londres. Le conseil Atlantique se réunira Londres le 15 mai; avant de s'y rendre, M. Acheson fera un visite de quelques jours à Paris.

*U. S. A.* — Reprenant la tradition récente, mais interrom pue, du bipartisanship, M. Truman nomme conseiller d Secrétaire d'État M. Foster Dulles, le sénateur républicain L'état-major de la guerre froide s'organise. La tension ave l'U. R. S. S. s'accroît : un avion américain (le *Privateer*), e perdition au-dessus de la Lettonie, est descendu par l'avia tion russe.

*U. R. S. S.* — M. Bogomolov est nommé vice-ministre de Affaires étrangères et remplacé à Paris par M. Pavlov, ambas sadeur à Bruxelles. — *Chine* : Les communistes sont rapide ment maîtres de l'île de Haïnan. — *Viet-Nam* : Nombreuse attaques lancées par le Viet-Minh. — *Indonésie* : Coup d'Éta à Macassar et troubles dans l'Indonésie orientale. — *Mala sie* : La guerre continue.

*Allemagne.* — L'Allemagne occidentale et la Sarre son invitées officiellement à siéger au Conseil de l'Europe; le 3, l chancelier Adenauer adresse un nouvel appel pour une unio anglo-franco-allemande; le 18, dans une réunion tenue Berlin, il fait chanter, devant les commissaires alliés q restent assis, le *Deutschland über alles*; et le 25, il attaq violemment la politique des trois puissances occupantes. L jeunesse de l'Allemagne orientale doit se réunir à Berl pour les fêtes de la Pentecôte. — *Belgique* : Le 29, le régen décrète la dissolution des Chambres. — *Grande-Bretagne* Grève des dockers de Londres; le 26, le gouvernement tr vailliste obtient à la Chambre des Communes une majori de cinq voix. — *Proche-Orient* : La Palestine arabe est annexé à la Jordanie.

*France.* — Vifs incidents à Paris lors de l'évacuation des usines de la S. N. E. C. M. A. : plusieurs blessés; à Brest, un manifestant est tué; à Clermont-Ferrand, la grève des usines Michelin continue. M. Joliot-Curie abandonne la charge de haut-commissaire à l'énergie atomique.

Les fêtes de Pâques ont attiré à *Rome* un grand nombre de pèlerins de l'Année sainte. Mgr Léger, sulpicien, directeur du collège canadien à Rome, est nommé archevêque de *Montréal*, en remplacement de S. Exc. Mgr Charbonneau démissionnaire. A *Vienne*, au cours de la cérémonie de consécration, Mgr Jachym, archevêque coadjuteur élu, refuse la dignité épiscopale et se retire. Les évêques d'*Allemagne* font lire dans toutes les paroisses des deux zones (orientale et occidentale) une lettre condamnant le marxisme; le même jour, à Berlin et dans le Brandebourg, les pasteurs de l'Église évangélique lisent une condamnation du matérialisme athée. En *Tchécoslovaquie*, s'ouvre le 2 avril un procès contre dix religieux accusés d'espionnage; de nombreux religieux sont expulsés. En *Pologne*, la presse annonce la signature d'un accord entre l'Église et l'État.

Rectificatif au « Signe du Temps » d'avril 1950 : *L'expérience des grèves* (Ch. Savouillan), p. 461.

*Au lieu de :* Le gouvernement est de plus le chef de la police, et nous ne pouvons laisser sous silence l'action des forces de police assurant le plus souvent la sécurité.

« L'investissement » de certaines grandes entreprises occupées par cent cinquante grévistes apparut véritablement comme une opération de grande envergure par les moyens mis en œuvre.

*Lire :* Le gouvernement est de plus le chef de la police et nous ne pouvons laisser sous silence l'action de forces de police.

« L'investissement » de certaines grandes entreprises occupées par cent cinquante grévistes, assurant le plus souvent la sécurité, apparut véritablement comme une opération de grande envergure par les moyens mis en œuvre.

# ANDRE DHOTEL
# OU LE MERVEILLEUX QUOTIDIEN

« *Je ne connais pas de livres plus frais, je dirai même de plus candides* », *écrit Marcel Arland à propos de Dhôtel. Nous aimerions ajouter que nous ne connaissons pas de livres plus innocemment à l'écart des préoccupations de la littérature romanesque d'aujourd'hui. Les événements, comme chez Malraux ou Camus, un système philosophique comme chez Sartre, encore moins les débats religieux ne semblent atteindre l'univers de Dhôtel. Je veux dire que si la plupart des romans contemporains sont devenus une énumération, une analyse plus ou moins heureuse de nos soucis, ceux de Dhôtel, pour ne citer que les principaux :* Nulle part, Les Rues dans l'Aurore, Ce jour-là, David, Le Plateau de Mazagran, Les Chemins du long Voyage, *ignorent les inquiétudes, les catastrophes sociales. Lorsque celles-ci, au cours du récit, interviennent, elles n'ont pas davantage d'importance qu'une pluie qui suspend, dans un champ, les travaux de la fenaison. Elles ne font que rompre le rythme merveilleux de la vie quotidienne.*

*Ce n'est pas dire que les œuvres de Dhôtel passent à côté de la « condition humaine », ni qu'elles n'aient pas de signification profonde. Que contiennent-elles alors? Une réponse est difficile à donner. Le charme, la fraîcheur qui s'en dégagent, sont assez insaisissables et, d'autre part, à y voir de plus près, elles ne sont pas exemptes d'une certaine dramatique, mais si voilée qu'il serait indiscret de la chercher et surtout prétentieux. Ce que j'admire chez Dhôtel c'est son pou-*

*voir de transfigurer la banalité, de donner de l'éclat aux existences les plus modestes. Et les moyens qu'il emploie, pour cela, sont d'une telle discrétion qu'il faut savoir le lire avec l'attention que l'on donnerait à des confidences. Un ton presque gris, jamais élevé, se soutient à travers ses romans, de telle manière que le langage, privé volontairement d'éclat et de lyrisme, opère à l'inverse de sa pauvreté et fait écho en nous à un lointain monde poétique et magique, réveillé par les mots les plus familiers et les plus simples. Je ne vois pas d'autre possibilité de me faire comprendre qu'en citant un passage du* Plateau de Mazagran. *Juliette, un des personnages essentiels du livre, fuit affolée, dans la nuit, l'incendie qui ravage sa maison et meurt :*

après quelques minutes de course, elle parvint devant un petit gouffre dont l'ouverture était très large et que le soleil inondait dans toute sa profondeur. Elle s'élança et Maxime eut juste le temps d'effleurer de sa main l'étoffe de la robe de nuit qui flottait tendrement. Une passion indépendante et suppliante possédait si bien Juliette qu'aucune circonstance ne lui enlevait son admirable éclat. Elle tomba d'une hauteur de dix mètres sur un fond de craie où ne poussait aucune plante. Maxime, en se penchant, fut d'abord ébloui par cette craie, puis il distingua le visage enfantin doucement penché sur une épaule, mais trop penché, comme si la colonne vertébrale était rompue.

Il descendit dans l'entonnoir, non sans difficultés, car la pente très abrupte était couverte d'une poudre de calcaire où il finit par glisser sur le dos assez brutalement. Quand il reprit pied, dans le fond, auprès du corps de Juliette, il se trouva très ahuri. Après avoir hésité quelques instants, il se jeta à genoux, et dit une brève prière. Il n'y avait plus rien d'autre à dire, et il fallait dire cela.

Toutefois, Juliette n'avait pas rendu le dernier soupir. Bientôt Maxime s'aperçut que ses yeux le fixaient, et même elle tenta de sourire, ses traits se déformèrent de façon si inhumaine qu'ils semblèrent à côté de son visage. Qu'un autre explique cela. Pour Maxime, pendant quelques instants, il y eut ce visage dépouillé d'yeux, de lèvres, de nez (un visage pourtant inondé de lumière), et, un peu en dehors, c'était une grimace dont l'expression n'avait pas de sens.

Maxime prit les mains de Juliette, et soudain les traits désespérés se recomposèrent. Il y eut un vrai sourire, et les yeux de la jeune femme signifièrent qu'ils voyaient vraiment Maxime et qu'ils s'enchantaient de le voir comme dans une fête enfin tout à fait paisible.

— Juliette, s'écria-t-il.

Ce dut être à ce moment qu'elle mourut. Elle emporta l'image du jeune homme et celle du ciel tout bleu et des herbes fleuries qui pendaient au bord de ce puits ensoleillé. Maxime regarda autour de lui, comme s'il avait senti la présence d'un inconnu, puis il éclata en sanglots.

*Tous les personnages de Dhôtel sont plus imaginaires que réels; ils sont « rêvés » et n'ont rien d'observé, de logique, d'enfermé dans un caractère-type. Le plat souci de la vraisemblance n'embarrasse pas le romancier parce qu'il n'est pas extérieur à ses personnages. Ceux-ci semblent avoir pris naissance tout entiers dans le cœur, la sympathie et l'esprit de Dhôtel. S'ils se tiennent bien debout dans la vie quotidienne, c'est que le lieu où Dhôtel les a fixé est, lui, magiquement réel, minutieusement décrit. Peut-être qu'à travers ses personnages le romancier ne fait que se poursuivre lui-même en leur insufflant toutes ses aspirations, ses inquiétudes de telle façon qu'en définitive, le personnage central de la plupart de ses romans ressemble aux autres comme un frère et finit par n'être qu'une tentative de plus d'éclairer les mille faces d'un même personnage. Généralement c'est un adolescent qui, au milieu des bouleversements, de l'hostilité, continue à n'être agi que par des exigences intérieures et qui, sans le savoir, contrairement à un révolté, se refuse à la médiocrité. Cet adolescent reparaît, dans chaque œuvre, pur, innocent, d'une candeur franciscaine. Il n'a pas le romantisme échevelé du* Grand Meaulnes, *massacrant son bonheur atteint. Les adolescents de Dhôtel ont mesuré jusqu'où pouvait aller leur bonheur, ou, mystérieusement désenchantés, comme* David, *cherchent la solitude, le dénuement comme s'il pesait sur eux, la découverte de Rim-*

*baud : nous ne sommes pas au monde. Dhôtel va les prendre dans un milieu simple, hors de toute intellectualité; ils sont apprentis, commerçants, coiffeurs, boulangers, et, ayant accepté leur condition, ils ne se fatiguent pas à se plaindre d'elle. Ils brûlent d'un désir intérieur de liberté, aiment avec passion, mais sans jamais songer que leur métier puisse être un obstacle à leurs désirs. Pour les réaliser, ils ont recours, comme les enfants, à l'école buissonnière. Si le monde autour d'eux ne les comprend pas, c'est qu'il n'est pas à la mesure de leur rêve, de leurs ambitions très pures et désintéressées. Ils en souffrent sans lui porter de haine.*

*Comme on le voit, les personnages de Dhôtel sont des êtres assez exceptionnels. Ils n'agissent que sous la seule conduite de leurs exigences profondes et pour un bonheur immédiat. Et si, tout à l'heure, à leur propos, je parlais de Rimbaud, ce n'est pas en vain, car je ne puis m'empêcher de penser que les meilleurs d'entre eux portent sur eux quelques-unes des vertus et des limites de Rimbaud. Il n'y aurait rien d'étonnant à cela puisque Dhôtel a laissé un ouvrage très attachant sur Rimbaud et qu'il s'est plu à fixer, dans les Ardennes, le paysage de quelques-uns de ses romans.*

*Est-ce par pudeur que ses personnages sont privés de l'inquiétude de Dieu? Nous pensons que l'idée de Dieu ne les effleure pas un instant parce qu'ils n'ont pas de désirs si démesurés qu'ils ne puissent trouver immédiatement leur accomplissement. Ils n'ont pas le pressentiment de l'échec. Cette poétique donne aux livres de Dhôtel l'étrange sentiment que le mal n'existe pas pour ceux qui n'en ont pas conscience. Je ne sais si j'ai su approcher du climat de l'œuvre de Dhôtel. Il n'est pas facile à déceler et échappe à l'analyse parce qu'il est plein de réserves, de secrets jamais dévoilés et qu'il se rattache davantage à une poétique qu'à une psychologie. Peut-être ressentons-nous, parfois, pour reprendre un des titres de roman de Dhôtel, combien cette poéti-*

*que est un lieu déshérité où le silence et la solitude son les derniers renforts et inviolables. Pourtant, je ne con nais pas d'œuvre romanesque qui, sachant se soustrai aux investigations, contienne si bien en elle, sous l fiction, les résonances d'un univers intérieur où le mer veilleux trouve sa pâture dans la vie quotidienne.*

GEORGES BORGEAUD.

## LIVRES

### *Epidémie de peste*

Le dessin représente une ville sur laquelle s'abat un épidémie de peste. Et la légende dit : « Ceci est u symbole. » Il n'y a pas de symbole plus clair. Que le indemnes s'en fassent une raison! C'est notre littéra ture, sinon dans sa totalité, du moins dans son icon graphie majeure, c'est ce qui reste de notre littératu quand elle se décide d'agir en contre-littérature faisan table rase au niveau du sang, de l'autre côté des mu blancs.

Par deux fois, par le roman et par le théâtre, Albe Camus passe à ses héros l'uniforme des pestiférés, rév lant au grand public l'image déjà ancienne et très non breuse d'une condition humaine se définissant dans catastrophe. Dans *La Gazette des Lettres*, Lucien Jean-Darouy a parlé de la découverte qu'elle fit d'u roman italien intitulé *La peste à Urana*, publié en 194 par R. M. de Angelis. Entre ce roman et celui c

Camus, les points communs sont assez nombreux pour justifier ce titre de « contagion de la peste » donné par Lucienne Jean-Darouy à son article. Mais ils sont tels que, s'ils écartent toute idée de plagiat, ils n'en maintiennent pas moins celle de « rencontre ». La vérité est que ce thème de la peste est aujourd'hui en quelque sorte une banalité, c'est-à-dire le moyen le plus rapide, le plus direct, d'illustrer une nécessité assez commune. Il est à première vue étrange que cette même peste se retrouve chez Maurice Blanchot (*Le Très-Haut*), chez Artaud (dont la première pièce met précisément en scène une épidémie de peste), chez R. M. Albérès (dans son roman *La Soif*), chez Desnos (dont un poème se nomme en effet *La Peste*), chez Edgar Poe (« ... sur la terre et sur la mer, les ailes noires de la Peste s'étaient largement déployées. » — *Ombre*) et chez Daniel de Foë. Semblablement, les rats envahissant la ville d'Oran, chez Camus, sont les mêmes que ceux de Georges Bataille (les rats qui donnent du goût aux baisers), d'Henri Michaux et sans nul doute de Malaparte. Je ne doute pas qu'on puisse ici mêler à des visionnaires des photographes, aux imaginations des reportages, la peste n'étant jamais que prétexte dans les deux cas, simple mot ou simple chose, figure ou réalité à partir de laquelle on lit ce que l'on veut dire. Il n'est pas important, par exemple, que cette peste prenne chez Noël Devaulx le nom de lèpre, chez Rimbaud d'enfer, chez Saint-Just de terreur, ou bien, chez cent et quelques poètes, perde tout nom particulier pour ne signifier que dans et par l'abstrait. Celui qui imagine choisit le mot de peste parce qu'il est commode, à cause de son potentiel aigu de catastrophe; celui qui peint est attiré par cette réalité catastrophique parce qu'elle lui fournit le catalyseur qu'il recherche. Il n'y a que du symbolisme, la vérité étant un élément constant, une sorte de « N » algébrique qui se retrouve partout : la Fin, la Catastrophe, l'écroulement et la disparition du Monde. Et il s'agit, à l'inté-

rieur de la littérature ou de la poésie, d'une constante historique. Et même d'une constante anecdotique : après tout, c'est la peste qui nous donne le Décaméron, c'est la peste encore qui enlève Laure à Pétrarque.

Edgar Poe, sans doute le premier, construit plusieurs dialogues dont les personnages parlent alors que la terre s'est volatilisée dans une destruction par le feu (*Monos et Una, Eiros et Charmion, Ombre*). Saint-Just, dans son poème *Organt,* met en scène une « terreur » environnée de « bûchers », de « couteaux sanglants », d'abîmes. Dès ce moment, la poésie s'irrigue de sang, de malheurs gigantesques et ouvre la vanne à tout ce qui peut détruire la civilisation dans ses fondements. Elle n'éprouve de volupté furieuse qu'en proposant au monde, à titre d'avenir, l'effacement le plus radical qu'elle puisse imaginer. Se plaçant elle-même à l'intérieur d'un Ordre de Verticalité, qui est la tentative de faire occuper un ciel vidé de Dieu par un homme multiplié en puissance, elle exige que le monde parcourre le même trajet en sens contraire. Et c'est parce que le monde gêne le poète, comme la pesanteur gêne tout élan, que le poète offre à ce monde le destin de la Chute : « J'ai aimé — dit Mallarmé — tout ce qui se résumait en ce mot : Chute. » Le mouvement ainsi infligé à l'univers est tout entier cristallisé dans cet ukase poétique : « Allons droit à l'attentat futur. » Il se retrouve chez Léopardi (*Cantique du coq sauvage*) et chez Carducci (*Su el monte Mario*).

Le « Voici le temps des assassins » de Rimbaud, les fureurs de Lautréamont, les prophéties de Baudelaire prononcées sur un ton de glace, proprement scientifique et qui décrivent un monde voué au progrès dans l'horreur, s'inscrivent sur cette ligne droite de la furieuse décision poétique. C'est d'ailleurs avec Baudelaire que cette décision cesse de ne concerner que le refus de pesanteur pour s'appliquer à une négation de « l'américanisation » (le mot vient de lui : *Fusées*) et pour glisser

de la prophétie à la prévision à mesure qu'un hautain rejet de la science trouve sa nourriture dans une évolution concrète, dans une observation historique. Si elles pressentent Buchenwald, les descriptions très précises de Jarry touchant à des supplices inédits ne sont pas dues au hasard. Descriptions qui se multiplient et rejoignent l'exactitude parfaite, jusqu'à Henri Michaux, affolant photographe, jusqu'à Antonin Artaud de qui le corps endure les tortures réservées plus tard à des foules entières.

Entre le moment de la prévision et celui de la réalisation parfaite, s'ouvre la période d'une poésie délibérément consacrée à la Douleur, puis à la Cruauté. Depuis *Capitale de la Douleur* d'Eluard jusqu'à Aimé Césaire, en passant par *Sueur de Sang* et *Histoires sanglantes* de P.-J. Jouve, on peut dire que le sang est, en poésie, attendu comme le Messie, je veux dire en tant qu'inéluctable familier. Il suffit de lire Cocteau (*Poèmes*, Gallimard), un Cocteau ensanglanté et couvert de corps martyrisés (le fait que le sang soit ici du ripolin écarlate n'a pour le moment aucune importance), des douzaines de poètes (Robert Grégut, Jean Tortel, Jean l'Anselme, etc...), Supervielle (« Mais qu'est-ce qu'ils ont ce matin avec leurs tabliers pleins de sang à vouloir tous s'occuper de *lui?* » (de l'homme), pour s'en assurer. Et *Babel* (écrit en février 1944) de Noël Devaulx peut passer pour un compte rendu d'événements que seule l'après-guerre a pu décrire; une autre allégorie du même auteur (écrite en 1947) a pour sujet la chambre à gaz. Il est certain qu'une sorte de jouissance dans le tragique, masque d'une condamnation, pousse hors de sa limite le signe même sous lequel ont végété les chefs-d'œuvre de la poésie contemporaine. Mais la cruauté dont ils font preuve, dont ils se nourrissent et se saoulent, se transforme en Peur dès que la prévision, entrant en contact avec la réalité, doit s'avouer vaincue, dépassée. Il y a plus collision que contact. L'Art tente depuis

la fin de la guerre de retrouver son droit d'aînesse, s majorité, sa prétention d'avoir vu plus grand, en agi tant Sade et Kafka et en les utilisant. Mais je ne voi pas dans des romans (car la peur s'exprime mieux l qu'en poésie et sans trop d'effort de traduction) de l fureur comme *Jours francs* de Bradley, ou même des romans de la froideur comme *La Peste* de Camus, autr chose d'essentiel qu'une sorte de mauvaise conscience Celle d'une littérature d'abord étonnée et finalement dé chirée de savoir qu'elle et ses ancêtres, ayant désiré d toutes leurs forces la fin de la civilisation, l'histoir leur accorde satisfaction trop vite et peut-être trop par faitement. C'est pourquoi le symbolisme est clair : Pest signifie Péché. Il y a ce point de commun entre Poe e Camus, mais, chez le premier, le péché est celui d'un civilisation qui doit payer, tandis que le second rêv d'un péché qui serait éprouvé par un individu coupabl d'avoir voulu détruire, sous les espèces de la civilisation la communauté des hommes, à la fois seule épave flot tante et seul trésor (dévalué) à sauver au moment d l'écroulement.

GABRIEL VENAISSIN.

## LIVRES REÇUS

### RELIGION

M.-H. LELONG, O. P. : *N'Zérékoré (l'Évangile en forêt guinéenne)* Librairie missionnaire, 13 × 20, 285 pp., 350 fr.

Jean-Berthold MAHN : *Le pape Benoît XII et les Cisterciens*. Champion, 16 × 25,5, 152 pp.

H. PHILIPON, O. P. : *Le vrai visage de Notre-Dame*. Desclée de Brouwer, 11,5 × 18,5, 212 pp.

Maurice VLOBERG : *La vie de Marie, Mère de Dieu.* Bloud et Gay, 22 × 28, 322 pp.
Maurice ZUNDEL : *Recherche du Dieu inconnu.* Édit. ouvrières, 18,5 × 12, 200 pp.

## SOCIOLOGIE

Claire LEPLAE : *Pratique religieuse et milieux sociaux.* Édit Nauwelaerts, 16,5 × 25,5, 111 pp.
Geoffrey GORER : *Les Américains.* Calmann-Lévy, 19 × 12, 292 pp., 360 fr.
Francisque GAY : *Canada, XX^e siècle.* Bloud et Gay, 14 × 19,5, 218 pp., 250 fr.
Jacques DUMONTIER : *Équilibre physique. Équilibre biologique. Équilibre économique.* P. U. F., 14 × 23, 244 pp., 480 fr.
Cahiers des Annales : *A travers les Amériques latines.* Armand Colin, 16,5 × 25,5, 208 pp., 350 fr.
Pierre DE BOISDEFFRE et J.-M. BOUCHAUD : *Vocation de l'Europe.* Bloud et Gay, 14 × 19, 264 pp.
Michel CHIHA : *Liban d'aujourd'hui.* Édit. du Trident, 15 × 21, 92 pp.
Jean DESPOIS : *L'Afrique blanche française*, t. I, *L'Afrique du Nord.* P. U. F., 14,5 × 23, 624 pp., 900 fr.
Jacques LECLERCQ : *Leçons de droit naturel*, t. III, *La Famille.* Wesmael-Charlier, Namur, 15 × 23, 484 pp.
Gaston MARTIN : *Histoire de l'esclavage dans les colonies françaises.* P. U. F., 14 × 23, 320 pp., 360 fr.
Jean ROLIN : *Drogues de Police*, Plon, 12 × 19, 308 pp., 300 fr.
Semaines sociales, 36^e session : *Réalisme économique et progrès social.* Gabalda, 14 × 23, 426 pp., 500 fr.
Yves SIMON : *La civilisation américaine.* Desclée de Brouwer, 19 × 12, 272 pp.
D. VICTOROFF et B. GILLES : *Nouveau guide de l'étudiant en sociologie et morale.* Sedes.
Claude VAREZE : *Allan Kardec.* Athena, 18,5 × 12, 352 pp., 100 fr.

## SCIENCES

Jules CARLES : *La Fécondation.* P. U. F., 11,5 × 17,5, 128 pp.
Dr A. HERPIN : *Jean Fernel, médecin et philosophe.* Vrin, 14 × 23, 88 pp.
Maurice LAMY : *Les Jumeaux.* Corrêa, 14 × 19, 192 pp.

## THEATRE

Un théâtre religieux et anticlérical... serait-ce un « signe des temps » ? Et quel signe ?

Car un tel théâtre est bien le fait le plus curieux de la saison. Après l'*Héloïse et Abélard,* de M. Roger Vaillant au Théâtre des Mathurins, dont la Chronique de janvier a rendu compte, c'est *Barabbas,* de Michel de Ghelderode, aux mardis de L'Œuvre, *Clérambart* de M. Marcel Aymé, à la Comédie des Champs-Elysées, *A chacun sa faim,* de M. Jean Mogin, joué sur la scène du Vieux-Colombier par la Compagnie Raymond Hermantier.

Il est plus facile de dire en quoi ces œuvres, si différentes d'ailleurs, sont anticléricales, que de dire en quoi elles sont religieuses. Leur anticléricalisme est bien le refus du clerc en tant qu'il représente une doctrine et un ordre, une dogmatique et une hiérarchie. Le théâtre vit de lieux communs : ceux que l'on retrouve ici cherchent leur symbole dans la haine des prêtres pour Jésus, auquel ils préfèrent Barabbas; c'est l'opposition de l'esprit à la lettre, de la foi personnelle à l'autorité sacerdotale, mais une opposition devenue une incompatibilité absolue, si bien que l'esprit semble être, par vocation, révolte, et la foi, révolution.

Quand il refuse de s'exprimer en doctrine ou mieux d'exprimer une doctrine — au sens où l'on exprime la liqueur d'un fruit — le « religieux » reste « religiosité », échappant aux descriptions précises.

Du théâtre de Michel de Ghelderode, la première

chose à dire est qu'il existe. *Hop Signor, l'Escurial, Mademoiselle Jaïre, Les Fastes de l'Enfer,* voilà des œuvres, et le rôle des jeunes compagnies est bien de nous faire connaître des pièces douées d'une pareille existence. On ajoutera aussitôt que ce répertoire nous offre des chefs-d'œuvre du mauvais goût. Que la douleur d'un père et d'une mère au chevet d'une fille agonisante ne puisse être tournée en farce, voilà ce que cet étrange poète ne sent pas. A cet égard, *Barabbas* ne présente rien de comparable et il semble même que le sacrifice du « camarade crucifié » donne au drame un accent plus humain. Le Christ sans paroles dont la nature célèbre la mort est ici le héros de cette mystique à résonances panthéistes qui inspire l'humanisme magique de M. de Ghelderode.

Dans le drame de M. Jean Mogin, Dieu est présent dans un amour si exclusif qu'il refoule celui des hommes. « J'aime Dieu d'abord, les hommes par surcroît », dit l'héroïne d'*A chacun sa faim,* qui n'a ni proche ni prochain. Ce Dieu est celui de Jésus-Christ, mais aimé dans un mariage mystique qui est, à la lettre, une union libre. A vingt ans, Maria a fondé une congrégation dont elle est la supérieure. Bientôt, elle chasse le chapelain, refuse l'entrée du couvent à l'évêque, déchire le bref du pape qui la rappelle à l'ordre : elle confesse ses religieuses et dit elle-même la messe chaque matin.

Avec la pièce de M. Marcel Aymé, le drame se joue à un niveau beaucoup plus bas. On aimerait analyser *Barabbas,* œuvre confuse et riche, où l'on voit comment Barabbas l'anarchiste est au fond le disciple prédestiné du Christ. Il serait intéressant de suivre, dans *A chacun sa faim,* le drame religieux de la foi contre les pouvoirs et le drame humain d'une âme livrée au démon de la solitude. Ici et là, il y a de la grandeur.

M. Marcel Aymé éprouve sûrement une admiration sincère pour saint François d'Assise. Comment n'a-t-il pas compris que, si le disciple authentique du petit pau-

vre est un hurluberlu sympathique et grotesque, il ridiculise ce que, sans aucun doute, il ne veut pas ridiculiser ? Clérambart fait un drame parce que sa femme a tué une araignée; il oblige son fils à épouser une prostituée de bas étage : c'est un personnage de farce; mais que la farce soit animée par une apparition de saint François, voilà l'erreur. La farce se joue au niveau d'un illuminisme qui, si on le prenait au sérieux, relèverait non de la psychologie religieuse, mais de la psychiatrie.

Le mysticisme ne peut être comique. Tout simplement. Avec son bon sens trop court, le curé de *Clérambart* ne saurait sûrement pas reconnaître un vrai mystique. C'est un fait que, sans le vouloir, il défend la vraie mystique en ne « marchant » pas à la suite d'illuminés burlesques. Ne parlons ici ni de « grande comédie » ni des « ravages de la charité », ni d'une espèce de naïveté mêlant l'irréel au réel : M. Marcel Aymé est un auteur très habile qui a voulu faire du comique avec ce qui, par essence, n'est jamais comique. « Ricaner sur les choses saintes », disait M. François Mauriac dans *Le Figaro* du 20 mars. Non... Il est probable que l'auteur a cherché une espèce de rire sain et saint; il a cru, lui aussi, unir anticléricalisme et respect des choses saintes, mais sans s'apercevoir qu'un saint de carnaval n'en est plus un.

Un certain sens de la spiritualité est nécessaire pour être spirituel.

Que signifient toutes ces tentatives ? D'abord cette primauté des problèmes proprement religieux sur les problèmes proprement moraux, qui est si frappante dans la philosophie contemporaine et qui, à travers le théâtre, apparaît comme un trait de l'époque. Ensuite une incompréhension des conditions temporelles de la vie spirituelle, dont le premier effet est de pousser la caricature bien au delà de ce que permet l'observation.

Signalons en terminant une reprise du *Voyageur sans*

*bagages,* au Théâtre Montparnasse, dans une mise en scène d'André Barsacq, avec Marguerite Jamois, Sylvia Montfort, Lucien Nat, Michel Vitold, en tête d'une excellente troupe. Bien des critiques disparaîtront après « rodage ». L'épreuve est décisive : après vingt ans, l'œuvre « tient » et reste une des meilleures de M. Jean Anouilh. Il est heureux que Paris puisse offrir un pareil spectacle. Voilà du beau théâtre et du bon travail.

HENRI GOUHIER.

## CINEMA

### *La Marie du Port,* le réalisme de Carné appliqué au monde petit-bourgeois

*La Marie du Port,* film que Marcel Carné vient de réaliser après un long silence, est assez différent de ses œuvres précédentes pour susciter dans la critique un certain flottement. Parce qu'il ne s'agit pas de la réalité dont traitait habituellement l'auteur, certains demandent s'il convient de lui faire encore une fois grief d'être « réaliste » ou s'il faut le féliciter d'avoir cessé de l'être.

***

La fameuse trilogie, *Quai des Brumes* (1938), *Hôtel du Nord* (1938), *Le Jour se lève* (1939), avait créé un genre : ces trois films restent des modèles exemplaires de ce qu'on a pu appeler l' « école réaliste française ». Leur perfection formelle, un parti pris dans le choix des sujets, qui les apparentait à la tradition du roman réaliste et naturaliste français, avaient, en effet, fait école. L'influence de ces films est incontestable : le style d'*Old man out* et celui de plusieurs films américains est nettement apparenté à celui de Carné. Grâce principalement à ces œuvres, le cinéma français retrouvait, immédiatement avant la guerre, une place de premier

plan dans la production mondiale. Il acquérait en même temps une solide réputation d'immoralisme dans les pays à censure et à code de production.

Le style de Carné semble inséparable de la vedette qu'était devenu Jean Gabin. André Bazin a analysé très complètement le « mythe de Gabin », cette parfaite assimilation d'un interprète et des personnages qu'il incarne; assimilation qui distingue la vedette du comédien. Gabin n'est pas un acteur qui interprète successivement des rôles différents, qui crée *des* personnages. Pour lui le paradoxe du comédien n'existe pas. Il joue *son* personnage — ou tout au moins le personnage qu'il s'est créé une fois pour toutes et avec lequel il accepte que le public le confonde. Ce personnage se retrouvait de film en film, « gars pas de chance », écrasé par l'injustice sociale, poursuivi par une sorte de fatalité, prolétaire en marge qui croit un instant à l'amour vrai, mais qui est inévitablement replongé dans le désespoir par un sort acharné à sa perte.

La longue parenthèse ouverte dans l'œuvre de Carné par la guerre nous valut deux grandes œuvres où son « réalisme » cédait la place à une vision poétique du passé (moyenageux dans *Les Visiteurs du Soir*, 1830 dans les *Enfants du Paradis*).

Dans *Les Portes de la Nuit*, Carné revenait à ses thèmes d'avant-guerre, mais le film opérait une curieuse synthèse entre le réalisme des films noirs à cadre prolétarien et la transmutation poétique de la réalité qui s'était fait jour dans les deux films précédents. Le rôle principal des *Portes de la Nuit* était prévu pour Jean Gabin, et ce film aurait marqué une évolution très intéressante de son « mythe ». Des querelles de cinéma empêchèrent que Gabin joue le rôle et que Marlène Diétrich (autre vedette-monstre sacré) lui donne la réplique. L'échec du film peut sans injustice être attribué à l'absence de ce couple pour lequel, visiblement, le scénario avait été conçu.

*
* *

Comment situer *La Marie du Port* dans la suite des œuvres de Carné ? Certains ont cru y découvrir un « retour à de meilleurs sentiments ». On reconnaît que Gabin, propriétaire d'une brasserie à Cherbourg, n'est pas devenu un saint; il quitte la femme avec laquelle il vivait pour la jeune sœur de cette femme, dont la jeunesse le tente. Mais, après tout, il s'est rangé : il promet le mariage à cette

jeune sœur; il n'a plus rien du révolté qui pourrait troubler l'ordre social; il ne fait plus étalage de cette violence du réprouvé aux célèbres colères qui finissait toujours par tuer quelqu'un. Et le cadre où se déroule le film est beaucoup plus rassurant : Carné a abandonné les banlieues tragiques et les bas quartiers; au lieu du clair-obscur de *Quai des Brumes*, des inquiétantes scènes de nuit d'*Hôtel du Nord* et de la chambre d'hôtel du *Jour se lève*, les personnages de *La Marie du Port* évoluent dans l'honnête lumière d'une ville de province tranquille, dans une brasserie éclairée au néon, ou dans le décor pittoresque de Port-en-Bessin.

Il ne s'agit ici, nous semble-t-il, que d'apparences. La continuité entre le « réalisme » des anciens films de Carné et celui de *La Marie du Port* est incontestable : la vision du monde de Carné est identique et le personnage de Gabin est logique avec lui-même. Le sujet et le milieu ont seuls changé. Pourquoi ce changement? C'est que le style des films de Carné est trop lié au mythe de Gabin pour ne pas tenir compte d'une inévitable évolution. Gabin, depuis 1939, a vieilli. Son visage s'est empâté, ses cheveux ont blanchi. Il n'*est* plus le prolétaire dans la force de l'âge, traqué par un monde hostile; il est *devenu* un homme arrivé, il a acquis l'aisance des gens à l'aise. Ses derniers films confirment que Gabin au cinéma ne joue jamais un autre rôle que le sien. Déjà dans *Martin Roumagnac* (de Georges Lacombe), il était devenu un entrepreneur, un patron. Si *La Marie du Port* est un film d'allure plus sage, c'est que Gabin lui-même évoque désormais un personnage bien nourri, petit bourgeois, et résigné à vivre dans le monde tel qu'il est.

De ce monde petit bourgeois, nous donne-t-on une vision plus optimiste, moins désespérée que celle du monde paraprolétarien de la trilogie d'avant-guerre? Certainement pas. A la révolte a fait place la résignation, à la violence le laisser-aller; au lieu d'incarner un hors-la-loi Gabin joue les blasés. Il faut une solide dose de conformisme pour découvrir là un assagissement, et pour applaudir à *La Marie du Port* après avoir honni *Quai des Brumes*. Les marxistes ne s'y sont pas trompés et ont vu dans le nouveau personnage de Gabin un transfuge de la classe ouvrière et dans le film une critique valable de la société telle qu'elle est. Gabin réalise, en effet, dans ce film l'idéal de tous les coureurs cyclistes enrichis et de tous les champions de boxe retirés : acheter un bistrot, avoir de l'argent, s'offrir les femmes de son choix. La propriété, l'argent, et les facilités qu'il pro-

cure, tels sont les signes de cette accession au monde bourgeois. Ce grand idéal réalisé entraîne une acceptation des conventions sociales : Gabin est correctement vêtu, évite de parler argot, respecte la loi et craint les gendarmes (quand il renverse le jeune garçon sur la route, toute sa conduite s'explique par le réflexe : « pas d'histoires avec la gendarmerie »).

***

Il nous semble très significatif qu'il suffise qu'un auteur de film fasse respecter par ses personnages les conventions les plus extérieures et qu'il semble admettre l'hypocrisie sociale pour qu'on cesse de lui reprocher son réalisme immoral. Avec les personnages de *La Marie du Port* on se sent en pays de connaissance, presque entre gens bien. Gabin salue certainement dans la rue les notables de la ville, il n'a plus cette allure inquiétante du « gars pas de chance » qui n'accepte pas le monde tel qu'il est.

Les films pseudo-prolétariens de Carné avaient choqué parce qu'ils mettaient les spectateurs en présence d'une réalité gênante : celle de ces laissés pour compte de la société qui se sentent condamnés au désespoir. Ce choc était salutaire et propre à troubler la quiétude de ceux qui sont confortablement installés dans la vie. Mais quand un film montre précisément des personnages confortablement installés et pour qui tout s'arrange toujours, chacun y reconnaît si bien le monde des tièdes où il vit que personne n'en est choqué.

L'intérêt de *La Marie du Port* réside pourtant dans la vision impitoyable qu'il nous donne d'un monde familier, mais lamentable; vision qui devrait plus qu'une autre donner à réfléchir. Le sujet des films noirs s'apparentait à des faits divers plus ou moins crapuleux. Celui de *La Marie du Port* relève des cancans de petites villes. Mais quel dégoût de la vie, quel désespoir profond se dégagent du personnage de Gabin. Son métier ne l'intéresse pas, ou plutôt il n'a pas de métier; il surveille avec ennui des employés qui « vendent de la limonade » à des clients auxquels il se laisse parfois aller à faire sentir son mépris. Il « exploite » aussi un cinéma et, pour la première fois peut-être dans un film, le cinéma est donné comme cette drogue facile qui permet pendant une heure d'oublier le vide de l'existence. Dans le roman de Siméon, d'où est tiré le sujet du film, le personnage de Chatelard avait une vocation réelle : il vou-

lait devenir marin et y parvenait finalement. Pour le personnage de Chatelard-Gabin, le goût de la mer et le désir de posséder un bateau n'est qu'un caprice suscité par un vague désir d'évasion et vite abandonné. Cette évasion impossible hors d'un monde d'ennui, Gabin-Chatelard la cherche seulement dans des aventures faciles.

La plus grande différence entre le Gabin de *La Marie du Port* et celui des films dits « noirs » réside dans l'évolution de son attitude à l'égard de l'amour.

Le Gabin réprouvé était un solitaire, tenu à l'écart de l'amour comme à l'écart de toute vie normale; il rencontrait dans chaque film un être pur — ou qui se voulait pur — et qui lui offrait sa seule chance de salut. Sans doute ne s'agissait-il pas de la plénitude de l'amour, ni de l'amour conjugal dont le christianisme propose l'idéal. Mais à travers une conception romantique et romanesque de l'amour on devinait un désir de pureté et de don de soi qui éclairait la vie du personnage d'une lumière authentique dans la mesure où tout amour sincère et généreux est une figure de l'Amour appelé à changer le monde.

Rien de semblable dans *La Marie du Port*; Gabin n'y est pas seulement dégoûté de la vie, il est blasé des choses de l'amour. Seul subsiste pour lui l'amour charnel, dont il est d'ailleurs las, pourvu d'une maîtresse en titre et de nombreuses maîtresses d'occasion. Et, quand il découvre la petite Marie, on ne retrouve en lui rien de cette révélation que représentait la rencontre avec Michèle Morgan dans *Quai des Brumes*; ou avec Jacqueline Laurent dans *Le Jour se lève*. Il désire seulement sa jeunesse et se laisse mener jusqu'au mariage par une fille qui n'est certainement pas aveuglée par les illusions et le romantisme de la jeunesse.

Ici encore la différence entre le roman et le scénario est significative. Le personnage de Marie, accessoire dans le livre de Siménon, devient ici central et représente sans doute l'élément le plus noir de ce monde désolant. Au lieu des filles-chiens perdus, et éperdues du désir d'aimer, qui peuplaient le monde tragique de Carné, c'est une rouée qui évolue savamment dans un milieu « normal », c'est-à-dire fait de mille bassesses et de mille intrigues sordides. Marie a su parfaitement tirer les conclusions de la « réussite » de sa sœur, maîtresse en titre d'un homme riche. Avant d'avoir vingt ans, elle a déjà acquis le même scepticisme blasé que Chatelard sur le retour.

La note finale, encore plus pessimiste, c'est que dans le monde qu'on nous présente, tout finit par s'arranger. Il faut

beaucoup de légèreté pour voir dans ce trait un élément d'espoir. Pour « avoir » Marie (c'est bien de possession et non d'amour qu'il s'agit) Gabin-Chatelard lui accorde les clefs de la brasserie et le passage à la mairie (formalité qui consacre légalement le marché ainsi conclu). L'amoureux déçu de Marie se consolera avec la vieille maîtresse de Chatelard : il n'y a pas de drame, tout s'arrange, dans ce petit monde comme dans le grand, avec élégance et complaisance réciproque.

*
* *

Si nous avons tenu à souligner tout le pessimisme de *La Marie du Port*, ce n'est pas pour renchérir sur les protestations (plus ou moins hypocrites) suscitées par toutes les œuvres qui montrent la réalité — une certaine réalité — telle qu'elle est. C'est pour souligner combien le formalisme en matière d'appréciations morales des films est une méthode superficielle. Il suffit que dans un film les personnages violent ouvertement les conventions sociales pour que l'on se voile la face, au nom de la morale, même si le film pose un problème valable. Mais qu'on nous présente un monde dont les personnages — aussi foncièrement enfoncés dans le péché — conservent une certaine respectabilité et le film est considéré comme anodin.

*Un homme marche dans la ville*, réalisé récemment par Pagliero et qui retrouve le cadre et l'atmosphère de *Quai des Brumes*, offrirait un bon exemple du premier genre : celui des films qui choquent. Le plus inquiétant dans le cas de *La Marie du Port* — et c'est une preuve de la réussite artistique de l'œuvre — c'est que nous reconnaissons si bien notre vie quotidienne de lâcheté et de facilité qu'il faut quelque réflexion pour découvrir combien la peinture qu'on nous en donne est impitoyable.

J.-P. CHARTIER.

Imp. AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). *Le Gérant :* G. CHIFFLOT.
D. L., 2e trimestre 1950. — Imprimeur, n° 531.
N.M.P.P.